

FNA 1169 - L'Empereur D'éridan

Pierre BARBET

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

PIERRE BARBET

L'EMPEREUR D'ÉRIDAN



fleuve noir

ANTICIPATION

PIERRE BARBET

L'EMPEREUR D'ÉRIDAN



fleuve noir

PIERRE BARBET

L'EMPEREUR D'ÉRIDAN

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière -Paris Vie

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions

strictement réservée l'usage privé du copiste et non destinées d'une utilisation collective, et, d'autre part, que -les analyses et les

courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le

consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants MM, est agite (alinéa 1" de l'Article 40)

Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par lm

Articles 425 et suivants du Code Pénal.

CD 1982, « Éditions Fleuve Noir Je, Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites,

Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-020494

« Il faut en convenir, les véritables vérités sont bien difficiles à obtenir pour l'histoire...

Il est tant de vérités... »

Paroles de NAPOLÉON,

recueillies par LAS CASES

et publiées dans le *Mémorial*.

CHAPITRE PREMIER

— Sabre de bois ! Ça réchauffe les boyaux, ta gnôle... s'écria Queunot, donnant une grande tape dans le dos de son vis-à-vis. J'en ferais bien mon ordinaire. Tu as une sacrée veine que la vigne pousse si bien dans ton royaume, mon vieux Chastel ! Au fait, je devrais t'appeler Majesté...

— Entre braves à trois boils, bas te simagrées ! Tepuis nodre fictoire sur les Kvéyars, l'Empereur Bernard nous a fait monter en grate ! (1) Che suis tevenu roi : moi, un canonnier te Colmar. Et notre betit tondu m'a gâté : mes sujets habitent une planète pien agréable. Merveilleux paysages, forêts qui ressemblent à celles de notre vieille Terre, de la vigne... Et toi, camarade Prince ? Agram est-elle aussi blaisante qu'Irtal ?

—
Baste ! je n'ai guère les qualités requises pour gouverner une planète. Ah ! j'en arrive à regretter l'ancien *Café Borel*, au bout du Palais Royal : j'y avais mes habitudes quand je venais à Paris... Agram se trouvait à la frontière des états Kvéyars et Fortruns : l'Empereur l'a inclus dans le royaume d'Usk afin de récompenser la Princesse Hina de son aide. Moi, je suis la cinquième roue du carrosse ! Les ministres viennent me faire des courbettes *S'il plaît à Votre Seigneurie* par-ci,

S'il agrée à Notre Prince par-là... Bernard passe toutes ses fantaisies à la Princesse et je n'ai qu'à taire ma grande gueule. Ah ! c'était la bonne vie quand nous sillonnions l'espace à la tête de nos escadres...

— Allons ! ne de fais bas te soucis : la tanse fa pientôt recommencer !

— Quelle joie ce serait, mon vieux compagnon ! Mais je n'en suis pas si sûr que toi. Bernard a suffisamment de travail avec Hammourabi, l'ordinateur qui pond son fameux Code Civil. Les Fortruns, après tout, n'ont pas fait une si mauvaise affaire : ils ont eu recours à nous pour vaincre leurs adversaires, les Kvéyars, que nous avons bel et bien étrillés ! Bien sûr, ils y ont perdu un peu de leur tranquillité ; ce peuple sybarite doit consacrer une bonne partie de ses ressources à la fabrication d'astronefs mais

leur empire est florissant. S'ils avaient été battus par les Kvéyars, ils ne pourraient plus guère profiter de la vie...

— Tu ouplies les toubles génétiques te notre pedit frisé : Bernard 2, Bernard 3 et Bernard 4, ils ont leur mot à tire...

— Des marionnettes ! Seul Bernard premier gouverne l'empire. Ses cinq doubles génétiques créés par les Fortruns gèrent des constellations occupées par nos troupes, leurs sujets sont solidement encadrés et entraînés, ils construisent des astronefs, en réalité, seul Bernard premier règne... Ce sont peut-être les frères jumeaux de l'Empereur, mais il leur manque le génie !

— T'accord ! t'accord...

— Tu possèdes sûrement des cartes dans ton somptueux palais ?

— Pien sûr ! répliqua Chastel en appuyant sur le motif de nacre d'un guéridon.

stellaires. Tu es fichtrement bien outillé.

— Simple amusette ! Quand che m'ennuie, che livre une betite pataille avec mes armées pour passer le temps. Ces spots colorés se déplacent aisément : soufent, je recrée pour mon plaisir la pataille d'Oloch ou celle d'Usk...

— Tudieu ! Nous leur avons donné une belle frottée ! Mais revenons au présent : tu vois la constellation des Itains au Nadir-Ouest ?

— Te hardis nafigateurs : d'après mes informations, ils ont considérablement renforcé leurs escatres.

— Tu ne crois pas si bien dire ! Lenson, leur amiral, est un vieux renard : on le prétend fort habile. Or, les Itains ne peuvent admettre que notre empire domine tout l'Est de l'Eperon de Véla, le bras galactique où nous nous trouvons. Un jour ou l'autre, il faudra en découdre. Hélas, nous nous encroûtons, surveillant les récoltes de nos planètes comme de paisibles métayers...

— On raconte que l'Empereur a gonflé une barde tes escadres fortunes à un autochtone, un certain Ilyneveuch, spécialiste d'astronautique.

— Ah la canaille ! Je l'aurais sabré : nous nous sommes

rencontrés dans les couloirs du palais de Dumyat. Ce freluquet a voulu me donner des leçons de stratégie, à moi, un brave à trois chevrons qui ai fait la campagne d'Italie, d'Egypte, d'Autriche, de Russie sous les ordres de Napoléon ! (2)

(1) Voir : Les Grogards d'Éridan, du même auteur.

(2) Pour programmer leurs ordinateurs et faire la guerre, les Fortruns avaient enlevé huit grognards pendant la retraite de Russie. Depuis, Bernard, capitaine à l'époque, était devenu Empereur des Fortruns et vivait à Dumyat, leur capitale.

— Que veux-tu ? grogna Bourief. Subtilité bolitique : notre Empereur feut former la relève, il a ouvert tes lycées, tes écoles militaires Les Fortruns eux-mêmes ont pris goût à la stratégie. Moi, che ne me fais pas te soucis : avec ma petite colombe, ma Douchka, nous menons une vie bien agréable et nous afons déjà teus fils, de ponnes recrues. Ils passent leur temps à jouer aux soltats de plomb...

— Bon sang ne saurait mentir ! Sais-tu que Sonia m'a donné une fille et un garçon (1) ?

— La relève est en marche : un futur Chasseur, comme son père et une petite cantinière..., commença Queunot.

Un robot portant l'uniforme d'artilleur l'interrompit. Il portait un shako à pompon rouge, avec jugulaire de cuivre, une culotte de drap bleu recouvrait ses jambes de métal et son habit à liséré rouge lui donnait un air martial.

— Un message de Sa Majesté ! déclara-t-il en se mettant au garde-à-vous.

Bourief saisit le pli cacheté et l'ouvrit :

— Bonne nouvelle ! s'exclama l'ex-artilleur après l'avoir parcouru. Notre Empereur nous convie à son sacre : il se fait couronner roi de Rotalie.

— Encore des cérémonies en perspective ! grommela Queunot. Où est le temps où nous couchions dans la neige avec un peu de lard et du schnaps pour tout souper ?

— On bréteind que Bernard premier avait pensé à son frère Jérôme pour régner sur les Rotais, mais celui-ci s'est livré à tant de frasques qu'il a dû y renoncer. Il s'est alors tourné vers son frère Lucien-Bernard 2, à condition qu'il épouse une Rotai. Elles sont, paraît-il, fort belles mais de mœurs spéciales : elles griffent et mordent leurs amants. Lucien s'est récusé, lui aussi, ce qui explique cette décision soudaine afin d'assurer la consolidation de l'Empire.

— Quand devons-nous partir ?

Sans téléai...

— Je reconnais bien là notre petit frisé ! Eh bien, mon cher, je vais te demander de faire préparer mon astronef. Je passerai par mes Etats prendre mon épouse, ensuite, je filerai vers Dumyat, puis sur la Rotalie. A bientôt, vieux camarade et... amène un peu de ta gnôle

— Compte sur moi ! Nous basserons quelques bons moments avec nos vieux camarades...

Bernard Ier, Empereur des Fortruns par la grâce de son épée, avait décidément pris goût au pouvoir, à ses pompes et à ses œuvres.

Les Rotais étant un peuple très religieux, il avait décidé de recevoir la couronne de fer des souverains dans le Temple d'han.

Tous ses compagnons de combat avaient répondu à son appel : Friancourt, son ancienne ordonnance, l'ancien Chasseur Queunot et Chastel, bien entendu ; Kaninski, le hussard polonais d'une bravoure sans égale ; Bourief, Belge ex-canonnier devenu expert en missiles téléguidés ; enfin sa conscience et son critique : le chirurgien-major Faultrier et son aide, l'infirmier Géraudont. Tous deux veillaient sur la santé des grognards, tout en poursuivant de passionnantes études d'exobiologie.

L'immense nef ogivale était tendue de brocarts d'or et d'argent. Une assistance chamarrée trônait sur les fauteuils de velours pourpre. Ar'Zog — le Fortrun qui avait eu la malencontreuse idée d'appeler les Grognards à la rescousse — siégeait au premier rang, devant les Hauts Dignitaires de l'Empire, leurs épouses et quelques Uskiens servant d'escorte à la princesse Hina, fidèle alliée de l'Empereur et follement amoureuse de lui...

Bernard 1er emprunta la galerie reliant le palais, tout proche, au Temple. Il foulait de merveilleux tapis anciens, fruits de l'art rotai, et tenait dans sa main droite l'antique couronne de fer, avec aussi peu de respect que s'il s'agissait d'un shako, pressant de sa main gauche les doigts de l'Impératrice. Les Grogards suivaient son pas rapide, portant sur des coussins brodés épée, globe, sceptre et main de justice.

Tout autour du Temple, une garde d'honneur composée de robots en uniforme de la Garde Impériale surveillait attentivement l'assistance.

La couronne fut déposée sur l'autel et le Grand Prêtre la bénit. Bernard s'en empara alors, et l'enfonça lui-même sur sa tête tout en prononçant d'une voix solennelle :

— Dieu me l'a donnée, gare à qui oserait la toucher !

L'Empereur rayonnait de joie. Certes, il avait bien l'allure d'un souverain avec ses yeux gris au regard vif, sa tête puissante, son front haut, sa chevelure crépelée. Bien campé sur ses jambes, il contempla l'assistance, tandis que retentissaient les vivats et que Sa Majesté l'Impératrice Tania, son épouse, essuyait une larme d'émotion.

(1) Des femmes russes avaient aussi été enlevées par les Fortruns en même temps que les grognards.

Pourtant ce ne fut point sur elle que s'arrêta le regard du conquérant, mais sur une vieille femme maigre, ridée, aux traits émaciés, qui siégeait en avant de toute cette noble assemblée.

Pour que son triomphe soit complet, Bernard 1er avait en effet envoyé en secret un astronef sur la Terre, avec mission de lui ramener sa mère qui végétait dans une misérable demeure à Ontoise dans la banlieue de Paris.

Grâce aux éducateurs hypnopédiques Fortruns, Madame Mère avait assimilé en quelques jours les découvertes de plusieurs siècles. Ses mains crispées tordaient un mouchoir de dentelle, tandis qu'elle contemplait son fils dans toute sa gloire en murmurant

— Pourvu que ça dure ! Seigneur Jésus, pourvu que tout ceci ne soit pas un rêve...

Peu d'ambassadeurs des royaumes et empires stellaires assistent à ce couronnement. Pour eux, il s'agissait là d'une usurpation pure et simple.

Maintenant, Anzois l'empereur des Kvéyars, nouvellement porté sur le trône lui aussi, se trouvait, à son grand déplaisir, doté d'une frontière commune avec ce *singe prétentieux*. Il s'empessa de signer une convention mutuelle avec l'empereur des Olchiks qui régnait sur une immense constellation du Septentrion.

De leur côté, les Itains, bloqués dans un amas stellaire entouré de toutes parts de nébuleuses, se liaient avec les Olchiks par un traité d'alliance.

Ainsi, l'empire de Bernard se trouvait-il pris entre les mâchoires d'un étau, à l'Est et à l'Ouest...

L'Empereur, bien entendu, avait conscience du péril.

Il avait passé de longues heures, avant le sacre, dans la salle des cartes de son château et, dès les premiers efforts de réarmement des Kvéyars, avait mis au point sa contre-attaque.

Ce couronnement, une véritable provocation, avait permis de réunir ses fidèles de la première heure — ainsi que leurs frères génétiques — et il entendait en profiter pour exposer ses plans de campagne où tous auraient un rôle capital.

Après le banquet, des majordomes en livrée les invitèrent donc discrètement à rejoindre leur Empereur dans son bureau.

Bourrief et Queunot se sentaient la tête un peu lourde, aussi jugèrent-ils bon de se rafraîchir un peu les idées en s'aspergeant la tête sous les jets d'eau du parc, avant de se présenter devant Bernard 1er.

L'Empereur, la mèche en bataille, la main passée dans son gilet, les attendait, marchant de long en large. Il avait quitté sa tenue d'apparat pour revêtir l'uniforme qu'il affectionnait le plus : celui de cheveu-léger du 6^e régiment, veste vert foncé, collet, revers et parements garance, culotte olive à la hongroise et bottes noires galonnées de jaune. Seule décoration : la croix de la Légion d'Honneur dont il avait été l'un des premiers titulaires.

Derrière lui se déployaient de vastes cartes sphériques montrant les étoiles, nébuleuses et constellations du bras galactique de Vêla.

Lorsque tous les grognards, l'œil un peu terni par les nombreuses libations, furent présents, il les fixa dans les yeux et déclara :

— Mes braves, voici de nouveau réunis tous les compagnons de nos premiers combats ! Nous avons vécu ensemble des heures grandioses et vous avez pu jouir en compagnie de vos épouses, d'un repos bien gagné. Maintenant, l'heure de l'action a sonné ! Voyez ce ciel fourmillant d'étoiles : nous n'en contrôlons qu'une part infime et, sur des planètes innombrables, nos ennemis fourbissent les armes de la revanche. Eh bien, nous les attendons de pied ferme !

Des murmures divers, des grognements d'approbation, rompirent le silence. Dans son enthousiasme, Bourief laissa même échapper un rot sonore qui le fit tourner à l'écarlate ; puis Bernard reprit :

— Quelques ragots me sont venus à l'oreille : on parle beaucoup dans les antichambres à ma cour ! Certains d'entre vous n'ont pas apprécié que je confie des escadres à un Fortrun, un de ces sybarites incapables d'assumer leur propre défense. Pourtant, donnez-vous la peine de réfléchir un instant : même en comptant nos doubles génétiques, nous ne sommes qu'une poignée.

Vos enfants ne sont encore qu'à l'âge des jeux. Moi-même, je n'ai pas la chance d'en avoir. Devant nous se dresse une puissante coalition : manquant d'effectifs, il me fallait former à notre école des officiers de ce royaume. Ilyneveuch est l'un des plus doués. Je lui ai donc confié une mission importante, certes, mais non capitale, pendant que vous autres serez chargés des objectifs essentiels.

— Ça y est ! Souffla Queunot. La noce recommence.

— Voici donc quelles sont mes intentions : à l'Ouest, je vais frapper comme la foudre.

Un spot lumineux se matérialisa, désignant l'amas des Itains, ceint par des nébuleuses.

— ... vous n'ignorez point que ces insulaires sont de rudes navigateurs spatiaux et qu'ils possèdent une flotte extrêmement bien entraînée. Si je désirais franchir avec mes troupes le bras nébuleux nommé Annel, je devrais livrer un combat dont l'issue serait douteuse. En effet, il faut des vaisseaux spéciaux et des ordinateurs spécialement programmés pour naviguer dans ces parages. Je possède un certain nombre de ces astronefs spéciaux qui peuvent franchir les nébuleuses grâce au champ de force qui leur permettent de forer une sorte de tunnel au travers. L'Amiral Ilyneveuch les commande. Je l'ai envoyé bien loin d'ici vers les Anilles afin d'entraîner à sa suite les navires Itains qui voudront protéger cette florissante colonie. Après avoir quitté l'astroport d'Olon, Ilyneveuch a cinglé vers Dacix, en Espagne où il a rejoint les astronefs de nos alliés. D'après mes informations, ceux-ci ont trompé mon attente et ces renforts ont été pour le moins étriqués. Quoi qu'il en soit, notre Amiral a pu atteindre les Anilles où nos escadres basés sur Och'fort et Trest devaient le rejoindre. Cette fois encore mes espoirs ont été déçus : les Itains bloquent les parages de ces planètes, empêchant nos navires de prendre le large. Ilyneveuch devra donc, à lui seul, entraîner à ses trousses son adversaire, l'amiral Lenson. Pendant ce temps, j'ai massé le reste de mes astronefs spéciaux et mes transports face au détroit qui nous sépare de la Constellation itaine. Dès que l'amiral Fortrun aura étrillé la flotte ennemie, je lancerai mes armées à bord des transports : douze heures suffiront pour atteindre les planètes itaines. Une fois débarqués, point de quartier ! Nous les balaierons en un mois. Ils recevront une terrible frottée !

— Et les Kvéyars, Majesté ? Hasarda Kaninski. Ne craignez-vous pas qu'ils nous prennent à revers ?

— Saperlotte, mon brave ! Tu me prends pour un benêt ? Ni les Olchiks ni les Kvéyars ne sont prêts... Il leur faut encore au moins trois mois avant d'oser montrer le bout de leur nez. Alors demi-tour, en avant marche ! Ils n'en reviendront pas de la rapidité avec laquelle je ferai pirouetter mes deux cent mille astronefs ! Donc, mes braves, je compte sur vous : demain, dès l'aube, sautez dans vos carrosses volants et filez sur Oulone. Moi, je resterai ici pour donner le change : tant que les Itains me savent en Rotalie, ils se croient en sécurité ! Je vous rejoindrai discrètement le moment venu.

.....

Lorsque les Grogards arrivèrent sur la planète Oulone, ils furent agréablement surpris par la discipline et la tenue des troupes. Les robots, irréprochables, manœuvraient comme la garde impériale. Tous les chefs d'unité connaissaient par cœur l'aspect de leur objectif. Deux cents nefs devaient franchir le détroit, bord à bord, suivies des autres escadres. Elles liquideraient les planètes frontalières et foncraient vers la capitale itaine.

Les officiers avaient un moral excellent. Les accumulateurs des robots, chargés à bloc. Vingt millions de missiles étaient disponibles. Des médailles commémoratives frappées, un programme de fêtes pour les grognards dans la capitale avaient même été prévus. Bref, on n'attendait plus que le petit frisé et surtout le fameux Ilyneveuch !

Bernard arriva le premier sans son épouse : ses ordonnances se chargeaient de le pourvoir en belles et spirituelles beautés, des gynoïdes confectionnées à son intention.

L'Empereur se déclara fort satisfait des préparatifs et décida, pour éprouver ses troupes, de procéder à un exercice d'alerte. Ce fut une parfaite réussite : les officiers crurent un bon moment qu'ils allaient, pour de bon, débarquer chez les Itains !

Hélas, Ilyneveuch n'était toujours pas dans le champ des radars ! Ceci pour une bonne raison : au retour des Anilles, l'amiral avait bien mis le cap sur Trest dans la louable intention d'attaquer à revers les navires de blocus itains. Pris entre deux feux, ils auraient laissé s'échapper les astronefs Fortruns. Bernique ! Ces madrés ayant eu vent de l'arrivée d'Ilyneveuch vinrent à sa rencontre. Le pusillanime amiral s'en alla chercher refuge dans l'astroport de Espagne le plus proche, sans livrer la moindre escarmouche.

Pis encore : ne se jugeant pas assez à l'abri, il fila dès que possible pour regagner sa base de départ !

A cette nouvelle, Bernard tempêta de belle manière, stigmatisant en termes cinglants cette conduite infâme, véritable trahison d'un pleutre incapable.

Cela ne lui procurait pourtant point les vaisseaux indispensables pour s'assurer le contrôle du détroit Annel afin de débarquer sur les planètes ennemies, aussi, après avoir fulminé tout son content, l'Empereur prit une nouvelle décision.

— Qu'à cela ne tienne ! déclara-t-il à Friancourt. Une obstination bornée ne mène à rien : je change mes batteries ! Ah, les Kvéyars veulent en découdre à nouveau. Eh bien, ils vont en avoir pour leur argent, ces canailles ! Ils voulaient nous poignarder dans le dos ; nous allons les sabrer !

Vingt mille astronefs demeurèrent donc au camp d'Oulogne ; au son des tambours et des trompettes, les légions de robots entonnèrent l'hymne cher aux Grogards :

La Victoire en chantant Nous ouvre la carrière. La Liberté guide nos Pas...

Et, défilant devant Bernard, embarquèrent dans les nefs de transport chargées de les emmener jusqu'au mince courant de gaz ionisés bordant la frontière est : le Hin.

Sept colonnes foncèrent ensuite sur leur lointain objectif : Oser'litz, planète clef de l'empire Kvéyar, jusque-là épargnée par la guerre.

A cette armée s'étaient joints des contingents Irtals et West'lands, en face d'elle se massaient les Kvéyars renforcés par d'importants contingents Olchiks. Par bonheur, leurs voisins Pruks conservaient encore une prudente neutralité.

Les Kvéyars, pensant Bernard retenu à Oulogne, avaient lancé leurs forces à l'assaut de planètes alliées de l'Empereur, dans la Ravire.

Pendant ce temps, robots et officiers, entassés dans les soutes des astronefs, voyaient défiler les parsecs avec affolement.

Les Grogards, eux, se sentaient dans leur élément et, tout en contemplant les constellations sur les écrans de leurs astronefs, chantaient à tue-tête : On va *leur percer le flanc, tire lire lire, on va leur*

percer le flanc !

Queunot, l'ancien Chasseur, commandait les nefs rapides et affronta le premier les renforts appelés par le général Kvévar, Kmack. Celui-ci avait disposé précipitamment ses escadrons autour de la planète Lum. Balayés par la furia des croiseurs légers, les Kvéyars avaient pourtant conservé de haute lutte les quatre passages permettant de franchir les tourbillons nébuleux protégeant Lum, ménageant aux fuyards une voie de repli.

Derrière, une planète se trouvait encore en état de défense : El'ingen. Friancourt, profitant hardiment des passages ouverts, y lance deux cent mille astronefs, rejetant les défenseurs dans la nébuleuse.

Du coup, les Kvéyars, se souvenant des *frottées* qu'ils avaient reçues naguère, commencent à s'inquiéter.

Trop tard, hélas ! Leur archiduc tente de fuir Lum avec vingt mille navires rapides ; Chastel le talonne.

Courte bataille : bilan, douze mille astronefs détruits, sept généraux capturés, sans oublier, fait appréciable, la prise de l'astrocargos contenant le trésor de l'armée !

Cependant, Kmac avait préféré demeurer autour de Lum, avec trente mille astronefs.

Sur ces entrefaites, Bernard arrive avec le gros de ses forces ! Quelques croiseurs tentent une sortie : ils sont taillés en pièces Kaninski charge alors à la tête des corvettes et des torpilleurs disposés en cône, obligeant les défenseurs à se replier aux abords de Lum.

Bourief n'attendait que ce moment : aidé de son compère Chastel, il fait pleuvoir des missiles sur l'infortunée planète.

Kmac résiste pourtant obstinément, dans l'espoir que les Olchiks, forçant l'encerclement, viennent le délivrer. Vain espoir... Les récits des fuyards avaient semé la panique chez les Olchiks qui restaient sur leurs positions. L'infortuné général n'a donc plus qu'une seule possibilité : la capitulation sans conditions.

Le 20 octobre — temps terrien — dix-huit généraux, vingt-sept mille astronefs, soixante lance-missiles désarmés défilèrent devant le cuirassé de Bernard 1er.

Kmac, humiliation suprême, se rendit à son bord pour se rendre. Bernard se montra beau prince.

— Jamais je n'ai désiré cette guerre, assura-t-il. Votre maître m'a forcé à quitter ma retraite.

Ses ordinateurs l'ont trompé : le temps n'a nullement entaché mes capacités stratégiques. Les Olchiks, j'en suis persuadé, l'ont poussé dans cette lutte inégale et ils l'ont lâchement abandonné.

Le défilé de la longue colonne d'astronefs vaincus dura plus de cinq heures.

L'Empereur pouvait, à juste titre, être satisfait du comportement de ses Grognards. Il restait encore des contingents kvéyars et les escadres olchiks demeuraient intactes. La campagne se poursuivit.

Traversant le territoire kvéyars, les forces impériales se dirigèrent vers la capitale qu'elles occupèrent sans coup férir.

Géraudont, toujours plein d'allant, reçut l'ordre de ralentir pour attendre le gros de l'armée, car il se trouvait trop avancé.

Bernard, cependant, n'oubliait point les Itains.

Il avait intimé l'ordre à Ilyneveuch d'attaquer les forces commandées par Lenson. Bien que les escadres ennemies fussent bien plus puissantes, l'amiral obéit, la mort dans l'âme.

Les deux flottes s'affrontèrent près de la planète Afalgar.

Lenson avait mis au point une tactique raffinée, avec l'aide des ordinateurs stratégiques : il fonça en une double flèche sur l'arrière-garde et sur l'avant-garde des Fortruns qu'il dispersa, puis il se rabattit sur le centre.

La longue file d'astronefs étant désagrégée, la nef amirale itaine engagea un combat rapproché contre un cuirassé Fortrun : le *Redoutable*. Les dégâts furent considérables de part et d'autre. Lenson fut mortellement blessé par l'explosion d'un missile. Il survécut assez longtemps pour apprendre sa victoire. Un véritable désastre pour Bernard ! C'était la fin de ses espoirs : jamais ses forces ne franchiraient le détroit le séparant des Itains !

La nouvelle lui parvint alors que l'armée kvéyare, remontant vers le Nord-Zénith, approchait de la planète Oser'litz. Tous les astronefs restant dans les arsenaux avaient été envoyés en renforts à l'Empereur.

Kvéyars et Olchiks, commandés par Outousoff, progressaient prudemment, ignorant que les Fortruns étaient inférieurs en nombre. En effet, les escadres des Grogards étaient si bien entraînées que l'adversaire, devant leurs virevoltes, ne savait jamais où elles se trouvaient ni quels étaient leurs effectifs exacts.

Au total, Bernard disposait de 70 000 astronefs et de 5 000 lance-missiles.

Le champ de bataille s'adossait sur la droite à une infranchissable nébuleuse. Au centre s'étendait une zone sillonnée d'astéroïdes rendant le passage dangereux. A l'aile gauche les astronefs pouvaient franchir sans danger un étroit filet de gaz ionisés.

Les ordinateurs olchiks, connaissant parfaitement cette Constellation, avaient établi la tactique suivante : 50 000 astronefs lourds déborderaient la droite de Bernard. Pendant ce temps, l'amiral Agration manœuvrerait vers la planète Runn pour parachever l'encerclement de l'adversaire. Les réserves attaqueraient au centre-nadir, tandis que les astronefs légers assureraient la liaison entre ces forces. Uxhoven foncerait alors sur l'aile gauche. Tout était minutieusement prévu...

Hélas, les Fortruns n'occupaient absolument pas les positions prévues : en effet les radars olchiks, hachés de parasites par les brouilleurs uskiens, fournissaient de fausses informations.

Le matin du grand jour, Bernard eut une ultime conférence avec ses Grogards et précisa son propre plan.

Bientôt les escadres foncèrent en avant : de terribles combats s'engagèrent dans la zone des aérolithes.

Malgré sa fougue, Géraudont n'arrivait pas à bousculer Agration. Heureusement, sur la gauche, Chastel tenait bon sous les assauts répétés d'Uxoven.

L'affaire ne se présentait pas trop mal, pourtant, dans une géniale improvisation, Bernard décida de modifier son plan initial. Ses radars lui ayant appris que l'adversaire se trouvait scindé en trois

tronçons, il ordonna à Chastel d'attaquer le premier et de le repousser vers le Nord-Zénith.

Lui-même, avec ses réserves, se lança follement sur le centre, au cœur de la bataille.

Cependant, sa droite attaquait sans relâche, repoussant l'ennemi vers les impénétrables tourbillons de la nébuleuse.

Les ordinateurs olchiks cliquetaient sans répit, mais ne recevant pas d'informations précises sur la position d'un adversaire sans cesse en mouvement, lançaient des injonctions contradictoires.

Leur plan initial visant à enfoncer l'aile gauche afin de s'élancer vers la capitale kvéyare avait été déjoué : Chastel avait plié, reculé en certains endroits, mais le front avait tenu bon !

Après d'atroces combats, Bernard enfonça le centre-zénith et la garde impériale olchike perdit tous ses astronefs.

C'est alors que Chastel passa de la défensive à l'offensive. Ses cuirassés rejetèrent l'ennemi vers Oser'litz, se rabattant sur le centre-nadir.

Restaient les escadres d'Uxoven, Bernard attaque à droite et les repousse dans la nébuleuse.

D'innombrables navires explosent dans les nuées glacées. Le soir venu, la moitié des forces alliées avait été détruite ; le reste se trouvait en fuite.

Alors, les Grognards purent entonner joyeusement :

Au robot dans sa giberne,

Présentons la liberté !

Que le bougre se prosterne

Au nom de l'égalité !

Sacrés mill' dieux, tous ensemble Tirons et brisons nos fers :

Que dans le fracas tout tremble Pour affranchir l'Univers !

Bernard effectua alors une proclamation à la radio :

— Soldats, je suis content de vous ! Vous avez à Oser'litz justifié tout ce que j'attendais de votre

intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une gloire immortelle. Lorsque je vous ramènerai d Dumyat, il

suffira de dire : « j'étais à la bataille d'Oser'litz » — pour qu'on vous réponde « Voilà un brave ! ».

A son épouse, il envoya ces quelques mots :

— La bataille d'Oser'litz est la plus belle de toutes celles que j'ai données. L'empereur olchik Les'andr

est au désespoir : ses troupes fuient et retournent dans leur pays, battues et fort humiliées.

Pendant que ses Grognards poursuivaient l'ennemi, Bernard organisa les modalités de la reddition d'Anzois, empereur des Kvéyars.

La cérémonie eut lieu sur une verte planète, en plein air. Bernard, magnanime, alla jusqu'à la coupée de l'astronef pour aider l'empereur à descendre.

Les deux chefs firent alors quelques pas jusqu'à un bosquet et restèrent seuls. Anzois sollicita alors une trêve pour ses alliés olchiks.

Bernard répondit :

— Leurs escadres se trouvent cernées et pas un seul astronef ne pourrait s'échapper de la nasse où je les ai menés. Dans le seul but d'être agréable à l'empereur des Olchiks Les'andr, j'arrêterai

l'avance de mes colonnes et son armée pourra revenir dans ses constellations. Mais vous devez me promettre de ne plus recommencer la guerre contre moi.

— Je le jure et tiendrai parole ! s'exclama Anzois.

L'avenir devait montrer que les serments des grands de ce monde restent souvent lettre morte.

De retour dans sa capitale, Anzois médita longuement. La décision, l'habileté avec laquelle Bernard maniait ses armées l'avaient profondément impressionné. Il se demandait s'il parviendrait jamais à le battre par la force des armes. Enfui, il prit une étrange décision.

Ses généticiens, ses biologistes reçurent l'ordre de mettre immédiatement en culture une créature qui devrait présenter l'aspect d'une femelle de Terrien, réunissant tous les critères de beauté et de séduction propres à cette race. Elle devrait être capable d'engendrer des enfants avec ces grotesques singes, si habiles dans l'art de la guerre.

Les savants se surpassèrent : ils donnèrent le jour à une merveilleuse jeune femme aux cheveux blonds que l'Empereur baptisa *Marie-Louise* et à laquelle il conféra le titre d'archiduchesse.

Cette gynôïde fut élevée à la cour kvéyare, aussi n'appréciait-elle guère l'ambitieux Bernard qui semait mort et destruction à travers la Galaxie. Un traitement hypnopédique remédia à ce léger défaut.

CHAPITRE II

— Eh bien, mon brave Faultrier, tu dois être satisfait ! Les Kvéyars ont reçu une nouvelle frottée et ne s'en remettront pas de sitôt. Cette fois, je vais démembrer leur territoire de telle manière qu'ils ne seront plus à redouter.

Le chirurgien-major poussa un profond soupir et grogna

— Certes, nos plus proches adversaires sont défaits : Votre Majesté a manœuvré de main de maître ! Jamais encore elle n'a perdu une bataille. Pourtant ces combats ont fait bien des morts, bien des blessés ! N'aurait-il pas été plus raisonnable d'épargner des vies en entamant au préalable des pourparlers de paix ?

Bernard se dressa comme un coq sur ses ergots, fronçant les sourcils, et s'exclama :

— Ce n'est pas en criant PAIX ! qu'on l'obtient. La paix est un mot vide de sens. C'est une paix glorieuse qu'il nous fallait ! Allons, vieux camarade, ne me bats pas froid : pas de *Votre Majesté* entre nous ! Tu as une tâche ingrate puisque tu soignes blessés et moribonds. Certes, ce n'est pas un travail de tout repos, mais grâce aux techniques des Fortruns, tu sauves d'innombrables vies ; au fond, c'est toi qui as le beau rôle.

Le chirurgien se radoucit :

— Vois-tu, ami, ta soif de conquêtes me fait peur : ce bras galactique contient encore de puissants royaumes. Les Itains restent inexpugnables au sein de leur nébuleuse et feront tout pour coaliser les autres peuples contre toi !

— Possible ! Seulement je n'ai pas dit mon dernier mot. Par la faute d'Ilyneveuch, il m'est impossible de franchir les nuées gazeuses qui les protègent. Je ne dispose plus de navires capables de naviguer dans ces tourbillons. Qu'importe ! Mon Empire s'étendra sur toutes les constellations de l'Orient et ma puissance deviendra telle que je rirai de cette poignée de mécréants.

— Pourquoi donc toujours songer à la guerre ? Ne peux-tu tenter de discuter avec eux ? Leur nouveau premier ministre serait plus conciliant que le précédent à ce que l'on raconte...

— Allons, il ne sera pas dit que les conseils de mon meilleur ami resteront lettre morte ! Pour te faire plaisir, je le contacterai par l'intermédiaire d'un pays neutre et, s'il se montre raisonnable, s'il cesse de fomenter des séditions dans mon empire et de monter les Pruks ainsi que les Olchiks contre moi, alors je signerai un traité avec lui.

— C'est la plus grande récompense que tu pouvais m'accorder ! Crois-moi, les victoires ne solutionnent pas les problèmes de coexistence. Tout vaincu prépare en secret sa revanche : tu as pu le constater avec les Kvéyars. Tes récents lauriers te donnent un grand poids : j'espère que les Itains se montreront aussi raisonnables que toi. Tu es devenu un stratège d'une incomparable habileté : notre « petit tondu » n'aurait pas fait mieux que toi ! Tes armées sont puissantes, tu as conquis de nombreux territoires, capturé d'innombrables astronefs. Les nains y réfléchiront, peut-

être se décideront-ils à vivre en paix avec nous. Mais dis-moi quels sont tes projets dans l'immédiat

; allons-nous bientôt rentrer à Dumyat ? , Nos épouses se morfondent en nous attendant et la solitude est souvent mauvaise conseillère.

— J'aspire comme toi à retrouver mon palais dans son écrin de verdure. Il me faut encore signer la paix avec les Kvéyars. Mes alliés et moi recevrons plusieurs planètes d'importance stratégique. Sitôt mon paraphe apposé sur le traité, cap sur notre capitale : une grandiose réception nous y attend !

Quelques jours plus tard, l'Empereur et ses généraux atterrissaient sur l'astroport de Dumyat.

Les chœurs, soutenus par la fanfare, entonnèrent un péan de victoire :

Gloire au vainqueur, honneur à ses guerriers !

Compter ses jours, c'est compter ses lauriers.

L'avenue menant à la capitale avait été barrée d'un arc de triomphe fleuri : le carrosse de l'Empereur devait le franchir ; pour empêcher tout autre véhicule d'y passer, une barrière avait été placée devant.

Géraudont 3, jumeau de l'infirmier, la gardait avec mission de l'ôter juste avant l'arrivée du cortège.

Or, il faisait chaud ce jour-là et l'androïde avait porté de nombreuses santés, si bien qu'il ronflait comme un sonneur lorsque les voitures officielles débouchèrent.

Les factionnaires-robots présentèrent les armes et les carrosses rutilants durent monter sur le trottoir pour passer.

Géraudont 3 y gagna le surnom de plus grand dormeur de l'Empire !

A Dumyat, tout était prêt pour le triomphe. Chastel et son compère Bourief ne tarissaient pas d'éloges.

— Regarde ces drapeaux ! Ces fleurs ! L'Empereur Napoléon lui-même n'a pas connu pareille réception.

— Ch'en suis tout retourné. Le sol des rues est couvert de pétales de roses. Et les Fortruns ont l'air d'y brendre goût : ils prailent comme tes Parisiens !

— Ah ! ils ont bien fait les choses : les héli-mobs répandent des suaves parfums dans l'atmosphère, ils écrivent dans le ciel des vers à la gloire de l'Empereur.

— Tis donc, cette gigantesque golonne n'existait bas avant notre tébart : elle a au moins cinq cents mètres de haut.

— Les astronefs conquis à Oser'litz ont servi à l'ériger. Ils ont été soudés les uns aux autres pour constituer cette tour sur laquelle les artistes les plus habiles ont retracé les épisodes de nos glorieux combats.

— Saprelotte ! regarde ces drapeaux...

— Les oriflammes prises à l'ennemi, mon cher : elles ont été découpées sur les coques des navires détruits.

— Est-ce vrai ce qu'on ragonte ? Bernard aurait ordonné d'ériger un chigantesque arc de triomphe à l'entrée de Dumyat.

— Tout à fait exact : les plus fameux architectes ont soumis leurs projets. Ce monument, visible du palais, rappellera pour l'éternité les succès de nos armées. Une gigantesque statue de l'Empereur figurera sur l'un des bas-reliefs.

— Ah ! nous voici enfin au balais. Ch'ai hâte te revoir ma betite Colombe...

— Et moi donc ! Vivement ce soir !

Ar'zog et les dignitaires Fortruns attendaient devant un buffet somptueux. Les épouses des Grognards, en robe de cour, trompaient leur impatience en s'éventant avec des éventails brodés.

Enfin les guerriers victorieux apparurent. Abandonnant tout protocole, ils se précipitèrent vers leurs compagnes, les soulevant dans leurs bras, plaquant de fougueux baisers sur leurs lèvres, sans souci pour le délicat échafaudage de leurs coiffures.

Ar'zog contemplait ce spectacle avec ses ocelles pédonculés, ses oreilles en trompe remuant d'impatience. Le calme revenu, il put enfin prononcer son discours.

— Le peuple Fortrun tout entier se réjouit des succès de Votre Majesté ! déclara-t-il de sa curieuse voix métallique. Prenant en main notre destinée, Vous avez su, non seulement repousser de belliqueux envahisseurs loin de nos frontières, mais encore agrandir notre territoire de telle sorte que jamais l'Empire n'aura connu pareille prospérité. Honte à nos compatriotes qui n'ont pas reconnu votre grandeur et qui ont émigré ! Bernard Premier sera loué à travers tous les siècles pour avoir écrasé ses adversaires et établi une paix durable ! Pourtant, si mon insignifiante personne peut se permettre une suggestion, ne serait-il pas opportun que Votre Majesté songe maintenant au bien-être matériel de ses sujets ? Nous autres, Fortruns, sommes de plaisibles sybarites, toujours soucieux de notre confort et friands de distractions. Les planètes annexées vont nous fournir minéraux et produits manufacturés en abondance, pour le bien-être de notre économie. Si Votre Majesté acceptait de donner une part de cet apport afin de créer de nouveaux jeux, de nouveaux spectacles, mes compatriotes la porteraient aux nues !

Bernard resta songeur, la mèche en bataille, la main passée sous le revers de son habit.

Ar'zog était un madré personnage, rompu aux arcanes de la diplomatie. Avant d'avoir été le chercher sur Terre, il avait réussi à tergiverser et à reculer l'attaque des Kvéyars. Banni lors de l'accession au trône d'un Terrien qu'il méprisait au fond de lui-même comme un balourd insensible aux arts et aux subtiles jouissances des drogues psychédéliques, il avait su rentrer en grâce. Tournant casaque, le subtil Fortrun s'était montré irremplaçable dans toutes les tractations.

Mais un traître peut toujours jouer double jeu... Pour l'instant, il filait doux car son maître détenait une incroyable puissance. Qu'en serait-il si les Grognards subissaient quelque revers ?

Quoi qu'il en fût, ses suggestions étaient habiles : elles appliquaient le vieil adage romain : du *pain*

et des jeux.

Un peuple satisfait ne songe point à la révolte.

Les finances de l'Etat étant prospères, pourquoi ne pas accepter ces propositions ?

— Il était bien dans nos intentions de porter toute notre sollicitude à ce peuple Fortrun qui a fait appel à nous. J'entends embellir cette capitale, déjà florissante, parsemer ses places de jets d'eau parfumés, illuminer le ciel de tableaux mouvants aux teintes miroitantes, améliorer les voies de communication en créant des arches de verre qui franchiront notre cité d'un seul jet, construire de nouveaux monuments et, en particulier, un colossal arc de triomphe garni de bas-reliefs animés qui rappelleront les exploits de nos armées. Les subsides des nouvelles planètes de l'Empire serviront à construire des palais, à sculpter des statues qui étonneront nos visiteurs. Le commerce extérieur est florissant et nos finances excellentes. Dans un louable souci d'économie, nos escadres sont, en grande partie, stationnées en territoire étranger, allié ou occupé. Je me réjouis de la richesse des Fortruns qui réalisent de fructueuses affaires avec les pays voisins, pourtant, je suis soucieux de justice et veillerai à ce que certains filous n'amassent point de fortunes éhontées au détriment de leurs compatriotes. Ceux-là devront rendre gorge.

Il entre aussi dans mes intentions de prodiguer le meilleur enseignement hypnopédique aux jeunes et de nouveaux centres seront construits dans ce but. J'apporterai aussi toute mon attention à la modification des lois, afin de les rendre plus justes. Grâce à Hammourabi, j'ai élaboré le Code Bernard dont profiteront tous les citoyens. Ainsi chacun pourra juger si l'Empereur se montre aussi habile à gérer en paix les affaires publiques, qu'à mener une juste guerre contre ses ennemis !

Cette harangue sembla tout à fait au goût des Fortruns dont les stridulements assourdirent les Grogards et leur Empereur.

Enfin ce fut la ruée vers le buffet, chacun dévorant à belles dents des victuilles si légères que le plus gourmand pouvait s'en repaître sans crainte de tristes lendemains. Les Fortruns, friands

de cocktails euphorisants dont ils inhalaient les vapeurs subtiles, jouissaient de visions colorées, de sensations érotiques dont les Terriens n'avaient aucune idée.

La fête se prolongea tard dans la soirée.

Les épouses des Grognards déployaient toutes leurs séductions à leur époux. N'avaient-elles point, comme l'Impératrice, quelques vétilles à se faire pardonner ? Les Fortruns, ces nabots grotesques, n'avaient aucun charme ; par contre, les doubles des Grognards restés pour expédier les affaires courantes, savaient fort bien remplacer les originaux au lit.

En jouisseurs avertis, les Fortruns avaient créé des jumelles à chacune des épouses russes. Les Grognards retrouvaient parfois dans leur alcôve une Tania-bis ou une Svetlana-bis : elles ressemblaient tellement à l'original qu'on pouvait toujours commettre une erreur. De leur côté, l'Impératrice et ses compagnes, curieuses comme toutes les femmes, avaient voulu juger si les copies de leurs époux étaient de bonne qualité.

Les systèmes de surveillance du palais avaient fourni à Bernard 1er les preuves de son infortune. Pourtant, il faisait bonne mine à Tania, réservant pour l'intimité d'orageuses explications.

D'ailleurs l'Empereur nourrissait de secrètes pensées : ses frères jumeaux ne remplaçaient pas un fils et, malgré les efforts des gynécologues, Tania ne lui donnait pas de descendants.

Il avait assez de bâtards en Europe pour savoir qu'il n'était pas stérile.

Les Fortruns comprenaient fort bien son désir d'engendrer un fils, car leurs lois prescrivaient qu'aucun jumeau artificiel ne pouvait prétendre à la succession de son frère génétique. Et puis, le souvenir de la princesse Hina obsédait Bernard.

Cette resplendissante uskienne lui avait fait cadeau, naguère, de brouilleurs radar. Grâce à eux, il avait remporté plusieurs batailles. La princesse appartenait à une race humanoïde; jamais l'Empereur n'avait rencontré pareille beauté : son port souverain, sa majesté innée contrastait avec la vulgarité de la pauvre Tania, une simple paysanne russe.

Oubliant tous ces problèmes, les Grognards se laissaient aller à l'euphorie de la danse sur piste anti-G qui permettait

d'extraordinaires évolutions. Les robes arachnéennes de leurs cavalières dévoilaient complaisamment leurs charmes. Déjà quelques couples, abandonnant le grand salon, s'étaient retirés discrètement dans les pièces avoisinantes.

Peu à peu, la fatigue se fit sentir. Bernard ler décida de se retirer. Depuis longtemps, les Fortruns planaient dans un bienheureux nirvana, au sein des lourdes vapeurs exhalées par les cassolettes.

Des robots-laquais attendaient les souverains dans leurs appartements. Ils les aidèrent à se dévêtir, puis se retirèrent discrètement.

Tania consacra un long moment à se parer pour la nuit ; enfin, elle fit son apparition dans toute sa splendeur. Sa chemise de nuit diaphane mettait en valeur les charmes opulents dont la nature l'avait dotée. Câline, elle s'approcha de Bernard, lui passa les bras autour du cou, et murmura :

— Alors, mon gros loup, content d'avoir retrouvé ta petite Tania ? Oh, mais mon petit pigeon a grossi. Il va falloir retailleur tes costumes ! Tu as fait trop bonne chère pour te consoler de mon absence.

L'Empereur resta de marbre ; il contempla sa silhouette dans un miroir et dut reconnaître in petto que son épouse avait raison, ce qui ne l'incita guère à la bonne humeur ; il grogna :

— Et toi, ma jolie ? Tu ne t'es pas trop ennuyée pendant mon absence ?

— Oh si ! soupira Tania, parfaite comédienne. Chaque soir en me couchant, je pensais à toi.

Je déteste ces vilaines guerres qui nous séparent sans cesse ! Si je ne craignais pas de te gêner, j'irais te rejoindre, même s'il fallait coucher sous la tente comme cela t'arrive souvent. Que tu dois être mal, mon chéri ! Et tu es entouré de monstres si affreux ; pas même une aguichante soubrette pour te distraire de temps en temps.

— Ah ! cela te sied bien de parler d'infidélité ! Hypocrite ! Crois-tu donc que j'ignore tes fredaines ?

— Comment ? protesta Tania sans se troubler. Oserais-tu m'accuser de t'avoir trompé ? Tu sais bien qu'il n'y a que des

Fortruns ici.

— Ah ouiche ! Et nos doubles ? Nos frères jumeaux ? Ils ne se sont jamais trompés d'alcôve ?

— Voyons, chéri, tu peux me faire confiance ! Jamais.

— Tais-toi donc, coquine ! Si tu le désires, je puis te faire passer les films de tes débauches en relief-couleur.

Très digne, Tania protesta :

— Voyons, tu as certainement confondu avec l'une de mes jumelles : nous nous ressemblons tellement, il est aisé de s'y méprendre.

— Certes ! Seulement tu as oublié un détail : tu désirais naguère te faire teindre les cheveux en vert pour éviter toute méprise ! Eh bien, ce n'était point nécessaire. Les doubles génétiques sont de parfaites reproductions de nos corps, trop parfaites mêmes ! Pendant qu'ils y étaient, les Fortruns ont éliminé nos imperfections. Toi, par exemple, tu as un grain de beauté sous le sein gauche. Tu pourras contempler les gros plans du film : on le distingue nettement, or, aucune de tes jumelles n'en possède !

Tania resta muette de stupéfaction. Impossible de nier ! Pourquoi n'y avait-elle pas songé auparavant ? Un chirurgien aurait fait disparaître ce signe malencontreux ! Elle décida de changer de tactique.

— Ah ! J'étais trop naïve ! s'exclama-t-elle en éclatant en sanglots. Je me suis laissé abuser par Louis-Bernard !

— Allons donc ! Tu l'a bien regardé, a-t-il des poils sur la poitrine comme moi ?

L'Empereur marquait un nouveau point. Tania attaqua à son tour :

— Oh, il te sied bien de me reprocher mon infidélité ! Moi aussi, j'ai appris pas mal de choses. Cette Hina, la princesse uskienne, tu l'as ramenée à la Malmaison après qu'elle t'ait fait cadeau des brouilleurs. Et toi, tu lui as octroyé une belle récompense : j'en ai des preuves formelles !

Ce fut le tour de Bernard de se trouver à court d'arguments : les

torts étaient réciproques !

Comme il ne se sentait nullement désireux de poursuivre cette dispute tard dans la nuit, il enfila son pantalon et sortit en claquant la porte.

Les pleurs ruisselaient sur le visage de l'Impératrice, non qu'elle fût tellement chagrine d'avoir été trompée, mais elle sentait son époux lui échapper et le confort du palais avait beaucoup d'attraits pour elle. Sentiment bien naturel de la part d'une pauvre paysanne qui avait passé sa jeunesse dans une isba.

La brouille ne dura guère : les deux époux firent taire leur jalousie et aucun d'eux ne reparla de cette soirée.

Bernard, en bon gestionnaire, débordait d'activité. Il organisait son empire avec l'aide des ordinateurs, améliorait les voies de communication entre les planètes, sans pour autant délaisser son armée.

Pour se consoler de ses déboires matrimoniaux, l'Empereur se livrait à des écarts de régime. Les plats des robots Fortruns ne lui convenaient guère : ils étaient trop aqueux et insipides. Bernard dînait souvent en compagnie des Grognards ; Géraudont et Friancourt, anciennes ordonnances, connaissaient bien leurs goûts et avaient modifié la programmation des synthétiseurs alimentaires.

Tous se goinfraient de choucroutes, de potées auvergnates ou de cassoulets. Du coup, il fallut réviser toute la garde-robe impériale.

Bernard procéda aussi à diverses nominations : Queunot reçut une principauté, Géraudont un duché, Louis-Bernard 4 fait roi pour l'éloigner de Tania, Ar'Zog devint prince de Bé'nvent.

Puis la situation interstellaire se détériora.

Xof, le premier ministre itain mourut et tous les pourparlers tombèrent à l'eau. Dans le but de ménager les Pruks, Xof avait demandé à Bernard de restituer la planète Noire en gage de bonnes intentions, ce dernier s'apprêtait à l'évacuer lorsque la clique militaire pruk qui commandait l'une des meilleures armées du bras galactique décida de tout faire rompre.

Un général déclara qu'il fallait en finir avec ces singes belliqueux

et qu'il se chargeait d'occuper Dumyat, leur capitale, avec ses seules corvettes.

Pendant ce temps ses jeunes officiers faisaient des cartons sur les plantes ornant la façade de l'ambassade Fortrun.

Devant cette tension, Bernard réunit une nouvelle fois ses Grogards.

— Mes amis, nous avons profité d'un fort agréable *farniente* : mais il est dit que nous ne pourrons jamais nous reposer bien longtemps ! Ces damnés Itains refusent tout traité et fomentent une nouvelle coalition avec les Pruks et les Olchiks. Je les attends de pied ferme ! Cette fois, les opérations nous mèneront sans doute loin de nos bases, aussi ai-je réorganisé notre Grande Armée.

Deux états-majors nouveaux ont été créés : l'état-major général des armées que je dirige et l'état-major des lance-missiles, si précieux dans les combats spatiaux. Le grand parc est plein à déborder, jamais nous n'avons disposé d'autant de projectiles. D'innombrables astrocargos sont parés pour faire parvenir à tout moment les subsistances nécessaires.

Faultrier, lui, a réalisé un travail remarquable en équipant des vedettes pour recueillir les naufragés à bord des épaves, il dispose maintenant de sept astronefs hôpitaux où les blessés seront aussi bien soignés qu'à Dumyat. Des scaphandres d'un nouveau modèle ont été mis au point.

L'argent et l'énergie étant les nerfs de la guerre, j'ai lancé un nouveau mode de paiement. Pour les transferts de fonds et les paiements, les banquiers utilisaient des ordinateurs et des cartes magnétiques. Cette méthode a été conservée mais, pour les achats sur une planète de mon Empire, j'ai fait frapper des disques de métal rare à mon effigie. Ces Bernard d'iridium connaissent déjà un grand succès auprès des collectionneurs. Nul doute que cet engouement ne se perpétue dans l'avenir : le prix de revient me permet de gagner plus de moitié. Les communications entre mes escadres ont aussi retenu mon attention. Nos adversaires ont copié les brouilleurs uskiens, mais les techniciens Fortruns ont découvert la parade. Un corps de gendarmerie équipé d'astronefs rapides a été créé : il protégera les balises satellites assurant le guidage des astronefs et maintiendra l'ordre sur les planètes occupées. Du point de vue

stratégique, voici mes plans : les Itains, terrés dans leur nébuleuse, ne menacent pas nos planètes, j'ai disposé en face d'eux assez de troupes pour les dégoûter de nous attaquer. Cette fois, notre objectif sera la Pruk — il désigna une constellation située au Nadir-Est de Dumyat. Elle est bordée au nord par un bras de gaz ionisés qui s'étend jusqu'au territoire olchik. De ce côté, nous sommes donc couverts. Les navires itains pourront, certes, leur apporter un peu de ravitaillement et même quelques renforts, cela n'ira pas loin. Cette fois, mon intention est de frapper comme la foudre sans laisser le temps aux Olchiks de renforcer les Pruks. D'ailleurs, ces derniers sont pleins de mépris à notre égard, leur suffisance leur coûtera cher !

— On prétend pourtant que leur armée est la meilleure de ce bras galactique, intervint Kaninski.

— Elle est fort bien entraînée, trop bien même, car leurs astronefs évoluent comme dans un ballet, selon une méthode très rigide. A nous de les surprendre par nos manœuvres et à les forcer à des initiatives imprévues.

— On m'a raconté que leurs lance-missiles sont de gros calibre et qu'ils auraient une portée supérieure aux nôtres, grogna Bourief.

— Eh bien, mon brave, tu t'approcheras d'eux à bonne portée, voilà tout !

— Nos forces sont à 'beu brès égales aux leurs, remarqua alors Chastel, mais si les Olchiks nous tompent sur le dos, nous serons en fâcheuse bosture !

— Fais confiance à ton Empereur : le déploiement de nos forces sera si rapide, si imposant, que toute l'armée prukienne pliera, toutes ses escadres fonceront vers leur capitale pour la défendre. Ce ne sont pas les émigrés Fortruns qui ont pris du commandement chez eux qui nous feront peur !

156 000 astronefs foncent déjà vers leurs objectifs ; 300 lance-missiles les suivent. Nous allons les rejoindre, mais avant je veux vous faire entendre l'enregistrement du discours destiné à mes troupes. Il appuya alors sur un bouton :

« Soldats, il n'est aucun de vous qui ne veuille retourner à Dumyat par un autre chemin que celui de

l'honneur. Nous y rentrerons sous des arcs de triomphe. Eh quoi !

Aurions-nous bravé les nébuleuses, les

*tempêtes galactiques, vaincu nos adversaires plusieurs fois coalisés
contre nous pour retourner aujourd'hui dans*

*notre patrie comme transfuges, après avoir abandonné nos alliés et
pour entendre dire que l'aigle de*

*Bernard a fui d'épouvante devant les armées prukiennes ? Non,
certes, il n'en sera rien : je vous fais*

confiance !

Les Grogards avaient écouté gravement sans faire de
commentaire. Quelques jours plus tard, tous se trouvaient à leur
poste, prêts à accomplir leur devoir.

Devant eux, les escadres adverses se trouvaient disposées de la
manière suivante : au centre, le maréchal-duc d'Uns'ik, un
briscard de 142 ans, assez vert malgré son âge, il disposait de 75
000 astronefs.

Aile droite : Ol'endorf, 160 printemps; aile gauche : le général On
Al' reuth. En réserve devant Agdbourg : 15 000 navires
commandés par le prince d'Urt'ember. L'armée du prince
O'en'oche, elle, protégeait l'na au Nadir.

Tous méprisaient souverainement les Grogards et ils comptaient
ne faire qu'une bouchée de leurs escadres : ces singes prétentieux
allaient enfin affronter de véritables combattants rompus dans
l'art de la guerre et disposant d'ordinateurs perfectionnés.

Bernard restait parfaitement serein. Il reçut avec dédain
l'ultimatum prukien intimant de retirer ses troupes derrière la
nébuleuse Hin, aux confins de l'Empire Fortrun. Il se tourna
simplement vers Queunot, son chef d'état-major, et ricana :

— Mon ami, on nous donne un rendez-vous d'honneur : la reine
des Prukiens veut assister au combat, soyons courtois, ne la
faisons point attendre.

Cependant, Louis-Bernard 4, à la tête de quelques navires,
disséminait des leurres métalliques dans l'espace : du coup, les
Prukiens furent persuadés que d'importantes escadres allaient les
assaillir de flanc et déplacèrent leur dispositif.

Bernard Ier, lui, fonçait sur trois colonnes vers l'na ; au total 180 000 astronefs : sa Garde et les navires de Chastel au centre. A gauche Faultrier et à droite Kaninski. Les astrocargos furent laissés en arrière.

Géraudont, à la tête de ses corvettes rapides, cherchait à localiser l'ennemi avec précision : l'ancien infirmier montrait une remarquable ardeur au combat.

Cependant les Pruikiens, trompés par la ruse de Louis-Bernard 4 et toujours incertains de la position de leurs adversaires, s'étaient installés sur des positions beaucoup trop dispersées.

O'en'oke restait devant l'na, Uns'wick près de la planète E'furt et le prince d'Urt'ember avait fait mouvement au sud d'Agdbourg. Eux aussi avaient envoyé des vedettes en reconnaissance : elles ne revinrent pas ; Géraudont n'en avait fait qu'une bouchée. Ses navires continuèrent leur progression et deux planètes furent occupées, coupant l'accès des Pruks à l'important système d'Eymar.

Cependant, Bernard avait resserré ses colonnes de droite sur son centre, prenant soin de pouvoir rassembler l'ensemble de ses forces en quelques heures, dès réception d'un signal codé.

Cependant Kaninski lançait ses escadres dans un vaste mouvement d'encercllement. De violents affrontements se produisirent, des combats singuliers de navires isolés. L'espace se zébra de la lueur des lasers, des fleurs solaires de missiles atomiques naquirent.

Partout les Fortruns prennent l'avantage et un jeune prince, commandant d'une frégate ennemie, trouve une mort glorieuse.

Du coup, les Pruikiens se rendent compte qu'ils vont être pris au piège et reculent précipitamment. Ils se heurtent alors au gros de Bernard.

Chastel s'en donne à cœur joie ; ses lance-missiles foudroient à bout portant les nefes du vieil Uns'wick.

Là-dessus, une pointe avancée de croiseurs Fortruns aux couleurs des hussards — vert et jaune —

saisissent par surprise l'importante planète Iepzig, centre de communication vital. Uns'wick, qui ignore la prise de cette

forteresse, retraite vers elle, laissant à O'en'ohe le soin de protéger l'na.

Vers le milieu de la journée — temps terrien — Bernard fonce toujours et enveloppe l'infortuné O'en'ohe, grâce à sa supériorité numérique.

Il n'en est pas de même pour Chastel qui doit combattre à un contre deux ! Va-t-il être écrasé ?

Des renforts arrivent d'urgence : Bourief prend l'ennemi en flanc et soulage son vieux compagnon. La lutte se déroule au sein de nuées diffuses rendant les affrontements très meurtriers car l'identification des amis et des ennemis est très aléatoire.

Certes, tous les Grognards se distinguent, mais Bourief résiste et manœuvre avec tant d'habileté qu'il détruit 15 000 astronefs. Ses vaisseaux foncent dans une marée de flammes que zèbrent les lasers.

Cette fois, c'en est fait de la morgue prukienne !

L'ennemi retraite en désordre, d'innombrables navires se rendent et sont capturés intacts.

Kaninski prend E'furt.

Les renforts d'Urt'ember sont culbutés avant d'avoir pu rejoindre les Prukiens en déroute.

Bernard et Chastel marchent maintenant sur la capitale Erlin. C'est Chastel qui a l'honneur de prendre cette florissante planète.

Mais l'Empereur veut donner le coup de grâce aux Pruks avant que les Olchiks n'entrent dans la danse, aussi lance-t-il ses astronefs en avant dès qu'ils sont ravitaillés.

Géraudont, toujours en avant-garde, a pris les fuyards de vitesse et s'interpose entre eux et les Olchiks.

Faultrier attaque de flanc les colonnes en retraite, de nombreuses planètes sont occupées par les robots, tandis que l'infortuné O'en'ohe est fait prisonnier avec ce qu'il lui reste de navires.

La débâcle est telle que quelques vedettes et un seul lance-missiles capturent une planète fortifiée.

Bernard jubile :

— Cette belle et grande armée a disparu comme un brouillard d'automne au soleil : il n'en reste rien, ou si peu.

Le roi de Pruk en a assez : malgré les objurgations de l'Empereur Olchik, il veut traiter.

Confortablement installé dans le palais royal d'Erlin, Bernard fouaille toujours ses Grognards, les poussant vers la frontière.

La résistance se raidit : maintenant quelques vedettes ne suffisent plus pour occuper une planète ; il faut un siège en règle et un duel de lance-missiles.

Les pourparlers avec le roi de Pruk tournent en longueur. Bernard se rend compte qu'il n'en a point fini : il lui faut affronter les Olchiks.

Dans toutes les planètes du bras galactiques, les peuples tremblent devant la prodigieuse puissance de ce singe humain au fête de sa gloire.

CHAPITRE III

L'entrée dans Erlin fut préparée avec soin : les uniformes des robots avaient durement souffert des récents combats.

Les Grogards, exténués, savouraient ce repos qu'ils savaient n'être que de courte durée.

Bernard avait fait venir de Dumyat son fidèle étalon, ainsi que ceux de ses compagnons.

— Saprelotte ! s'exclama Kaninski qui chevauchait aux côtés de Bourief. Ces mécaniques ont fière allure avec leur bonnet d'ourson ! Ma parole, on jurerait contempler nos vaillants compagnons demeurés sur Terre.

— Par ma foi, tu as raison ! Mais ceux-là sont encore plus résistants que les vrais et ils ne grognent jamais. Tant que leurs batteries fournissent de l'énergie, ils se battent et ils marchent. Au fait, ne me parle pas trop de notre bonne vieille Terre : ça me donne le cafard. Que se passe-t-il là-bas

? Notre petit tondu se trouvait en mauvaise posture quand nous l'avons abandonné par la force des choses.

— Oui, nos pertes étaient lourdes et je me demande combien de nos braves ont échappé à ces plaines glacées. Vois-tu, je trouve étrange que Bernard ne nous en parle jamais. Tu sais qu'il a fait quérir sa mère, il en a sûrement profité pour se renseigner sur la situation. Eh bien, je lui ai franchement posé la question. Tonnerre ! Je ne l'ai jamais vu dans cet état. Il a failli s'étrangler de fureur et m'a coupé tout net le sifflet. — Kaninski, m'a-t-il déclaré, *ne me parle plus de la Terre ! jamais*

nous n'y remettons les pieds. Le ciel fourmille d'étoiles : là se trouve le plus vaste empire qui puisse jamais

être conquis par l'homme. je n'ai cure de ce qui se passe sur notre planète... Assurément, il en savait plus long qu'il ne voulait le laisser paraître. Pour moi, les affaires de Napoléon ont dû mal tourner et il ne tient pas à ce que nous le sachions.

Les Grogards saluèrent du sabre deux Prukiennes qui leur lançaient des fleurs d'une fenêtre, Bourief poursuivait :

— Tiens, j'ai hâte d'entrer en territoire uskien ! J'en ai par-dessus la tête de contempler ces créatures difformes. Il paraît que les Uskiennes nous ressemblent beaucoup et qu'elles sont bien faites.

— Tu peux le dire ! Moi, j'ai rencontré la princesse Hina — entre nous, l'ami Bernard semble en pincer pour elle — eh bien, je peux te garantir que sa beauté ridiculise celle des Terriennes ! Jolie, blonde, et rose, un véritable Greuze. Et puis j'ai un faible pour les Uskiens : leur infortuné pays est un peu comme ma Pologne bien-aimée : écartelée entre les Pruks, les Olchiks et les Kvéyars, ces pauvres planètes aspirent à la liberté.

— Fais confiance à Bernard ! Il ne va pas s'arrêter en chemin et je gage que nous goûterons bientôt le charme de nos nouvelles conquêtes.

Le défilé se poursuivait : Bernard Premier en tête avec son habit vert de chasseur, seules décorations

; la Légion d'Honneur et le grand cordon de la Légion des Etoiles, écarlate, avec un astre d'iridium lançant des éclairs.

Derrière, ses fidèles Grognards, dans leurs uniformes rutilants : Queunot le Breton, vrai Celte à la tête ronde, brun, maigre et sec, devenu Prince d'Agram, arborait un habit à longues basques, vert comme celui de son chef ; son shako à plumet cramoisi et à cordon blanc attirait l'attention des dames auxquelles il prodiguait de grands signes de la main.

Bourief, Belge de Bruxelles, canonnier à l'origine, qui maniait les lance-missiles avec une dextérité remarquable, portait l'habit bleu à collet, aux lisérés rouges et culotte de drap bleu ; son shako à jugulaire de cuivre lui servait de réceptacle pour son flacon de *sauve-la-vie*.

Chastel, Alsacien de Colmar, beau brun aux yeux veloutés, bombait le torse, faisant rouler ses muscles ; c'était lui qui, un jour, avait saisi un lance-missiles sur son affût et présenté les armes à l'Empereur, comme s'il s'agissait d'un simple fusil !

Kaninski, prince d'Oloch, était sans doute le plus beau de tous avec son dolman écarlate, sa culotte bleu roi et sa pelisse négligemment jetée sur son épaule.

Friancourt, un gars de Ménilmontant, au franc-parler, lançait sans trêve des plaisanteries aux braves bourgeois prukiens qui n'y

comprenaient goutte, mais s'étonnaient de la superbe barbe rousse dont le Grognard n'était pas peu fier. Pour la circonstance, il portait un uniforme de cheveu-léger, casque à cimier de cuivre et crinière de poil ébène, habit-veste à retroussis garance, bottes galonnées de safran. Il éblouissait tous les badauds en brandissant bien haut l'aigle doré fulgurant des éclairs pourpres.

Faultrier et Géraudont fermaient la marche.

L'ex-chirurgien major avait la lourde tâche de diriger le service de santé ; il portait la sobre cape bleu nuit, la veste de même couleur à parements or, avec simple pantalon gris.

L'ancien infirmier, qui avait pris du service dans les unités combattantes — ce qui lui avait valu un duché —, avait préféré une tenue de chasseur pareille à celle de Queunot.

Pourtant, personne ne pouvait détacher les yeux de l'Empereur Fortrun, plein de dédain pour ces vaincus qui, naguère, le méprisaient tant. Lorsqu'il apercevait des Pruks revêtus d'un uniforme, il les cinglait du regard et tous baissaient la tête.

Parvenu devant la statue de l'ancien Empereur, Bernard lança sa monture au galop, en fit le tour, puis il s'arrêta, salua du chapeau et de l'épée.

Les Grognards, un peu surpris, l'imitèrent.

Tout ce beau monde se retrouva au château royal où Bernard entra dans une belle fureur.

Magnanime, il avait laissé son poste au gouverneur de la planète, en récompense, celui-ci s'était empressé d'envoyer aux Olchiks les renseignements dont il disposait sur les effectifs Fortruns.

L'empereur tenait encore le message intercepté entre ses mains, lorsqu'une jeune Prukienne vint se jeter à ses pieds.

Sa voix hachée avait des accents prenants ; le robot interprète traduisit

— Sire ! Que Votre Majesté ait pitié. Mon époux n'a pas agi déloyalement envers vous : j'en suis certaine. Que Votre Majesté daigne le libérer, qu'Elle me rende le père de mon enfant !

— Lisez, madame ! répliqua simplement Bernard en lui tendant la dépêche.

La malheureuse parcourut le texte et éclata en sanglots. Bernard était sensible aux larmes, surtout à celles des femmes, il reprit donc :

— Eh bien, puisque vous tenez entre vos mains la preuve du crime de votre mari, détruisez-la et ainsi la sévérité des lois de la guerre se trouvera désarmée !

L'empereur tint parole. Une heure plus tard, le traître gracié quittait la planète pour rejoindre ses domaines

Pendant le répit que lui offraient les Olchiks, Bernard prit une importante décision : le projet d'invasion des planètes itaines étant remis sine die , ses ordinateurs lui avaient soumis un projet fort séduisant : le blocus des Itains.

Il signa donc le décret d'Erlin dans lequel tout commerce avec ces insulaires était interdit.

Les Grognards, eux, ne se fiaient guère à de telles subtilités et d'interminables palabres animaient leurs soirées.

— A quoi pon toutes ces simagrées ? grognait Chastel en mâchant sa chique. Quand nous aurons tonné la frottée aux Olchiks, nos vieux soldats tébarqueront chez les Itains et ce sera fini de ces bougres d'emmerdeurs !

Faultrier contemplait le feu artificiel qui rougeoyait dans la cheminée, il alluma un cigarillo, exhala une bouffée de fumée ambrée et murmura :

— Ce n'est pas si simple ! La nébuleuse qui protège les Itains ne peut être traversée sans navires spéciaux, or, après la victoire remportée par Lenson, nos arsenaux n'ont guère eu le loisir de confectionner ces coûteux bâtiments. Bernard sait que la richesse itaine provient du commerce. Ils achètent à vil prix des matières premières sur de lointaines planètes puis revendent dans nos constellations les produits manufacturés et les denrées de luxe. Si nous contrôlons toutes les planètes du bras de Véga, ils seront acculés à la faillite et accepteront de traiter avec nous...

— Il s'en faut, certes, de peu que nous les évincions de ce secteur galactique, nota Bourief. Si nous battons les Olchiks, il sera

possible d'interdire tout commerce avec eux. Reste le Sud de l'Empire. Les constellations de Spagne et d'Ugal sont une porte ouverte pour permettre aux marchands Itains de vendre leurs denrées.

— Qu'à cela ne tienne ! s'exclama Queunot. Quand nous en aurons fini avec les Olchiks, il suffira de lancer quelques régiments en Spagne : ces gens-là ne possèdent qu'une misérable armée.

— Toujours la guerre ! soupira le chirurgien. Ne pensez-vous pas qu'un jour, Bernard trouvera plus fort que lui ? On ne peut pas toujours voler de victoire en victoire. Les robots, certes, ne grognent pas, mais il faut des officiers, des techniciens humanoïdes et eux aspirent à revenir dans leur patrie. N'oublions pas d'ailleurs que les Fortruns veulent jouir des plaisirs de l'existence, d'ailleurs, ils ne sont pas les seuls ! Tous les extra-terrestres apprécient les gadgets, les drogues subtiles, les aphrodisiaques et les mets raffinés. Tout cela va disparaître et les mécontents deviendront nombreux. Bref, un jour Bernard devra lutter contre des rébellions internes.

— Sauf votre respect, intervient Géraudont toujours déférent envers son ancien chef, je ne partage pas cette opinion. Sûr, il faudra que quelques fainéants se serrent un peu la ceinture, tant pis pour ces pleutres ! Une fois l'empereur olchik ramené par la force à de bons sentiments, nous réglerons la question du sud de Véla. Un mur d'astronefs, des régiments valeureux, des fortifications, ceindront de toutes parts ces constellations. Les Itains devront bien coucher les pouces !

— J'en formule le souhait. Ah, si seulement j'étais sûr qu'une paix durable règne...

— Voyons ! Il faut être logique ! s'écria Kaninski. L'Empereur a demandé de nouveaux renforts : quatre-vingt mille robots vont nous renforcer. Nous sommes en mesure de remettre en état cuirassés, croiseurs et vedettes grâce aux arsenaux prukiens.

Les Uskiens n'attendent que notre arrivée pour secouer le joug qui les opprime, ensuite, ils combattront à nos côtés. Déjà les Olchiks ont été fort mal reçus dans leur capitale. Bernard va bientôt envoyer des troupes dans la constellation d'Usk et c'est toi, Géraudont, qu'il a désigné pour y défilier à la tête de nos

régiments.

— Première nouvelle ! J'en suis ravi : ces Uskiens me sont extrêmement sympathiques.

— Pas seulement à toi, fit Queunot avec un gros rire. Pour une fois, nous allons rencontrer des filles qui ressemblent aux Terriennes !

— Ne croyez pas que je joue les prophètes de malheur, soupira Faultrier, mais je suppose que vous avez consulté les ordinateurs et les cartes. Au Nord du bras de Véla s'étendent des nébuleuses de gaz ionisés ; sans être aussi impénétrables que l'Anel, elles constituent des obstacles qui ne sont point à négliger. Quant aux planètes de ces constellations, les rayons de leurs étoiles se trouvent tamisés par les gaz et la température qui y règne est le plus souvent glaciale.

— Si notre avance doit être difficile, raison de plus pour se hâter !

Bernard venait de pénétrer dans la pièce et avait entendu les paroles de son ami.

— Tu as raison, mon brave ! Dès l'occupation de la capitale uskienne, nous foncerons vers les Olchicks. N'écoutez pas les radoteurs : vos lance-missiles tailleront des brèches dans les escadres ennemies et, je vous le prédis, l'empereur les' andr viendra signer de sa propre main le traité qui mettra un terme à nos peines !

— Morbleu ! Voilà qui est parlé, jura Géraudont. Tu peux compter sur moi.

— Et sur nous ! lancèrent les autres Grognards en chœur.

Faultrier, lui, secouant tristement la tête, s'en alla rejoindre son épouse, tandis que Bernard exposait ses nouveaux plans de bataille à ses fidèles.

La nouvelle Grande Armada ne connut pas un long repos : les planètes limitrophes commerçant avec les Itains furent occupées. Toute la partie d'Usk annexée par les Pruks, libérée. Bernard allait enfin revoir sa chère Hina !

Les Grognards firent le dur apprentissage des constellations

uskiennes avec leurs nuées impénétrables, leurs essaims de météorites et le vent glacial qui balayait leurs planètes.

Dès le début des opérations, Bernard apprécia le courage et l'habileté des Olchiks qui menaçaient ses voies de communication avec Erlin. Les messages se trouvaient brouillés par les tempêtes cosmiques. Les vedettes portant les estafettes se perdaient dans les nébuleuses. Les propulseurs des astronefs ne fonctionnaient qu'à faible régime. Les tourbillons de poussière cinglaient les coques, effaçant les immatriculations. Les réserves d'air s'amenuisaient. Les souffrances des malheureux astrots atteignirent un paroxysme : certains se suicidèrent, d'autres sombrèrent dans la folie, tirant de toutes leurs armes sur les navires qui les entouraient.

Pour la première fois, des officiers formés par les Grognards réclamaient la paix !

Quant à Faultrier, il s'arrachait les cheveux : lorsqu'un vaisseau envoyait un signal de détresse, les secours parvenaient souvent trop tard.

Bernard conservait pourtant son optimisme. Un soir, lors d'une escale sur une planète, il vit approcher de son bivouac une jeune femme portant le costume local. Un court instant, il crut entrevoir l'adorable visage d'Hina. Déjà elle avait disparu dans la foule des notables qui l'entouraient.

Bernard fit l'impossible pour la retrouver, lançant à sa recherche Uroc, son fidèle robot. Et le miracle survint : son limier découvrit la retraite de la belle Uskienne.

Le lendemain, l'Empereur donnait un grand bal. Hina, resplendissante, en était la reine.

Géraudont et Kaninski qui papillonnaient autour d'elle se retrouvèrent aux avant-postes, avant d'avoir compris ce qui leur arrivait !

Bernard était amoureux fou de la princesse. Lors de la revue traditionnelle des invités, il se pencha vers elle et murmura :

— Je n'ai vu que vous ! Je n'ai admiré que vous ! Je ne désire que vous !

Hina rougit. Elle tenta de résister au magnétisme de ce puissant

conquérant, mais tout en elle la poussait vers lui. Il fallut cependant plusieurs entrevues, des larmes, des évanouissements même, pour qu'elle succombe enfin.

Tanis pouvait bien envoyer missive sur missive, aucune réponse : elle se trouvait bien trop éloignée et l'Empereur filait le parfait amour. Il envisageait même un divorce qui laisserait libre champ à sa passion.

Hélas, les dures nécessités de la vie forcèrent Bernard à quitter sa belle. La Grande Armada allait livrer son plus meurtrier combat.

Ei'nin'gen, commandant des Olchiks, avait rompu la trêve lorsque Friancourt avait poussé de l'avant.

Furieux, Bernard dut improviser. Les tempêtes cosmiques faiblissant, il entreprit de renouveler sa manœuvre d'T'na. Une partie de ses escadres reculèrent pour attirer l'ennemi, tandis qu'un fort contingent protégeait la capitale uskienne.

Le gros de ses forces s'ébranla sur trois colonnes rapprochées.

Par malheur, le secret de ce plan ne put être conservé car des vedettes olchiks interceptèrent ses ordres. Ei'nin'gen tenta d'en profiter.

Grâce au Ciel, Bourief et Géraudont avaient pris les devants : menaçant les arrières de l'adversaire, ils le forcent à accepter le combat.

Bernard persiste à attaquer de front : il lance Chastel au Zénith-Ouest. Kaninski poursuit sans trêve son avance et occupe une planète riche en approvisionnements de toutes sortes.

Les Olchiks reculent devant l'Empereur, livrant de durs combats d'arrière-garde.

La planète Ei'lau est en vue : apparemment aucun ennemi à proximité, mais les nuées rendent l'observation difficile.

Les troupes prennent un peu de repos, alors, de formidables bordées de lance-missiles s'abattent : Ei'nin'gen a décidé de faire front.

Pour la première fois, l'astronef de Bernard est encadré par les salves, zébré du feu des lasers. L'Empereur, imperturbable, montre sa bravoure. Comme toutes les réserves Olchik s'abattent sur les forces de Chastel, Bernard lui envoie des renforts sous une grêle de mitraille. Une nuée soudaine masque le déroulement des opérations ; lorsqu'elle se dissipe, il voit les croiseurs du 7^e corps, en cube, se replier sous les charges des corvettes olchiks.

Chastel contre-attaque. Ses cuirassés, flanqués au zénith et au nadir de véloce croiseurs, enfoncent les lignes ennemies et détruisent d'innombrables navires pris entre quatre feux.

Pour l'emporter, il faudrait disposer de réserves et les lancer à cet instant. Hélas, Kaninski n'est pas en vue ! De durs engagements se poursuivent.

Ce sont les Olchiks talonnés par Kaninski qui débouchent les premiers sur le champ de bataille.

Chastel tient bon. Lasers, missiles sillonnent l'espace ; de part et d'autre, les pertes sont élevées.

Bernard se retire dans la salle des cartes de son astronef et médite. Il veut prendre du recul, examiner la situation en trois dimensions. Ses Grognards sont seulement de vaillants exécutants ; ils ne peuvent improviser, ni se livrer à des manœuvres hardies.

Enfin l'Empereur se décide : il ordonne à Kaninski de foncer comme l'aigle sur les Olchiks, au zénith.

Cinq corvettes rapides partent avec les messages, une seule parvient à destination.

Kaninski parvient à portée de tir.

Des éclairs lointains, des sphères de flammes annoncent son arrivée.

Il bouscule l'ennemi qui se débande.

Bernard peut respirer : c'est la fin du cauchemar !

Tandis que les astrots, harassés, dorment aux commandes de leurs astronefs qui restent sur place, tous feux allumés pour signaler leur position, les Olchiks battent en retraite.

Le lendemain, après une bonne nuit de repos, Bernard inspecta le champ de bataille à bord d'un croiseur. Spectacle titanesque : à perte de vue, les projecteurs des astronefs vainqueurs éclairaient les carcasses démantelées, dérivant lentement en tournoyant sur elles-mêmes.

Les vedettes de sauvetage sillonnaient l'espace à la recherche de rescapés. Parfois elles repéraient le signal de détresse d'un astrot protégé par son scaphandre ; plus souvent, elles ne découvraient que des corps gonflés et glacés.

Dans certaines épaves, des compartiments étaient restés intacts. Le système de climatisation était détruit, mais quelques astrots survivaient, chauffés par les accumulateurs de secours. Ceux qui avaient la chance de se trouver près d'un hublot et de faire clignoter une lampe conservaient quelque espoir d'être secourus ; pour les autres, c'était la mort à brève échéance dans le froid mortel de l'espace.

Çà et là, quelques missiles à retardement explosaient encore, rendant plus difficile la tâche des sauveteurs. Les pertes étaient telles que l'ennemi ne pouvait être poursuivi ; d'ailleurs, les tempêtes cosmiques avaient repris. Bernard s'en rendit vite compte et, son inspection terminée, il installa son armada pantelante autour de planètes aisées à défendre.

De part et d'autre, un astronef sur quatre a été détruit, mais l'Empereur occupe le champ de bataille.

C'est donc une victoire, mais il s'en est fallu de peu ! Les deux adversaires avaient grand besoin de panser leurs blessures.

Bernard demeura en territoire uskien ; il avait deux excellentes raisons pour cela : la réorganisation de son armada et la délicieuse compagnie de la princesse Hina.

Il lui avait promis de rendre à Usk sa liberté de jadis, et ne l'oubliait point, mais les Olchiks tenaient encore une bonne partie de leurs planètes et ne se montraient point disposés à les lâcher.

Maintenant Bernard ne pouvait vivre loin de la princesse et ne se souciait guère de son balourd de mari, beaucoup plus âgé qu'elle. Personne ne s'offusquait de ce cocuage et l'Empereur poursuivait sa cour, avec quelques maladroites parfois, car il n'était guère fait pour le marivaudage.

Et puis il avait tant de soucis en tête : toute une armada vivait tant bien que mal en territoire occupé, bien loin de ses bases, ce qui posait d'innombrables problèmes. Souvent, il s'en ouvrait à Faultrier, son fidèle ami, dont il appréciait l'intelligence et le franc-parler : c'était le seul qui osât le contredire et lui tenir tête.

— Tu vois, mon cher, ce bras galactique me cause bien des ennuis : il est entrecoupé de nébuleuses diffuses, de courants de météores qui rendent les communications bien difficiles et cela a failli me jouer un mauvais tour.

— Eh bien, il faut organiser un corps spécial de courriers et d'estafettes, bien protégés contre les impacts des météorites et dotés de radars qui leur permettent de naviguer en sécurité dans ces régions périlleuses.

— Eh oui Je m'y emploie, pourtant, cela ne résout pas tous mes ennuis : pour bien faire, il faudrait modifier tous les systèmes de navigation des cuirassés et des croiseurs, mes moyens ne me le permettent point.

—

Si tu peux équiper de la même manière tes éclaireurs, ils guideront tes grosses unités dans les passages difficiles. Pour moi, il existe un problème beaucoup plus ennuyeux : tu en demandes trop aux équipages des navires. On peut recharger sans difficulté les batteries des robots, les changer lorsqu'elles sont usées, il n'en est pas de même des officiers : ces extra-terrestres ne sont pas habitués à de pareils efforts. Ils n'ont guère quitté leurs postes de commandement depuis plusieurs mois : il faut qu'ils soufflent un peu.

— Tous ont la possibilité de se reposer sur les planètes où ils cantonnent ; ils peuvent se promener dans la campagne, quoi de plus détendant ?

— Tu plaisantes ! Ces astres sont glacés : ils peuvent tout au plus chasser les bêtes sauvages, mais le climat est si rude qu'ils préfèrent rester au chaud dans les cités sous globe !

— Eh, quoi de mieux ? Les Uskiens sont accueillants et les Uskiennes adorables.

— Je sais que tu les trouves à ton goût ; les Grogards aussi

d'ailleurs, par contre, l'esthétique fortrune est très différente, et ils ne les apprécient nullement.

— Qu'ils prennent patience, morbleu ! Je prépare une nouvelle campagne et nous serons bientôt débarrassés des Olchiks et alors...

— Alors, tu reviendras à Dumyat, notre capitale, et tu t'ennuieras vite, aussi te lanceras-tu dans de nouvelles entreprises ! L'attaque des Itains, par exemple.

— Ecoute, sempiternel radoteur, je te promets de signer la paix avec eux lorsque les Olchiks seront vaincus. Maintenant, laisse-moi : je dois rédiger des missives pour acheter de nouveaux astronefs en Espagne et me faire envoyer des renforts. Mon 7^e corps a disparu dans la dernière bataille et il me faut de nouvelles recrues !

Faultrier s'en alla en hochant la tête : *Non, songeait-il, rien n'arrêtera la soif de conquête de Bernard.*

Jusqu'où nous mènera-t-il ?

Chez les Olchiks, l'espoir renaissait. Ces grands gaillards velus, bien découplés, résistant au froid, avaient fait preuve d'un immense courage. Dans tous les temples résonnaient des cantiques et des péans à la gloire du Tsar Les'andr.

Ce jeune et énergique souverain ressentait une légitime fierté d'avoir réussi à tenir tête à ce singe prétentieux. Il savait devoir ce demi-succès plus à ses troupes qu'à ses généraux et plaçait tout son espoir dans les légions de renforts impeccablement équipées qui arrivaient sans cesse des confins de ses constellations.

Les équipages repeignaient les signes distinctifs des coques de leurs navires : cuirassés blancs à liséré bleu, framboise ou orange ; les croiseurs, coque bleue avec filets rouge ou capucine ; les vedettes, vert-olive et bleues. A toutes ces escadres, il fallait ajouter la Garde, comparable à celle de Bernard, l'élite de l'armée, dont les compagnies de débarquement étaient constituées de robots géants, et enfin des peuplades sauvages dotées d'astronefs assez primitifs, mais véloce, experts dans les raids éclairs suivis de replis rapides.

Les'andr avait aussi porté toute son attention sur les lance-missiles, comptant sur eux pour briser les charges furieuses de

Géraudont et de Kaninski.

Et le printemps revint sur Usk. Les Olchiks se sentant en force commencèrent à tâter les positions de leurs adversaires.

Bourief et Kaninski furent les premiers sur la sellette : les astronefs verts et blancs les assaillirent avec une telle furie que les deux Grognards, trop en avant des lignes, préférèrent se replier.

Grâce à ses nouvelles estafettes, Bernard fut vite prévenu. L'instant attendu était arrivé : une victoire signifierait une paix durable ; si cette bataille était perdue, les Kvéyars se joindraient à ses adversaires et la situation serait désespérée.

Ayant appris que la base d'opération ennemie était Mon'roi, l'Empereur ordonne à Bourief et à Kaninski de dessiner un à gauche , comme s'ils voulaient couper les communications de cette base avec l'arrière. Prudent, le nouveau chef olchik, Ben'in'gen recule.

Les corvettes de Géraudont et de Kaninski occupent au Nadir une petite planète.

Le général olchik, désirant placer ses navires en position favorable, les replie derrière un bras de nébuleuse où ils seront difficiles à repérer.

Bernard, pour parvenir au contact, doit suivre un défilé périlleux sinuant entre les nuées gazeuses tourbillonnantes. Il envoie Géraudont avec des croiseurs et des corvettes dans l'étroit passage afin d'en contrôler l'accès et la sortie. Pendant ce temps, le gros de l'Armada pourra passer à l'attaque.

Le Grognard remplit sa mission à merveille : il balaie les quelques nefes gardant le détroit et, emporté par sa fougue, s'en prend aux cuirassés adverses : mal lui en prend, il frôle le désastre !

Bernard, qui arrive sur ces entrefaites avec le gros de la flotte, semonce vertement Géraudont qui a poussé trop en avant.

Pourtant celui-ci a pleinement rempli sa mission : l'armada a franchi sans dommages le dangereux passage, mieux encore, Ben'in'gen, pris de peur, retraite vers Mon'roi.

Allons ! La fortune sourit toujours à l'Empereur qui jubile et envoie ses Grognards sur les talons des Olchiks.

Bernard stationne devant Ei'lau, tandis que Friancourt pousse vers Frie'lan, mais il est repoussé par ses adversaires qui lancent sur lui leurs réserves.

Le valeureux Grognard résiste quatre heures : le temps pour Bernard de le rejoindre avec une vedette rapide ; ses astronefs suivent.

Les missiles sillonnent l'espace ; Ben'in'gen a dissimulé ses batteries aux abords d'un bras gazeux auquel il s'est adossé.

Erreur fatale !

Bernard en effet passe à l'offensive : il fait pivoter son armada sur tribord, l'axe de rotation étant formé par son aile gauche qui reste sur ses positions.

Un feu d'enfer se déchaîne : de nouveau les navires sautent, les missiles perforent les coques, les vedettes zigzaguent à toute allure parmi les explosions.

A l'aile droite, Kaninski charge furieusement vers le Nadir avec ses croiseurs, il subit des pertes terribles, mais occupe la planète Frie'lan après de durs combats. Les robots volettent au ras du sol grâce à leur équipement anti-G et détruisent au laser les géants olchiks.

Ben'in'gen n'a plus qu'une ressource : lancer ses astronefs dans la nébuleuse à laquelle il se trouve adossé.

Maintenant la gauche de Bernard avance aussi et, sous ses coups de boutoir, anéantit navires et lance-missiles. Quelques-uns se fortifient à grand-peine dans une boucle d'un bras gazeux : les missiles de Chastel pleuvent sur eux.

Cette fois, c'est la déroute !

Bourief découvre sur une planète d'innombrables lasers tout neufs envoyés par les Itains et les retourne contre l'ennemi.

Seuls quelques vaisseaux parviennent à franchir les tourbillons gazeux et fuient vers le Nord-Nadir.

Bernard se lance à leur poursuite mais il reçoit alors une demande d'armistice du Tsar des Olchiks.

Devant la démoralisation de ses armées vaincues par ces maudits singes, Les'andr a décidé de traiter avec son impitoyable adversaire.

Bernard est radieux et accepte une entrevue. Même Faultrier éclate de joie.

L'astronef-amiral arrive bientôt à Ilsit ; le grand Olchik en descend emmitouflé dans ses fourrures. Sa face poilue grimace un sourire et il salue son vainqueur.

L'Empereur des Fortruns le prend alors par le bras, trinque familièrement avec lui, puis lui offre un banquet accommodé par les meilleurs chefs fortran. Lorsque les libations ont pris fin, il fait amener une carte et désigne un courant nébuleux qui sinue au Nord : l'Istul.

— Voilà désormais la limite entre nos deux Empires ! proclame-t-il.

Loin de là, dans son château sur Usk, la princesse Hina laisse éclater sa joie : son vaillant guerrier a remporté la victoire ! Les constellations uskiennes vont redevenir libres.

CHAPITRE IV

— Jamais je n'accepterai de faire exterminer mes troupes pour les Pruks et les Itains ! rugit Les'andr, bien carré dans son fauteuil. Je signerai la paix avec ce singe démoniaque !

— Pourtant, Votre Majesté, la guerre est à peine commencée, hasarda le chancelier prukien.

Votre vaste empire dispose encore de nombreux astronefs. Les renforts affluent des Confins planétaires.

— Pour vaincre ce fou dangereux, il faut l'attirer loin de ses bases, jusqu'au filet de gaz ionisé appelé Niestr ! assura l'ambassadeur itain.

— Certainement ! approuva son collègue kvéyar ; alors, il serait possible de couper ses lignes de communication et de l'écraser !

Obstiné, Les'andr tonnait :

— Bernard désire la paix. Moi aussi. Vous avez beau jeu de vouloir poursuivre les combats ! Ce n'est pas votre royaume, monsieur l'Ambassadeur, qui subira les rigueurs d'un nouvel affrontement. Un traité honorable établira une période de calme pendant laquelle nous réorganiserons nos escadres fort éprouvées. Ensuite, nous verrons bien si cet Empereur de pacotille tient sa parole

Les'andr avait d'autres bonnes raisons pour parler ainsi, mais il ne tenait pas à divulguer ses véritables problèmes. Ses escadres avaient été presque anéanties : les lance-missiles lui faisaient cruellement défaut. Par ailleurs, les peuplades de son vaste Empire, trop éprouvées par les impôts, les levées en masse, étaient sur le bord de l'insurrection. Et puis, le partage de l'Eperon de Véla le séduisait assez : à lui le Septentrion, à Bernard l'Occident. C'est pourquoi, malgré les objurgations des diplomates, il accepta une entrevue avec son rival sur la planète Ilsit, au bord de la nébuleuse Iemen.

Les deux Empereurs se rencontrèrent dans un splendide pavillon construit pour la circonstance. De part et d'autre l'élite des robots, la Garde Impériale, rendait les honneurs.

Bernard donna l'accolade au jeune Tsar et lui prodigua estime et sympathie. Fasciné, Les'andr accepta les propositions de son adversaire qui, magnanime, veut bien restituer aux Pruks une part des territoires conquis. Mais les Uskiens seront enfin libres !

La princesse Hina pleura des larmes de joie en apprenant que ses compatriotes seraient définitivement libérés de l'occupation olchik. Désormais, le Grand-duché sera un fidèle allié de Bernard.

Restait un problème : la coalition contre les Itains et le blocus. Les'andr abandonna aux Fortruns le contrôle des planètes où abordaient les vaisseaux de commerce itains jusqu'à la fin de la guerre.

Enfin, une alliance est établie entre les deux plus puissants Souverains de l'Eperon de Vêla !

Le traité signé, chacun s'en alla fort satisfait. Les'andr dominait toujours la moitié des planètes de ce secteur galactique. Bernard, dont le génie politique égalait maintenant le génie militaire, avait les mains libres au Sud et à l'Ouest. Son blocus allait être complet : les Itains, isolés dans leur Amas, finiraient bien aussi par accepter de traiter.

Laissant de forts contingents derrière ses nouvelles frontières, Bernard, accompagné de sa Garde et du reste de ses escadres, revint à Dumyat via Erlin après avoir fait ses adieux à la belle Hina en pleurs.

Dans les deux capitales eurent lieu des défilés triomphaux. Partout des illuminations dans le ciel où se dessinaient des B laurés. Les plus hautes personnalités l'accueillirent avec, à leur tête, Ar'zog, qui chantait bien haut les louanges de son Empereur.

Tel César, Bernard jouissait pleinement de son triomphe. Sans perdre de temps, il s'attela ensuite à diverses réformes laissées en attente.

Il créa une nouvelle noblesse : princes, comtes, barons, qui virent leur fidélité récompensée par l'octroi de planètes ou de constellations à titre héréditaire.

Mais il n'oubliait pas ses vieux adversaires, les Itains ; confiant dans sa tactique de pourrissement, il ne mit pas en chantier les nefes spéciales qui lui auraient enfin permis de franchir l'Annel, mais paracheva le blocus. Il occupa ainsi deux constellations

neutres, l'Uède et l'Annark. L'affaire fut rondement menée et le Nord de son Empire se trouva fermé du Zénith au Nadir aux navires itains.

Au Sud, le petit royaume d'Ugal continuait, malgré toutes les menaces, à commercer avec ses adversaires. L'Empereur et le roi de Espagne le somment de fermer ses astroports, faute de quoi une escadre le mettra à raison.

Bernard signe secrètement avec la Espagne un traité de partage de l'Ugal ; en contrepartie, il doit recevoir des astronefs pour l'aider dans sa nouvelle campagne. Comme le royaume de Espagne est en pleine décadence, les Itains peuvent débarquer en Ugal. Il faut liquider cet abcès : Bernard transfère des effectifs de l'Est et confie à Géraudont le commandement des escadres prêtes à entrer en Espagne.

Parallèlement, il montre ses capacités de gestion en réformant les médias.

— Les stations-vidéo, tonne-t-il, laissent trop la parole à des *polissons qui clabaudent les hommes*

honorables !

Il s'occupe aussi de l'Ollan et tance vertement son frère qui gère mal ce royaume. Les finances de ses jumeaux n'étant pas brillantes, il leur ordonne de frapper, comme lui, des jetons d'iridium de même division de valeur.

Enfm, sans beaucoup de ménagements, Bernard règle aussi la question de sa descendance : il annonce à Tania qu'il se trouvera *dans la nécessité de prendre une femme qui lui donnerait des enfants.*

Déclaration fort mal accueillie, on le devine. Malgré la grandeur du renoncement, l'Impératrice ne veut pas abandonner son titre et son palais sans combats et tous les moyens lui sont bons pour cela.

Elle trouve même un allié inattendu en la personne du Grand Prêtre qui a officié à son mariage. Les ecclésiastiques, en effet, haïssent Bernard qui les a évincés de leurs plus riches domaines.

L'affaire du Royaume d'Aple vint encore envenimer les relations avec le clergé, car le Grand Prêtre alla jusqu'à prétendre que l'avènement au trône du sixième jumeau n'avait aucune valeur, car on n'avait point demandé l'autorisation de l'Episcopat.

Outre ce différend, Bernard avait interdit aux prêtres tout commerce avec les Itains.

Nouvelle protestation du Grand Prêtre. Riposte immédiate de l'Empereur :

— Eh bien, que m'importe cette prêtraille ! Si elle continue à m'agacer, je vais créer une nouvelle religion.

Bernard fait occuper le siège de la Prêtrise, mais son adversaire aura le dernier mot :

— Il n'y a dans le monde que deux puissances : le sabre et l'esprit. A la longue, le sabre est toujours battu.

L'affaire est provisoirement close : maintenant, Espagnols et Ugalais auront à qui parler. Pas encore : des nuages viennent obscurcir l'alliance avec Les'andr. Il faut résoudre cet ennuyeux problème.

En effet, les Olchiks guerroient au Sud contre les Urks.

Les deux parties acceptent Bernard comme médiateur.

Un armistice est signé. Toutefois Les'andr refuse d'évacuer certaines planètes ; par contre, il presse Bernard de libérer les ports Pruks !

L'Empereur des Fortruns prend alors des précautions stratégiques en occupant Orfou, une petite planète au large des constellations des Urks. Ainsi l'expansion des Olchiks vers le Sud se trouvera-t-elle limitée par la présence des Fortruns.

Afin d'éviter que la situation ne s'envenime, il adresse un message à son frère *Les'andr*.

— *Comment remercier Votre Majesté des bontés qu'Elle a eues pour mon ambassadeur ? Votre*

Majesté connaît les décisions des Itains ; ces obstinés veulent poursuivre la guerre contre moi... Ce

n'est que par de grandes et vastes mesures que nous arriverons à la paix. Que Votre Majesté augmente

et fortifie son armée : tous les secours et assistance que je pourrai lui donner, elle les recevra de moi. Aucun

sentiment de jalousie ne m'anime contre son peuple : je désire sa gloire, sa prospérité, l'extension de ses

planètes.

« Votre Majesté peut étendre ses frontières vers le Nord-Ouest autant qu'Il lui plaira, je suis prêt à l'aider

par tous mes moyens.

*« Une armada de 50 000 astronefs Olchiks, Fortruns et Kvéyars qui
attaquerait les Urks ferait trembler les*

Itains.

Le coup en retentirait dans les lointaines Inds, ces florissantes colonies de nos adversaires. Certes,

Votre Majesté et moi aurions préféré les douceurs de la paix et passer notre vie au milieu de nos vastes

domaines stellaires, occupés de les vivifier et de les rendre heureux par les arts et les bienfaits de notre

administration. Les ennemis du monde ne le veulent pas ! Il faut être grands malgré nous. Il est de la sagesse

de la politique de faire ce que le destin ordonne et d'aller où la marche irrésistible des événements nous conduit.

Alors, cette nuée de pygmées, qui ne veulent point voir que les événements actuels sont tels qu'il faut chercher

comparaison dans l'Histoire galactique, fléchiront et suivront le mouvement que Votre Majesté et moi aurons

ordonné et les peuples Okhiks seront contents de la gloire, des richesses et de la fortune qui seront le

résultat de ces grands événements.

Dans ces lignes, j'exprime à Votre Majesté mon âme tout entière, reconnaissons l'époque arrivée des

grands changements et des grands événements.

BERNARD

Cette missive constituait un tournant de l'histoire (1) : si Les'andr acceptait, les deux larrons se partageraient l'empire stellaire tout entier. Les Itains, évincés de leurs plus florissantes colonies, ne pourraient survivre. Réduits à leurs possessions situées à l'Ouest du bras de Véla, il leur faudrait traiter avec les vainqueurs à moins que ceux-ci, dans leur toute-puissance, ne se décident à franchir l'Annel en équipant des flottes appropriées : le rêve de Bernard serait enfin réalisé.

Les'andr prit connaissance avec intérêt des propositions de son frère *impérial*. Il soumit le texte à ses computeurs stratégiques et politiques ; ceux-ci fournirent une réponse favorable et formulèrent quelques contre-propositions, demandant des précisions sur certains points.

Ces grandioses projets séduisaient fort le Tsar : avec un tel partenaire, cette lointaine expédition ne poserait guère de problèmes. Restaient les Urks dont il faudrait franchir le territoire, à moins de faire un détour assez considérable. L'empereur olchik considérait cette constellation comme son domaine et voulait régler cette question. De toute manière, il fallait du temps pour mettre sur pied pareille expédition. Bernard, de son côté, devait pacifier l'Ugal et la Spagne, peu de chose pour lui, avec les armées dont il disposait, mais on pouvait en faire une monnaie d'échange...

Les'andr répondit donc de la manière suivante : *Frère Impérial,*

Votre lettre correspond bien à l'esprit de notre entrevue d'Ilsit. De grandioses perspectives s'ouvrent à nous.

Vous parlez d'une armada de 50 000 astronefs, peut-être faudra-t-il porter son effectif à 60 000,

chacun de nos Empires fournissant la moitié du contingent.

« Il va de soi que vous n'avez pu esquisser que les grandes lignes de ce projet. Pendant que nous

rassemblerons nos escadres, vous devrez sans doute régler l'affaire de Spagne et d'Ugal qui constitue une épine

dans votre flanc et pourrait permettre aux Itains de pénétrer dans vos Constellations. Pour moi, je

n'attache aucune importance à ces deux royaumes : vous pourrez les rattacher à votre Empire, si tel est

votre bon plaisir. De mon côté, il me paraît évident que les territoires urks devraient me revenir, ainsi que

toutes les planètes qui bordent la face Sud de la nébuleuse Diter'anet. Les régions Nord revenant à Votre

Majesté. Plus tard se posera le problème des constellations acquises par nos armées : des Inds en particulier.

L'amas des Itains vous conviendrait-il en échange? Il va de soi que vous pourrez disposer de mon aide

pour franchir cet impénétrable Annel qui vous a causé tant d'ennuis.

« Les faibles ne méritent point la liberté : vous avez conquis un vaste Empire par la force des armes.

Dès maintenant j'en reconnais l'existence sur la base de notre traité d'Ilsit. De grandes perspectives ?offrent à

nous : saisissons l'occasion de ramener une paix durable en partageant en deux d'une manière équitable les

constellations du bras de Véla.

« Vous le voyez, mon frère impérial, j'exprime moi aussi mes convictions les plus profondes. Une

estime durable est née de nos durs combats, je formule le vœux que notre alliance soit éternelle pour le plus

grand bien des peuples des constellations.

LES'ANDR

Bernard, lorsqu'il lit ces lignes, ne se sent plus de joie : il trace aussitôt les lignes d'un partage général du bras galactique et, aidé de ses ordinateurs, étudie la meilleure manière de couvrir ses arrières pendant la future expédition. Tout ce remue-ménage ne pouvait passer inaperçu, et un matin, Faultrier, la barbe en

bataille, fit irruption dans le palais impérial.

— Je n'ose en croire mes oreilles ! Ce que l'on m'a raconté est-il vrai ? Tu te disposerais à t'élancer vers les confins galactiques jusqu'aux Inds, ces lointaines colonies itaines ?

— Allons ! calme-toi : nous ne sommes point encore partis en expédition. Et quand bien même cela serait, qu'y trouverais-tu à redire ?

— Bernard, ton inconscience me désarçonne ! Comment ? Nous étions en paix, du moins presque, puisque tu as occupé les Etats du Grand Prêtre et que tu t'apprêtes à attaquer l'Ugal. Sans approuver ces diverses opérations, je conçois qu'elles te soient imposées pour que le blocus itain soit total. Dans ma candeur naïve, je me disais que tu devenais raisonnable. Ton Empire s'étend de l'Istul à l'Annel. Enfin nous pouvons nous consacrer au bien-être des peuples. Voilà que tu veux recommencer une nouvelle guerre, et quelle guerre ! Les Inds se trouvent à des parsecs de nous.

Tu vas piller et saccager des planètes dont les habitants ne te demandent rien, ne t'ont fait aucun mal

**! Pourquoi ? Afin de satisfaire ton orgueil démentiel, ta boulimie de puissance ! Ne sauras-tu donc jamais te satisfaire ? Ne comprendras-tu point que plus tard, lorsque Les'andr et toi serez face à face, chacun avec la moitié des constellations de Véga, vous n'aurez de cesse que l'un de vous soit éliminé
D'innombrables planètes subiront à nouveau d'épouvantables destructions ! N'entends-tu point la voix des peuples : tous aspirent à la paix ! Tu as entraîné à ta suite des légions de jeunes Fortruns : tu en as fait des soldats, des officiers ; combien de mères pleurent maintenant leurs fils ?**

Crois-tu que ces gens-là accepteront toujours de mourir pour toi ? Non, Bernard ! Je te le prédis : un jour, ils en auront assez et se retourneront contre toi pour te demander des comptes !

(1) Ce texte reprend dans les grandes lignes la missive expédiée en réalité par Napoléon à Alexandre.

— As-tu terminé, prophète de malheur ?

— Sur ce sujet, je pourrais discourir des heures, mais j'ai hâte d'entendre ta réponse !

— Eh bien, elle sera brève ! Oui, ce projet me séduit, mais je n'ai point encore pris de décision définitive. Permets-moi pourtant de te dire que tu fais une erreur : personne ne respecte les faibles, surtout pas les Itains. Ils n'ont point accepté de traiter avec moi, tant pis pour eux ! Je n'aurai de cesse qu'ils soient rayés de la carte. Alors seulement Bernard se reposera sur ses lauriers !

— Est-ce là ton dernier mot ?

— Je n'ai rien d'autre à te dire. Si tu refuses de continuer à me servir, dis-le ! Un Fortrun prendra ta place : ils sont extrêmement compétents en médecine !

— Non, mon ami ! Ce serait trop facile. Ainsi, tu n'aurais plus personne pour t'avertir de tes erreurs ! Je te suivrai jusqu'au bout et un jour, je te dirai : Bernard, ne t'avais-je point annoncé tes malheurs ?

Le chirurgien s'en alla dignement.

Bernard, resté seul, saisit une calculatrice placée sur son bureau et la projeta avec fureur contre le mur où elle se brisa en mille morceaux. Calmé, il mit les mains derrière son dos et arpenta la pièce de long en large pendant un bon quart d'heure.

Enfin, il s'arrêta, donna un coup de poing sur la table et s'écria :

— Eh bien non ! Jamais faudrait être stupide pour s'arrêter en si bon chemin : je vais montrer à ce benêt que j'ai raison. Lorsque je serai encore plus puissant, personne n'osera s'attaquer à moi (1) !

Il appuya rageusement sur un bouton, et ordonna à son secrétaire-robot de convoquer immédiatement les Grognards, Faultrier excepté, bien entendu.

Tous arrivèrent les uns après les autres, un peu surpris de cette brusque réunion. Lorsque le dernier eut fait son entrée, Bernard cessa de parcourir son bureau à grands pas et annonça :

— Mes fidèles, nous voici réunis une nouvelle fois pour examiner de concert un plan de campagne.

Non ! Il ne s'agit ni de la Espagne, ni de l'Ugal. Ces royaumes sont

en grand désordre : une petite escadre suffira à occuper l'Ugal. Ensuite, la Espagne changera de souverain. L'actuel titulaire du trône laisse ses mignons et son épouse gouverner, cela ne saurait durer. L'un de mes nouveaux officiers suffira à cette tâche. Je vous vois perplexes. Devinez quel sera le peuple que nous attaquerons.

Les Grogards jouèrent le jeu.

— Les Kvéryars, hasarda Queunot.

— Les Olchiks, suggéra Kaninski.

— Les Itains ! tonna Chastel.

— Non, mes amis ! Certes, les Kvéryars ont réarmé et possèdent à nouveau une belle armée, ils pourraient se tourner à nouveau contre moi, mais je vais leur fournir une bonne occupation.

Quant aux Olchiks, depuis Ilsit ce sont nos fidèles alliés et mon frère impérial Les'andr vient de me prodiguer de nouvelles assurances de son amitié. Les Itains... Ma foi, tu n'as pas tellement tort, Chastel : j'ai bien l'intention de m'attaquer une nouvelle fois à ces obstinés, mais d'une manière différente. Nous ne possédons toujours pas de neufs susceptibles de franchir l'Annel. Un jour, j'en ferai construire ; pour l'instant, restons hors de ces nébuleuses traîtresses. Une voie sans obstacles s'ouvre à nous vers l'immense constellation des Inds d'où nos adversaires tirent une bonne partie de leurs ressources.

— Tudieu! Ces planètes orbitent à un nombre respectable de parsecs, jura Kaninski.

— Certes, mon brave à trois chevrons, fit Bernard en lui tirant familièrement l'oreille. Tu as vu juste : il faudra une importante flotte d'astrocargos pour accompagner notre corps expéditionnaire. Toutefois, nous ne serons pas seuls ! Nous fournirons 30 000 astronefs seulement, car je dois conserver des effectifs suffisants pour repousser toute tentative de débarquement itaine. Les Kvéryars se joindront à nos escadres avec 10 000 navires, quant aux Olchiks, ils constitueront un second contingent qui nous renforcera pour attaquer les Urks lorsque nous aurons atteint Dan'ba.

Bernard nageait en pleine euphorie : il allait réaliser un exploit que Napoléon avait été incapable d'accomplir : l'invasion de l'une

des plus florissantes colonies de ses adversaires.

Une galaxosphère se déploya et l'Empereur alluma divers spots colorés matérialisant les escadres.

— La base de départ de nos forces se trouvera en territoire kvéyar : ce sont nos alliés maintenant.

De là, nous passerons de gré ou de force à travers la constellation Erce, pour parvenir au bord de l'Os'phor.

Kaninski manifesta sa surprise.

(1) Là divergent le destin de Bernard et celui de Napoléon, pour ce dernier la campagne des Indes resta à l'état de projet. Ainsi, Bernard évitera-t-il Waterloo ?

— Mais il s'agit là d'une nébuleuse, à peine plus étroite que l'Annel, comment la traverserons-nous ?

— Allons, mon brave ! Réfléchis : l'Annel constitue un obstacle infranchissable parce que la flotte itaine, appuyée par ses astronefs spéciaux, en contrôle le passage. Ici, rien de tel ; nos ennemis, trop éloignés de leurs bases, ne peuvent intervenir. L'Os'phor n'est guère plus large qu'un courant gazeux et nos navires ne risquent pas de se perdre dans ses méandres. Les quelques astronefs spéciaux dont je dispose encore aideront nos astrocargos à franchir l'obstacle et à passer sur l'autre rive. Pendant ce temps, nous assiégerons la planète Inople qui contrôle ce détroit. Les Urks sont de vaillants guerriers, mais ne disposent point d'un armement moderne. Leur capitale tombera vite entre nos mains.

— Et les Olchiks ? s'enquit Géraudont. Que feront-ils pendant que nous tirerons les marrons du feu ?

— Ne crains rien, sacré rouspéteur ! Ils ne resteront point inactifs : mon frère impérial Les'andr, suivant les lisières de la nébuleuse Aspienne, attaquera les Urks à revers. Nos armadas opéreront leur jonction aux frontières de l'empire Erce et assiégeront sa capitale. Cependant, d'autres contingents olchiks venant de l'Urkestan fonceront vers Dan'ba où ils rejoindront nos escadres avec du ravitaillement. Nous opérerons en effet sur un territoire extrêmement vaste : nos astrocargos peuvent se trouver retardés. Après une période de repos pour réorganiser nos forces, nos effectifs réunis fileront en direction de l'Ind.

— Comment serons-nous accueillis par les autochtones ? s'inquiéta Bourief.

— Tu soulèves là un point important : en effet, il serait ennuyeux que les habitants de l'Ind se joignent aux Itains. Rien à craindre de ce côté ; les courageux Ahrattes combattent nos adversaires

depuis longtemps ! Je leur ai naguère fourni des instructeurs qui ont permis à ces vaillants guerriers de remporter quelques succès (1). Ils ont malheureusement été refoulés vers l'Ouest et les Itains occupent solidement leurs frontières. Donc n'ayez crainte : la population vous accueillera à bras ouverts et, de concert avec nos alliés olchiks, les Itains seront boutés hors de cette riche constellation !

— Saprelotte ! laissa tomber Bourief, tu n'y vas pas de main morte. Même en supposant réglée la question ravitaillement, il nous faudra alimenter nos armes en munitions. Or, nos calibres diffèrent de ceux des Olchiks et des Kvéyars.

— Bonne remarque ! L'idéal aurait été de nous faire suivre par des astrocargos qui auraient suivi la nébuleuse Rouge. J'y ai songé un instant, mais ces damnés Itains auraient pu les capturer.

Nous devons donc compter uniquement sur les convois qui suivront notre progression. Des garnisons seront laissées sur les planètes importantes afin de protéger nos arrières. Pour le reste, nous devons compter sur les Olchiks.

— Et s'ils nous laissent tomber ? grogna Géraudont.

— Les'andr m'a donné sa parole ! répliqua sèchement l'Empereur. J'ai entièrement confiance en lui.

— Bon ! Supposons que tout marche à souhait, intervint Friancourt. Il n'en reste pas moins vrai que nous devons franchir des zones désertiques sans la moindre planète, nous faufler à travers des courants de blocs rocheux erratiques où le moindre incident technique sera fatal.

— Les pertes seront d'environ dix pour cent : j'en ai tenu compte. Sacrebleu ! Si les Olchiks se montrent capables de franchir ces obstacles, pourquoi pas nous ? Si je vous ai réunis, c'est justement pour vous demander de consacrer désormais vos efforts à stocker tout ce dont nous aurons besoin sur les planètes que vous gouvernez. Cette expédition n'aura pas lieu immédiatement : il faut d'abord assurer nos arrières en liquidant l'Ugal. Mais je vous laisse, parlez-en entre vous...

— Sacré nom ! gronda Chastel après le départ de Bernard. Pourquoi ne pas franchir l'Anne ! tout simplement ?

— Là, je t'arrête, objecta Friancourt. Nous possédons une remarquable armée, invincible tant qu'il s'agit d'opérations dans l'espace libre. Actuellement, Bernard sait très bien que, pour combattre dans cette foutue nébuleuse, il faut des radars extrêmement précis, des coques capables de résister à la friction des micrométéorites. Le jour où nous posséderons le secret de ces alliages spéciaux et des systèmes de guidage convenables pour nos missiles et nos nerfs, que nous aurons assez de navires spéciaux, cela ne suffira point encore. Il faut en effet des officiers possédant une grande expérience et, depuis la déculottée que nous a donnée feu l'amiral Lenson, Bernard, à tort ou à raison, ne veut plus entendre parler de l'Anne' !

— Mais Vingt Tieux ! s'égosilla Chastel. Te quoi j'aurai l'air afec des cuirassés obligés de rationner les missiles ?

— Mon cher, c'est ton affaire : tu as entendu Bernard, nous devons nous débrouiller pour approvisionner nos escadres respectives, ricana Queunot.

— C'est ça ! Témerdez-vous. Bourquoi nous avoir plantés là ? Qu'est-ce qu'il mijote encore ?

— Mon ami, je ne suis pas dans les secrets de Sa Majesté, pourtant, j'ai mon idée là-dessus, ricana Kaninski d'un air entendu.

— Barle ! Ne me fais bas languir !

— Quand il s'agirait d'histoires de femmes, je n'en serais nullement étonné...

Là-dessus, les grognards se séparèrent : ils avaient du pain sur la planche.

En attendant son visiteur, Bernard tuait le temps en faisant une partie de billard avec un robot fort expert, mais... qui avait été programmé pour perdre une partie sur deux !

Un quart d'heure plus tard, un laquais robot pénétrait dans la salle.

— S'il plaît à Votre Majesté, Son Excellence Ar'zog vient d'arriver.

— Qu'il entre ! répliqua Bernard, fort satisfait d'avoir accompli

une remarquable série qui lui donnait la victoire.

Le Fortrun fit son entrée, saluant respectueusement l'Empereur à plusieurs reprises.

— Content de te voir, inon brave ! Tu te fais rare.

Le ministre hocha sa tête pédonculée, croisa ses mains aux six doigts griffus et répliqua de sa voix monocorde :

— Les devoirs de ma charge, Majesté.

Ce disant, il lissait machinalement le velours de son costume de cérémonie au col de dentelle qui faisait de lui une véritable caricature.

— Tu te débrouilles fort bien pour gérer les affaires de tes compatriotes, aurais-tu quelque problème ?

— Pas dans l'immédiat, Votre Majesté ; grâce aux subsides des planètes occupées, nos finances sont en équilibre. Bien sûr, nous avons dû rationner quelques denrées habituellement importées des colonies itaines. Heureusement, nos chimistes ont pu synthétiser des succédanés convenables et personne ne s'en plaint. Non ! Il s'agit plutôt des projets de Votre Majesté.

— Qu'est-ce qui te chiffonne ?

Apparemment, le professeur du Fortrun ne lui avait enseigné ce gallicisine, car ses yeux globuleux se dilatèrent et il couina d'un air étonné :

— Pardon ? Je ne comprends pas...

— Oui, qu'est-ce qui t'ennuie, si tu préfères !

— Les vastes entreprises de Votre Majesté m'emplissent de crainte. Certes, nos ordinateurs assurent qu'une attaque contre les Inds, cette florissante colonie, devrait être couronnée de succès.

Pourtant ces ordinateurs que vous avez si bien programmés, stratégiquement parlant, ne tiennent compte d'aucun facteur psychologique. Mes compatriotes sont fiers de servir dans votre Armada ; pourtant nombre d'entre eux ne reviendront jamais de ces lointaines planètes ! Leurs familles s'inquiètent : les plus

fortunées possèdent, bien sûr, un double biologique de leurs chers enfants ; toutefois nous avons un attachement un peu stupide pour les originaux. Par ailleurs, nos machines calques ne suffisent plus à la tâche, chaque famille désirant prendre une assurance pour l'avenir.

— As-tu besoin de fonds pour créer de nouveaux duplicateurs ?

— Certes, Votre Majesté, cela résoudrait une partie du problème, mais pas la question psychologique. Bernard réfléchit un moment :

— Des dotations de terrains sur les planètes conquises ne pourraient-elles consoler les veuves?

— Sans doute ! Reste le chagrin. Nous sommes une race sentimentale, Votre Majesté !

— Ajoutons une exonération d'impôts et la suppression de la conscription pour les enfants des héros morts au combat.

— Dans ces conditions, je pense que la peine des familles éprouvées serait compensée ; mais comment financerons-nous ces diverses mesures ?

— Baste ! Tu feras frapper un million de nouvelles pièces d'iridium à mon effigie, avec un dispositif scintillant incorporé. Elles ont un énorme succès et nous laissent un bénéfice fort appréciable.

Ar'zog consulta son ordinateur de poche.

— Un million sera insuffisant, il en faudrait un million cinq cent mille...

— Entendu ! Les mines des Pruks regorgent de ce métal, j'en ferai importer de nouvelles cargaisons. Est-ce tout ?

— Encore une remarque, Votre Majesté... vous daignerez excuser mon impertinence !

L'Impératrice ne peut vous donner d'enfants, or, d'après nos lois, les doubles biologiques ne peuvent accéder au trône. Nous prenons grand soin de la santé de Votre Souveraineté, pourtant nous serions fort heureux si vous pouviez bientôt devenir père d'un fils.

— J'y ai songé, moi aussi ! Et puis, j'en ai assez de Tania et de ses sempiternelles scènes de jalousie. Hélas, les races humanoïdes sont rares dans ce secteur galactique, sauf chez les Uskiens.

— La princesse Hina est une fort belle femme selon vos critères, je le conçois, pourtant jamais mes compatriotes n'accepteront une Impératrice uskienne, divorcée de surcroît !

— Je ne puis tout de même pas épouser un double des Russes : tu m'as dit qu'ils ne pouvaient régner.

— C'est bien pourquoi j'ai une autre proposition à soumettre à Votre Majesté : elle allierait la politique au bonheur de notre Empereur !

— Ah oui ? Je t'écoute.

— Eh bien, nous devons assurer nos arrières pendant que nos escadres combattront au loin.

L'occupation de la Espagne et de l'Ugal réglera une partie du problème. Restent les Kvéyars. Ils fourniront avec plaisir un important contingent si votre Majesté daignait épouser la princesse, garantie fertile, que leurs généticiens ont élaborée dans leurs laboratoires avec le plus grand soin.

Une fort belle créature, comme vous pouvez en juger.

Ce disant, il tendit un hologramme couleur que Bernard examina avec le plus grand intérêt.

— Garantie fertile, dis-tu ? Par ma foi, tu es trop modeste : c'est une prodigieuse beauté ! Je ne dis pas non. Dès que j'aurai réglé le problème de Espagne, tu nous présenteras.

— Avec le plus grand plaisir, Votre Majesté !

— Bon ! Es-tu satisfait maintenant ?

— Entièrement. Si vous le désirez, je puis même avertir l'Impératrice avec les ménagements dus à son rang.

— Merci de ta sollicitude, mais je dois assumer moi-même cette corvée. C'est la moindre des choses. Après tout, ce n'est point la faute de cette pauvre Tania si elle est stérile !

Ar'zog gloussa d'un air entendu et se retira en saluant tandis que l'Empereur contemplait longuement la belle gynoïde dans le plus simple appareil.

CHAPITRE V

Bernard quitte une nouvelle fois sa capitale, Dumyat, et le palais nouvellement construit à l'exacte ressemblance de la résidence impériale de Saint-Cloud.

Il avait en effet abandonné la Malmaison à Tania.

Ce palais, contrairement aux demeures des Fortruns, n'était pas mobile, aussi avait-on aménagé alentour de merveilleux jardins et des bois rappelant à s'y méprendre les forêts terriennes.

Au Sud du bras de Véla, les opérations suivaient leur cours : le général Fortrun chargé de régler la question de l'Ugal avait franchi les constellations de Espagne au prix de mille difficultés. Le cantonnement sur leurs planètes présentait peu d'attraits ; leur climat étant tantôt accablant de chaleur, tantôt glacial, de quoi dégoûter les sybarites Fortruns.

Pourtant la capitale de l'Ugal était tombée sans grandes difficultés, fermant ainsi au commerce itain de nouveaux ports en bordure de la nébuleuse.

Ses escadres restant massées en Espagne, Bernard invite alors le roi et son fils sur une planète de son empire sous prétexte d'arbitrer leur différend. En réalité, il dépose purement et simplement le souverain, le forçant à abdiquer. Cette manœuvre déloyale soulève l'indignation des Spagnols, peuple fier et intransigeant.

La foule exaspérée s'attaque à tous les Fortruns et à leurs robots : Géraudont doit affronter une insurrection féroce.

Les contremesures prises immédiatement permettent de rétablir la situation et Bernard, croyant les rebelles matés, nomme son troisième jumeau, Bernard-Joseph, roi de Espagne. Erreur grossière...

Les Spagnols, encouragés par leurs prêtres, furieux du traitement infligé au Pontife par Bernard, se lèvent en masse contre les envahisseurs.

Cette fois, il ne s'agit pas seulement d'armées régulières, mais de tous les habitants des planètes de la constellation.

Les troupes envoyées subissent de lourdes défaites. Le roi Joseph s'enfuit en toute hâte.

Le front se stabilise le long d'un petit courant de météores. Rien de catastrophique jusque-là, mais les Itains en profitent pour débarquer des troupes sur des planètes de Espagne. Pire encore, ils parviennent à chasser les Fortruns d'Ugal !

Plus question dans ces conditions de laisser des officiers de second plan commander les opérations : Bernard devait rétablir son prestige. Il rappela des astronefs stationnés en territoire pruk et kvéyar puis, à la tête de combattants chevronnés, passa en Espagne.

Partout dans les constellations les peuples opprimés contemplaient les hauts faits des Espagnols avec étonnement.

Faultrier étouffait de rage en apprenant les exactions, les pillages et les tueries auxquels se livraient les troupes de l'Empereur, bien décidé à mater ces enragés.

Le génie de Bernard lui permet, une fois encore, de rétablir la situation. La capitale de Espagne est réoccupée après de durs combats. Sur la planète Sargos se déroulèrent de sauvages affrontements ; assiégés, ses habitants contraignirent Bernard à combattre au sol. Des légions de robots massacrèrent les défenseurs, chaque cité, chaque défilé, donnait lieu à des luttes féroces.

Lorsque Sargos fut prise, tous ses habitants étaient morts. Friancourt qui dirigeait les opérations en était écoeuré !

Bernard, lui, se montrait satisfait.

L'Ugal reconquis, les Itains furent boutés hors de la constellation.

La fameuse expédition vers les Lads allait pouvoir s'ébranler... le temps de reconstituer la flotte.

En effet, les pertes avaient été fort lourdes et Bernard dut laisser de gros effectifs afin de mater les guérilleros qui poursuivaient la lutte sur les planètes les plus sauvages.

Et puis Ar'zog, tenace, rappela sa promesse à l'Empereur : avant de se lancer dans une aussi vaste entreprise, il devait engendrer un fils afin d'assurer sa succession.

Pourtant Bernard répugnait à évincer celle qui avait été sa compagne des mauvais jours, maintenant associée à sa gloire.

L'Empereur avait bien changé : le jeune capitaine svelte au regard vif, au teint bronzé, était devenu un personnage rondouillard, légèrement obèse. Sa morgue s'était accrue : tout en lui sentait le Souverain, comme s'il avait toujours eu couronne en tête et sceptre à la main. Il supportait de moins en moins la contradiction, aussi Faultrier, tenu à l'écart, rongait son frein.

Alors Bernard décida de rencontrer à nouveau Les'andr : la belle ardeur du Tsar pour la conquête des Inds paraissait faiblir ; il fallait remettre les choses au point.

Par ailleurs, il désirait avoir l'avis de son *frère impérial* sur son projet de mariage. Une princesse kvéyar le séduisait assez, mais il n'aurait pas été mécontent d'épouser quelque belle olchik bien dépilée.

Ar'zog fut expédié en ambassade quelques jours avant la rencontre fixée sur la planète E'furt.

Toutefois le rusé Fortrun ne tint nullement le langage convenu...

— Sire, vous ne parviendrez à sauver les constellations de Véla qu'en tenant tête à Bernard ! assura-t-il. C'est un dangereux individu qui ne se complaît qu'à la guerre. Ah ! Nous avons commis une lourde erreur en l'appelant parmi nous... Maintenant, seule Votre Majesté peut établir une paix durable. Le peuple Fortrun ne tient nullement aux conquêtes de ce singe dément ! Nous ne réclamons que nos frontières naturelles et l'assurance que les Kvéyars ne nous attaqueront plus.

Les'andr, un peu surpris au début, réalisa vite le parti qu'il pouvait tirer d'un espion auprès de Bernard. Il fit mine de se tirer l'oreille.

— Que me dis-tu là ? Mon frère impérial est pourtant sur le point de répudier son épouse et de convoler en nouvelles noces avec

une princesse kvéyar.

— L'Empereur n'a pas encore pris de décision définitive : il se montrerait même très honoré si Votre Majesté lui présentait quelque noble olchik, même s'il s'agissait d'une gynoïde.

— Il n'en est nullement question ! Ce serait faire affront à mes amis Kvéyars !

—

J'en ferai part à mon maître. Toutefois, si je puis me permettre un avis, que Votre Majesté ne se fie surtout pas à ce fou mégalomane. Une fois la conquête des Inds effectuées, il songera à quelque autre démoniaque entreprise.

Dans de pareilles conditions, l'entrevue, au début, fut loin d'avoir la cordiale franchise de la précédente rencontre. Bernard, pourtant, avait tout fait pour honorer son allié. Grands-ducs, ducs furent accueillis avec faste. Chaque roi avait droit à une escorte de fantassins-robots. Les deux Empereurs, eux, étaient entourés d'un escadron de cavalerie.

Fêtes, parades militaires, revues, bals, et banquets se succédèrent : les deux souverains devenaient inséparables. Peu à peu, Bernard regagnait le terrain perdu. Il se montrait disert, érudit, plein de prévenances et Les'andr se laissait séduire par la personnalité de cet homme qui, de simple capitaine, était devenu l'Empereur d'innombrables constellations.

Lorsqu'un acteur prononça ces paroles : *L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux...*

Les'andr serra la main de son voisin avec effusion.

Ce qui ne l'empêcha point, par la suite, de murmurer à ses familiers :

— Bernard me prend pour un sot ! Rira bien qui rira le dernier.

Les discussions politiques se montraient aussi ardues : Les'andr désirait l'évacuation des planètes occupées le long de la nébuleuse Altik et Bernard ne l'entendait point de cette oreille.

— N'est-il pas de l'intérêt de notre alliance, au moment où nous allons nous lancer dans une vaste campagne, que nos armées

puissent s'opposer à toute invasion des Itains ?

— Certes ! répliquait le Tsar. Toutefois, il s'agit là de territoires bien en dehors des frontières naturelles de l'empire Fortrun !

Parfois même l'entretien prenait mauvaise tournure : Bernard s'emportait, jetait son chapeau par terre.

— Vous êtes violent, moi têtu, remarquait Les'andr avec calme. Avec moi, la colère ne gagne rien. Causons, raisonnons, ou je pars.

Finalement, les deux Empereurs se firent de mutuelles concessions : les Olchiks reçurent une nouvelle constellation : l'In'land, tandis que les Fortruns voyaient reconnues leurs conquêtes de Espagne. Quant à la demande de mariage, le Tsar l'élu da poliment et Bernard n'osa pas insister.

Au total, cette discussion de marchands de tapis se terminait assez bien : les deux Souverains s'embrassèrent cordialement devant leurs états-majors, après avoir fixé définitivement la composition des forces qui s'élanceraient vers les Inds. Il n'en était pas moins vrai qu'en réalité, tous deux commençaient à se détester.

Les Kvéyars, venus en observateurs, avaient espéré une rupture car Ar'zog leur avait fait quelques confidences. L'apparent accord des souverains les incitait à poursuivre leur politique de conciliation.

Ar'zog, trahissant une nouvelle fois celui qui l'avait trompé naguère, les poussa à prendre leur revanche.

— Dès que vos escadres seront engagées, assura-t-il, Les'andr viendra à votre secours.

Rempportez un succès, et il entre en guerre à vos côtés !

Le Tsar ne confirma, ni n'infirm a ces dires, aussi les Kvéyars, plutôt que de voir leurs astronefs filer sans espoir de retour aux antipodes, décidèrent de saisir l'occasion et de passer à l'attaque. En effet, les meilleures escadres de Bernard continuaient à s'user en Espagne et celui-ci avait dû faire appel à de nouveaux officiers ne possédant point, et de loin, la valeur des vétérans. Ravis, les Itains fournirent, bien sûr, d'appréciables subsides !

Bernard, apprenant que les Kvéyars allaient encore une fois l'attaquer se montra profondément déçu : il avait espéré faire régner la paix entre les deux nations et voilà que ces opiniâtres adversaires relevaient la tête ! Il étudia sur-le-champ les mouvements de ses ennemis et, lorsqu'il découvrit quelles étaient leurs intentions, s'exclama :

— Ils sont perdus En un mois, je serai dans leur capitale.

Selon leur habitude, les Grognards grognèrent : ils avaient préparé une expédition bien différente... mais ils marchèrent de l'avant.

De tout l'Empire des astronefs affluaient tandis que les stocks de vivres, de munitions destinés à la campagne contre les Inds trouvaient une autre utilisation.

Les Fortruns et leurs alliés étaient supérieurs en nombre aux Kvéyars, auxquels les contingents olchiks faisaient cruellement défaut. Ils espéraient pourtant qu'ils se joindraient à eux dès leur première victoire.

Chastel et Queunot subirent le premier choc et, sans ordre de Bernard, toujours dans sa capitale, ils se replièrent, assez inquiets, car le gros de l'armada ne se trouvait pas encore concentré.

Sans se presser outre mesure, les Kvéyars profitant de leur avantage poussaient de l'avant, s'emparant de riches planètes.

Bernard, cependant, envoyait des ordres mais, du fait de tempêtes cosmiques, ceux-ci parvenaient au front avec beaucoup de retard. Il lui fallut utiliser des vedettes rapides.

Enfin, l'Empereur se décida à quitter Dumyat. L'Impératrice l'accompagna jusqu'à la frontière.

Arrivé à son état-major, Queunot n'est pas là et personne ne connaît la position de Chastel.

Bernard tonne et s'emporte, aussi les renseignements ne tardent point à lui parvenir : par un coup de chance, la tempête a pris fui.

Chastel est bien loin et devra parcourir une longue distance pour

rejoindre l'armada : les Kvéyars sont sur ses talons !

Queunot, qui devait couvrir le flanc gauche de son compagnon, le laisse en plan et file vers Bernard.

Chastel retraite à toute vitesse, mais les Kvéyars le prennent de flanc sur bâbord. Il les repousse avec deux divisions, tandis que ses navires et ses astrocargos de ravitaillement filent en grande hâte.

Ainsi, il parvient à se tirer de ce mauvais pas, mais il ne pardonnera jamais à Queunot d'avoir perdu la tête et de l'avoir planté là, se repliant sans le prévenir.

Maintenant qu'ils ont rejoint Bernard, tout change : les escadres font face et remportent des succès notables.

Par des manœuvres rapides comme l'éclair, l'ennemi est coupé en deux alors qu'il progresse sur une seule file interminable.

Chastel est chargé de poursuivre le tronçon de tête, tandis que les renforts de Bernard écrasent la queue.

Vainement, les Kvéyars tentent de stopper l'armada de Bernard en se retranchant sur une planète où ils ont accumulé des approvisionnements. Ils sont débordés puis anéantis.

La route de leur capitale est semée d'astrocargos détruits ou abandonnés parce qu'ils étaient trop lents.

Pourtant les fuyards, repris en main par leur Prince, font face à Chastel qui a toutes les peines du monde à les contenir et réclame des renforts.

L'Empereur accourt, tandis que l'ennemi lance ses astronefs à la découverte pour le localiser.

Les Kvéyars le repèrent, aussitôt les cuirassés Fortruns les massacrent. Les fuyards, poursuivis par des vedettes, se réfugient sur la planète Atis'bon.

Les lance-missiles lourds sont appelés afin de pilonner les défenses.

Bernard, pour s'assurer de l'efficacité du tir, effectue un rapide trajet en vedette. Mais le léger navire est atteint de plein fouet

par un missile. L'Empereur est blessé !

Affolement ! Confusion ! Les secours affluent et font cercle autour de l'épave. Faultrier arrive et examine son ami : ce n'est pas grave, une blessure à la jambe. Il la panse et s'en va sans un mot.

Bernard peut reprendre la direction des opérations.

Ses troupes, apprenant qu'il a été touché, ont balayé les défenseurs d'Atis'bon et se sont emparées de la planète où elles se livrent à un pillage en règle à la lueur des incendies.

Au total donc, victoire pour l'Empereur. Pourtant, le succès aurait été plus complet si l'encercllement avait été réalisé. Or, il n'en a rien été et les Kvéyars fuient vers leur capitale laissant sur le champ de bataille 50 000

astronefs.

Déjà, ils pensent à négocier...

Cependant, suivant la fine nébuleuse Anube, Bernard progresse vers la capitale ennemie ; Chastel protège ses communications avec l'arrière.

Ses adversaires tentent de stopper cette avance, mais ils subissent une nouvelle défaite : la route d'Ienne est ouverte.

Bernard s'empare sans coup férir de cette superbe planète dont les monuments restent intacts.

Reste à traverser l'Anube derrière lequel ont fui les Kvéyars.

Les pionniers dégagent de grosses météorites et balisent un passage : les escadres s'engouffrent dans l'étroite brèche.

Un tiers de ses forces a traversé lorsqu'une tempête cosmique se lève, coupant le passage.

Les Kvéyars attaquent la tête de pont ; un général fortran, As'éna, se bat avec une bravoure exemplaire et repousse leurs assauts.

Heureusement les pionniers rétablissent le passage et bientôt le reste des escadres du Fortrun se trouvent de l'autre côté.

Mais les Kvéyars détournent des astéroïdes et des météorites qui bloquent à nouveau les communications.

As'éna doit à nouveau lutter contre les assauts des Kvéyars et, bientôt, il se trouve à court de munitions.

Bernard lui ordonne de se retrancher dans une zone protégée par un soleil mort qui se trouve au centre du courant nébuleux.

Grâce à sa vaillance, As'éna y parvient et ses combats d'arrière-garde sauvent ses unités qui se forment en hérisson. Bernard nomme aussitôt le brave Fortrun prince d'E'ling.

Incontestablement c'est un succès pour les Kvéyars qui empêchent l'Empereur d'attaquer leur capitale : Ienne.

Mais Bernard ne l'entend pas de cette oreille : il rameute tous les astronefs disponibles et, utilisant plusieurs passages cette fois, lance 180 000 nefes de l'autre côté de l'obstacle !

La bataille décisive pour la capitale va se livrer près de la planète Agram.

Bernard tente de surprendre l'archiduc mais il n'y parvient pas. Ce sont les Kvéyars qui s'élancent à nouveau : les cuirassés tonnent, les missiles sillonnent l'espace ; l'assaillant doit reculer.

Qui va l'emporter ? Tout peut encore arriver.

Les Kvéyars font l'impossible pour protéger leur capitale : ils assaillent maintenant l'aile gauche.

Les Fortruns se replient, abandonnant des lance-missiles.

Bernard en personne arrête les fuyards et ordonne à As'éna de porter une attaque de flanc, appuyée par des missiles. Queunot, lui, déborde de l'autre côté ses adversaires. L'Empereur lance une offensive générale.

C'est la fin : les Kvéyars sont battus. Ils refluent en désordre. Hélas, les Fortruns ne peuvent les poursuivre : plus de munitions, manque de carburant.

La terrible bataille est gagnée : l'archiduc Kvéyar demande un armistice que Bernard accepte.

Queunot est nommé prince d'Agram pour sa vaillante conduite.

Pendant ce temps, les Itains ont tenté une diversion en débarquant au Nord de l'Empire, la garnison locale suffit à les repousser. Cette alerte explique l'inquiétude de Bernard qui permet aux Kvéyars d'éviter un écrasement total en signant la paix. Et puis, il a toujours en tête son projet d'expédition vers les Inds. Les Kvéyars peuvent encore fournir de notables contingents.

L'Empereur regagne Dumyat, où des fêtes somptueuses se déroulent pour célébrer sa nouvelle victoire. Une légion de courtisans se pressent dans le palais mais Ar'zog n'ose montrer le bout de ses ocelles.

L'Impératrice participe à ces festivités ; pourtant, Bernard est

maintenant décidé à se séparer d'elle

: la blessure qu'il a reçue lui a fait craindre pour sa vie. Il n'a toujours pas de descendant légitime et, puisque les Kvéyars lui offrent une séduisante princesse, pourquoi tarder ? Ainsi la paix sera solidement établie. L'Empereur est las de combattre ; les massacres et les échauffourées de la dernière guerre l'ont ému. Parcourant le champ de bataille parmi les épaves, il a même prononcé ces paroles :

— *Il faudrait que tous les agitateurs de guerres vissent une pareille monstruosité : ils sauraient ce que leurs projets coûtent d*

l'humanité !

Faultrier n'en a pas cru ses oreilles : l'Empereur prenait-il enfui conscience des horreurs de la guerre ?

En tout cas, cela n'empêche point Bernard d'annexer la planète où siège le Grand prêtre Rotai qui refusait toujours de se soumettre.

Reste la séparation avec l'Impératrice : Bernard consulte Ar'zog, tout heureux de retrouver ses faveurs, qui présente immédiatement une solution. Les époux feront part de leur volonté de cesser la vie commune. L'assemblée des Fortruns voterait alors la dissolution du mariage civil. Quant au mariage religieux, cela semble délicat, vu l'animosité du Grand Prêtre contre l'Empereur. Et Bernard se décide enfin.

Un soir, il dîne avec son épouse en tête à tête, tous deux se taisent. Tania, informée, a sangloté toute la journée. Elle s'est pourtant maquillée et a mis une capeline qui lui masque à demi le visage.

De temps à autre, Bernard lui lance un regard furtif. Les convives touchent à peine aux mets servis et le silence n'est rompu que par l'annonce des plats faite par les robots-laquais.

Machinalement, l'Empereur frappe son verre de la lame de son couteau. Une seule fois, il demande :

— Quel temps fait-il ?

— Il pleut, Sire, répond un officier de garde.

Bien entendu, Bernard s'en moque : les Fortruns contrôlent le temps à volonté sur leur planète. Si la pluie tombe, c'est uniquement pour arroser les pelouses du jardin impérial.

Pourtant, il pleut sur la terre comme il pleut dans les cœurs et cette coïncidence le frappe.

Enfin, il se lève, un jeune noble lui apporte une tasse de café synthétique au délicieux arôme.

Bernard la boit et fait signe qu'il veut rester seul avec Tania. Celle-ci tient un mouchoir de dentelle contre sa bouche, elle murmure :

— Alors, c'est donc fini ?

— Ma dynastie ne survivra point si je n'ai pas d'enfant : la loi est formelle

— Tes frères génétiques ont des descendants...

— Des neveux ! Pas plus que mes doubles, ils ne peuvent me succéder. Ar'zog me l'a affirmé.

— Bernard, souviens-toi de notre arrivée sur cette planète : n'as-tu pas été heureux avec moi ?

— Là n'est pas la question, ma chère ! J'ai eu et ressens encore beaucoup d'affection pour toi. Je dois m'incliner devant la raison d'Etat. Mais ne crains rien : je ne suis point un ingrat. Tu conserveras le titre d'Impératrice ainsi que le château d'Almaison, en outre tu recevras une riche pension.

— Ainsi, tu as pensé à tout ! Ah, j'ai été trop bonne de fermer les yeux alors que tu me trompais avec cette Uskienne... sans parler des autres !

— Ne nous jetons pas à la tête nos torts réciproques ; tu sais fort bien que, pendant mes absences, ta conduite n'a pas été irréprochable !

— Comment oses-tu ? hurle Tania qui saisit un vase et le projette à terre où il se brise en mille morceaux. Ce sont des ragots ! Tout le monde me hait ici, je le sais bien... puis elle défaille et Bernard, fort ennuyé, la fait porter dans sa chambre.

A son réveil, nouvelle crise de nerfs. L'Empereur fait appeler l'épouse de Queunot pour tenir compagnie à l'Impératrice, et il va s'enfermer dans ses appartements.

Quelques semaines plus tard, la séparation est officielle : Bernard a réuni ses jumeaux génétiques et les Grognards, il leur annonce sa décision et ajoute qu'il n'a jamais eu à se plaindre, au contraire, de sa bien-aimée épouse. Il précise aussi qu'elle conservera son titre.

Tania est là : elle veut lire un texte de remerciements, mais ses sanglots l'étouffent, elle le fait lire par un Grognard :

— Je tiens tout des bontés de l'Empereur : c'est sa main qui m'a couronnée et, du haut du trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour. Je reconnais que mon mariage est un obstacle au bien de l'Empire et je consens à sa dissolution. L'Empereur aura toujours en moi sa meilleure amie.

Bernard ne fait pas un geste, et demeure immobile comme une statue. Dès la fin de ces remerciements, il quitte la salle. Il n'assistera pas au conseil pendant lequel les ministres Fortruns préparent la résolution destinée à l'assemblée.

Puis l'Empereur tourne la page : il songe à sa nouvelle épouse et modifie la décoration du palais.

Laquelle choisira-t-il ? se demandent les courtisans. La princesse Hina qui porte un enfant de lui ? L'Uskienne a quitté Dumyat pour regagner son pays natal. Une Olchik ? Certes, Bernard serait ravi : cette union scellerait à jamais l'alliance avec son frère impérial qui règne sur d'innombrables constellations. Celui-ci ne lui a guère laissé d'espoir ; cela Ar'zog le sait et il travaille dans l'ombre pour réaliser son plan : l'union de la belle archiduchesse kvéyar Marie-Louise avec son Empereur.

Cette fois, Bernard ne tergiverse plus : il réunit son conseil de famille et annonce la nouvelle.

L'affaire ne va pas sans discussions, car chacun a son idée en tête, même Tanis qui approuve les projets d'Ar'zog. Et que pense la jolie Marie-Louise ?

Certes, elle a été conditionnée pour accepter. Toutefois, elle a assisté aux guerres qui ont opposé son pays aux Fortruns et cela l'a profondément troublée.

Queunot, envoyé en mission afin de présenter officiellement la demande de l'Empereur, rencontre aussitôt des difficultés. Il a farouchement combattu les Kvéyars et est prince d'Agram. Ses hôtes ne l'aiment guère. On lui fait remarquer que le Grand Prêtre n'a pas dissous le mariage religieux de Bernard et de Tania : impossible d'accepter, ce serait un grave cas de bigamie ! Il invoque un vice de forme ; des témoins comparaissent, de subtils *distinguos* sont invoqués. Enfin, faute de l'accord du Grand Prêtre prisonnier sur sa planète, c'est celui de Dumyat qui fournit l'autorisation requise...

Marie-Louise peut épouser l'Empereur par procuration en attendant la cérémonie qui se déroulera à Dumyat.

Bernard, pendant ce temps, ne se voue nullement à la continence : il existe assez de gynoïdes à Dumyat. Pourtant, il est anxieux de voir de ses propres yeux l'archiduchesse issue génétiquement des souverains kvéyars. Certes, il a contemplé ses effigies, cela ne l'empêche pas de poser d'innombrables questions aux courriers qui relient sans cesse les deux capitales. Désireux de lui plaire, il prend même des leçons de danse. Il n'a pas valsé depuis son arrivée à Dumyat !

Aussi épris qu'un jeune amoureux, l'Empereur fait préparer un trousseau, il houspille les robots qui tapissent les appartements destinés à l'Impératrice ; et délaisse les affaires courantes de l'Empire, s'en remettant aux Grognards pour préparer son armée et à ses ministres pour gérer le pays.

Il chasse aussi pendant de longues heures : des animaux locaux ou importés d'autres planètes ; c'est la seule distraction qui lui fasse un peu oublier la guerre.

Et Marie-Louise quitte son pays pour se rendre à Dumyat. Sans cesse, Bernard demande de ses nouvelles. La belle Kvéyar, elle, soupire et parfois pleure car elle craint cet étranger qui a saccagé, pillé les planètes de ses constellations, tuant des milliers de ses compatriotes.

Elle est en effet une véritable Kvéyar car, là-bas, la création de gynoïdes issues de sang royal pour procréer avec leurs souverains est pratique courante ; elle n'a pas son mot à dire.

Bernard, lui, ne peut plus attendre. Il embarque dans une vedette rapide et fonce vers l'élue de son cœur !

L'Empereur la rejoint sur une petite planète où le luxueux astronef de l'Archiduchesse a fait escale.

Il se rue à bord et se trouve enfin en sa présence.

— Madame, j'éprouve un plaisir extrême à vous voir, dit-il simplement.

Ce disant, il la dévisage sans retenue : il n'est point déçu. Les Kvéyars ont réussi un fort joli modèle ; pas une perfection, les yeux sont un peu globuleux, le nez légèrement allongé, mais ses lèvres sont charnues, ses seins bien placés, ses mains potelées et menues.

De son côté, la belle enfant se rassure : ce diable d'homme est plein de charme et nullement féroce. Il paraît désireux de lui plaire et se montre plein d'attentions.

L'astronef brûle les étapes et atterrit à Dumyat. Tous les courtisans sont massés sur l'astroport, une musique allègre retentit, tandis que Bernard présente au pas de charge ses frères jumeaux, ses Grognards, les rois, les reines.

Puis le couple se rend dans ses appartements. Là, surprise : Marie-Louise retrouve ses animaux familiers et même un ouvrage de tapisserie qu'elle n'a pas pu terminer avant son départ.

Enfin seuls !

Bernard s'interroge : la jeune Impératrice se considère-t-elle bien mariée ? La cérémonie n'a encore eu lieu que par procuration, le mariage définitif n'aura lieu que le lendemain.

Il parle sans détours, selon son habitude :

— Que vous a-t-on recommandé ?

— De vous obéir en tous points, de faire tout ce que vous me demanderez.

— Eh bien, ce soir même, vous serez mon épouse !

— Très bien, répliqua-t-elle sans s'émouvoir.

La princesse d'Agram voulut la prendre à part pour lui expliquer les us et coutumes des Terriens, mais la belle avait été chapitrée et n'avait plus rien à apprendre dans ce domaine. Bref, tout se déroula le mieux du monde. Le lendemain, Bernard irradiait de plaisir.

Quant à Marie-Louise, elle semblait satisfaite, elle aussi, de la galanterie de son impérial époux.

Le mariage civil s'effectua au château de Saint-Cloud, en présence de tous les dignitaires de l'Empire, Terriens et Fortruns. La cérémonie religieuse eut lieu après un défilé solennel dans les rues de Dumyat.

D'innombrables badauds se pressaient pour admirer les carrosses surannés, les chevaux, mais aussi pour voir à quoi ressemblait une Kvéyar ; ce en quoi ils furent déçus car elle était tout aussi laide qu'une Terrienne.

Le cortège passa sous le gigantesque arc de triomphe érigé par Bernard pour commémorer ses victoires. Des orchestres robots faisaient retentir des marches impériales.

Bernard arborait un costume blanc brodé d'or, il avait coiffé une toque de velours avec trois plumes blanches, ce qui fit bien rire les Fortruns. Toutes les épouses des Grogards devenus rois, princes ou ducs, portaient des bijoux aux pierres d'une incroyable grosseur, car elles étaient synthétiques.

Au total, les spectateurs restèrent de glace : peu leur importait d'avoir une nouvelle Impératrice

: cela signifiait seulement qu'ils allaient peut-être vivre en paix tout en profitant des trésors dérobés sur les planètes occupées.

La cérémonie religieuse fut officiée par les prêtres Fortruns dans une salle du palais.

Le soir, les satellites illuminèrent le ciel de broderies d'or et de couronnes de diamant. Bernard, tel un souverain oriental, fit lancer des milliers de pièces à son effigie et à celle de son épouse.

Les plus subtiles drogues psychédéliques furent distribuées à foison au bon peuple.

Les missiles tonnèrent, sillonnant le firmament en répandant une

pluie d'étoiles.

Le brave Bourief n'en revenait pas.

Quant à la mère de Bernard, éblouie, ne cessait de répéter :

— Seigneur ! Pourvu que ça dure...

L'Empire du petit capitaine français devenu souverain
d'innombrables royaumes et de constellations paraissait à son
apogée, et pourtant...

CHAPITRE VI

L'Empereur des Fortruns est amoureux...

Il apprend à son épouse comment chevaucher *Volant*, un monstre qui effraie fort la pauvre jeune femme. Ils font de longues promenades dans le parc.

De son côté, l'Impératrice prend goût à l'amour. Son époux sait éveiller ses sens et elle trouve en Bernard un amant aussi fougueux qu'attentionné.

Marie-Louise doit toujours être la plus belle, aussi le rude guerrier lui offre mille robes nouvelles, mille bijoux précieux. Les fêtes se succèdent au château. Les Fortruns apprécient les fastes de la cour, mais déplorent la stricte étiquette qui régit chaque cérémonie.

Bernard règne en despote. Il dispose du pouvoir absolu et tous ceux qui tentent de s'opposer à lui se retrouvent dans quelque lointaine constellation. Il gouverne avec une main d'acier mais sait aussi faire patte de velours. Aucun détail ne lui échappe, même les plus minimes : livrée de robots, harnachement des chevaux ; pourtant il ne délaisse pas les problèmes politiques.

L'Empire est en paix... ou presque... Seuls quelques guérilleros poursuivent la lutte en Espagne. A plusieurs reprises, Bernard fait préparer son astronef rapide pour aller sur place, chaque fois, il renonce lorsque les yeux de l'Impératrice s'embuent de larmes.

Le blocus des Itains est effectif depuis la conquête de l'Ugal : aucune marchandise ne pénètre plus dans les constellations contrôlées par les Fortruns.

Et de nouveaux problèmes surgissent : Louis-Bernard 4, roi de Onan, manifeste une trop grande indépendance ; rappelé à Dumyat, il est tenu sous surveillance. Les Terriens vont-ils se déchirer entre eux ?

Le jumeau se fait tancer vertement :

— Sans moi, vous n'êtes rien ! Soyez sûr que c'est en vous comportant en frère de l'Empereur que l'Ollan sera heureuse !

Vains conseils, le souverain abdique et disparaît. Bernard en profite pour annexer l'Ollan.

Tout au Nord, en Uède, autres ennuis : voilà que, par une série de décès, une constellation reste sans titulaire officiel ! Qu'à cela ne tienne. Bernard s'en occupe, il songe à Géraudont ou à Queunot pour prendre la succession. Les Uédois, eux, préfèrent un Fortrun, adepte de leur religion. Bernard choisit le général Nad'ot, il lui pose comme condition de ne jamais porter les armes contre lui. Nad'ot, une fois sacré, fait remarquer que toute vassalité étrangère lui est interdite. Bernard s'incline. Après tout, il a joué un bon tour à ces damnés Itains qu'il n'oublie pas !

Les jours passent avec leurs disputes mesquines, chacun désirant la préséance à la cour. Les Grogards et leurs jumeaux y font de fréquentes apparitions, cependant, l'amitié des premiers jours laisse place à une jalousie malade. Chacun désire disposer des faveurs impériales, chacun sollicite un trône, une nouvelle planète. Chastel et Queunot, depuis leur différend, affectent de ne pas se voir lorsqu'ils se rencontrent.

Sans cesse, des astronefs atterrissent à Dumyat, amenant des notables de l'Empire, superbes ou monstrueux, caquetant, piaillant ou rugissant, tout ce beau monde vient rendre hommage au plus puissant souverain de Véla.

Bernard, superbe, reçoit les délégations, juge les différends, tranche les plus épineux litiges.

Marie-Louise, elle, arbore un sourire radieux. Son teint de porcelaine rosit un peu, ses yeux d'azur étincellent et... sa taille s'arrondit.

Un héritier est enfui attendu!

Chaque jour, l'Empereur demande l'avis des gynécologues, il fait examiner le caryotype du fœtus pour être bien sûr qu'il s'agit d'un fils de bonne conformation. La joie éclate sur son visage et, lui aussi, prend des centimètres car il apprécie de plus en plus la bonne chère et passe de longues heures à table.

Comment, dans ces conditions, abandonner sa tendre épouse pour se lancer dans de lointaines expéditions ? Il se contente de rassembler du matériel, d'étudier des cartes, d'échanger des missives avec les Kvéyars et son frère impérial. Ce dernier commence à s'impatisser et relance son partenaire : va-t-il, oui

ou non, donner suite à son projet ?

Bernard est perplexe : les armées kvéyars redeviennent trop nombreuses à son goût ; il serait judicieux de les occuper en les envoyant guerroyer au loin. Assistées d'un contingent Fortrun et Olchik, elles suffiraient à balayer les faibles escadres des souverains Urks.

Ensuite, elles ne feront qu'une bouchée des Erces et les Ah'rattes attendent leurs libérateurs. Bien sûr, les Urks donneront sans doute du fil à retordre. Pourtant, en les attaquant sur deux fronts, ces vaillants combattants, dotés d'un matériel suranné, ne devraient guère résister aux escadres occidentales bien armées, bien entraînées.

Les'andr ne manifeste point le désir de commander en personne ses escadres. Sans doute craint-il les divisions massées le long de sa frontière. Dans ces conditions, Bernard n'a aucune raison de se déplacer, ce qui fait bien son affaire ! Il faut désigner un commandant en chef. Qui choisir ?

Les Grogards s'abaissent aux plus viles flatteries : chacun d'eux se croit tout désigné pour ce poste honorifique qui couronnera sa carrière. Finie la bonne entente ! Les briscards font étalage de leurs services, des succès obtenus, ils stigmatisent les erreurs des autres, les perfidies d'autrui.

L'Empereur réfléchit : il doit défendre d'immenses frontières : au Sud, l'Ugal et la Espagne où des combats se poursuivent ; à l'ouest, l'Empire jouxte la nébuleuse où sont tapis les Itains à l'affût d'un mauvais coup ; au Nadir-Nord, l'Ollan et l'Annark peuvent aussi servir de tête de pont pour un débarquement ; plus loin encore, l'Uède et la Pruk où les séditieux fauteurs de troubles s'en donnent à cœur joie. Sans oublier évidemment l'interminable frontière avec les Olchiks dont il se méfie quelque peu : Les'andr ne désire-t-il point l'éloigner pour le poignarder dans le dos, tandis que les Itains passeraient à l'attaque ?

Quoi qu'il en soit, il ne peut plus tergiverser.

Bernard réunit ses Grogards et leur fait part de ses décisions avec les plus grands ménagements en évitant d'exacerber leur jalousie.

Tous sont présents, sauf Faultrier qui désapprouve cette nouvelle

folie et ne séjourne à Dumyat que lorsqu'il y est obligé, passant son temps entre les hôpitaux des planètes de l'Empire.

— Mes braves, vos armes doivent se rouiller ! s'exclame Bernard. Si j'examine nos tours de taille, je me demande lequel d'entre nous est le plus florissant ! Comme moi, vous aspirez à la paix, à une existence paisible près de vos épouses en gérant les affaires de vos royaumes, de vos duchés.

Toutes les constellations se trouvent en paix avec nous, sauf celle de ces tenaces Itains qui refusent de signer un traité de paix avec moi. Pourtant le blocus les a rudement échaudés, ils envisagent l'avenir avec inquiétude, se demandant quelle sera la prochaine sanction que je prendrai contre eux.

Bernard, ménageant ses effets, se promena de long en large, et pinça l'oreille de Kaninski, lui demandant :

— Que ferais-tu à ma place, prince d'Oloch ?

— Sire, les Itains tirent une bonne part de leurs richesses des Inds...

— Par ma foi, tu dois écouter aux portes ! Oui, c'est bien des Inds que nous allons parler.

Pourtant, mes bons amis, il ne s'agit point de quitter la maison en laissant la clef sur la serrure : nos chers voisins itains ont trop envie de venir goûter à toutes les bonnes choses dont nous profitons ici ! Donc, avant tout, parlons de la défense de l'Empire. J'ai besoin d'un fin renard pour veiller sur les innombrables planètes qui bordent nos Etats et où les Itains aimeraient tant débarquer. Je n'ai point l'intention, dans l'immédiat, d'accompagner cette expédition. Je me bornerai donc à superviser, les opérations. Kaninski sera le gardien des planètes qui peuvent servir de tête de pont aux Itains. Plusieurs divisions devront rester massées face aux Olchiks : Chastel les commandera. Reste la Espagne où la guérilla s'éternise : Géraudont ramènera la paix dans cette contrée où nos troupes s'épuisent en de vains combats. Queunot, Bourief, Friancourt dirigeront les troupes qui traverseront le territoire urk afin de rejoindre les forces olchiks, puis elles fonceront vers les Inds. Friancourt, comme chef d'état-major, aura l'importante mission d'assurer le ravitaillement de vos escadres. Queunot commandera au front.

Bourief se chargera des lance-missiles qui joueront un rôle capital dans ces opérations. Il aura du mal à les amener en bonne position, car le terrain est souvent difficile. Qu'en dites-vous, mes amis ?

Chastel faisait grise mine : son rival, Queunot, se voyait chargé d'une mission, périlleuse certes, mais fort glorieuse alors qu'il allait demeurer l'arme au pied, face aux Olchiks, il protesta donc :

— Votre Majesté, je vous ai toujours serti fîtèlement ! Certes j'ai reçu en récoïnbense un titre te Tuc et un Brincipat, mais j'ai toujours été à la bointe du combat et vous me laissez en garnison tandis que d'autres, qui ont moins méridé que moi, vont amasser lauriers et conquêtes ! Ce n'est bas juste.

— Allons, mon brave s'exclama Bernard, ne va pas croire que tu occuperas un poste de tout repos. De toutes nos frontières, ce sont celles qui font face aux Olchiks les plus dangereuses ; seul un organisateur de ton talent pourra fortifier les planètes en les dotant d'une puissante artillerie afin d'ôter à mon frère impérial l'idée de me poignarder dans le dos pendant que d'importants contingents de mon armée seront loin de notre territoire. Tu contrôleras par conséquent une zone capitale et, sans ta vigilance, nous serions exposés à de grands périls. Toi présent, je me sentirai pleinement rassuré !

Kaninski, peu satisfait lui aussi, intervint alors :

— Je pense comme Bourief ! assura-t-il. La vie de garnison ne me séduit absolument pas. Il est impossible de verrouiller totalement la frontière démesurée qui borde les nébuleuses où naviguent les Itains. Ils se livreront assurément à d'incessantes tentatives de débarquement en des points fort éloignés. Je devrai courir d'une extrémité à l'autre de l'Empire pour de simples escarmouches !

— Tu reconnais toi-même la grandeur de ta tâche, sempiternel grognard ! Tu sais manier comme pas un croiseurs et corvettes. En disposant judicieusement tes navires rapides le long de la frontière, tu frapperas comme la foudre si ces maudits Itains montrent leur nez ! Par ailleurs, tu sais fort bien organiser les places fortes et fortifier les points de résistance. Quant à toi, Géraudont, qui semble aussi insatisfait, ne va point me raconter

que la guérilla te fait peur. Tu sauras nettoyer les planètes de Espagne où les robots adverses mènent des actions sporadiques. Allons, mes braves ! J'ai mûrement réfléchi avant de prendre ces décisions et n'y reviendrai pas. D'ailleurs, vous savez que je serai là en cas d'ennui pour voler à votre secours à la tête de ma Garde ! L'Empire est vaste, cette expédition nous mènera loin de nos frontières, je dois demeurer sur le qui-vive au centre de notre dispositif. Chacun d'entre vous fera son devoir ; plus encore, il se surpassera pour la gloire de nos aigles stellaires et pour leur Empereur. Toutes les dispositions sont prises, vous quitterez Dumyat ce soir même pour vous rendre à vos postes. Si l'un de vous se trouve encore ici demain, il sera rudement châtié, je vous en donne ma parole ! Quant à ceux qui me serviront avec dévouement, ils savent que je ne suis point un ingrat !

Là-dessus, Bernard planta là ses maréchaux et ses généraux. Kaninski et Bourief quittèrent la pièce sur ses talons en claquant la porte.

Les trois Grognards désignés pour combattre aux côtés des Olchiks restèrent un long moment en étudiant les cartes stellaires. Enfin, ils s'en allèrent pour se reposer un peu : un rude travail les attendait avec, tout d'abord, une longue traversée avant de prendre leur commandement.

Le sultan Salim qui gouvernait les Urks avait longtemps entretenu de bons rapports avec Bernard. Cette constellation se trouvait coupée en deux par un mince bras nébuleux nommé Corne d'or, du fait de sa teinte safranée ; sa capitale se dressait au plus étroit de ce détroit, sur la rive Est.

Naguère, Bernard avait envoyé sur place un de ses généraux expert en lance-missiles, afin d'empêcher les Itains de rétablir le contact avec les Olchiks. Il avait rempli sa mission avec succès. Depuis, les Urks entretenaient de bonnes relations avec l'Empereur. Par contre, le Tsar guerroyait contre eux au Nadir-Nord, sans succès notables.

L'agression de Bernard relevait presque de la trahison et le sultan Elim, averti par ces bons apôtres d'Itains, avait peine à y croire.

Pourtant les rapports de ses navires de reconnaissance étaient formels : des vedettes effectuaient un va-et-vient incessant entre les escadres Fortruns et celles des Olchiks.

Par ailleurs, trois des meilleurs officiers de Bernard avaient rejoint les armées massées face à la Corne d'Or. Salim, en stratège avisé ne laissa qu'un rideau de troupes sur la rive Ouest, face à ses puissants adversaires. Il effectua un repli rapide sur Inople, mettant sa capitale en état de défense et accumulant des lance-missiles le long des rives du détroit.

Au début des opérations, Queunot, Bourief et Friancourt ne rencontrèrent donc guère d'opposition. Quant aux Olchiks, ils virent soudain toute résistance cesser devant eux, alors qu'ils marquaient le pas depuis des mois !

10

— On va leur percer le flanc ! Rantanplan tire lire... fredonne Friancourt pendant que son cuirassé-amiral fonce devant lui. Ma parole ! il suffit de montrer les dents pour que ces bougres filent comme des lapins.

— Mes lance-missiles n'ont même pas tiré un seul coup se lamente Bourief. Les corvettes suffisent à déloger les quelques traînards qui restent sur ces planètes, fort pauvres au demeurant.

— Ne vous réjouissez pas trop vite ! conseilla Queunot. Les planètes urkes qui se trouvent de l'autre côté de la nébuleuse ne seront pas aussi aisées à atteindre : nous devons franchir un détroit comparable à l'Annel, bien que moins large. Mon vieux Chastel, si tes lance-missiles ne musèlent pas ceux de nos adversaires, nous risquons de marquer le pas !

— Bougre ! Tu as sans doute raison, grommela ce dernier. Heureusement, je dispose de munitions abondantes.

— Moi, je me demande si notre sacré petit frisé ne nous a pas laissé tirer les marrons du feu, nota Kaninski d'un air sombre. Si par malheur nous sommes incapables de franchir cette Corne d'Or, il nous tapera sur les doigts, mais son prestige ne sera nullement diminué.

— D'après toi, il viendrait nous rejoindre une fois cet obstacle franchi ? s'enquit Bourief.

— Je n'en serais nullement étonné !

— Moi si ! objecta Friancourt avec un gros rire. Notre valeureux Empereur est trop occupé avec sa poulette, une chaude fille, paraît-il. Il se laisse embourgeoiser par les plaisirs d'alcôve, sans oublier la bonne chère, car il est gras comme une caille maintenant. Trop heureux de nous envoyer au casse-pipe et de rester les pieds bien au chaud dans ses pantoufles !

Les deux autres Grogards se bornèrent à sourire et ne répliquèrent point : leur ami avait son franc-parler, ce qui lui valait parfois des ennuis. Or l'Empereur avait des oreilles partout, à commencer par son fameux espion Ulmaster. Ils laissèrent donc à Friancourt la responsabilité de ses dires.

De planète en planète, Fortruns et Olchiks progressaient. Les officiers des deux nations fraternisaient, banquetaient, couchaient avec les beautés locales. La guerre fraîche et joyeuse amenait les anciens ennemis à fraterniser sur le dos du vaincu. La discipline se relâchait : traînards et maraudeurs vivaient sur le pays, s'installant confortablement sur de petites planètes où ils vivaient en despotes.

Friancourt se félicitait du fonctionnement de l'intendance : les astrocargos suivaient régulièrement la progression des escadres qui ne manquaient de rien. D'ailleurs, les planètes du secteur devenaient plus riches et leur population accueillait les Fortruns avec sympathie.

Queunot, lui, examinait les cartes, se demandant où Salim allait établir sa ligne de résistance. Le Grogard avait la quasi-certitude qu'il tenterait à tout prix d'empêcher les envahisseurs de franchir la nébuleuse, aussi harcelait-il sans cesse Friancourt pour réclamer les fameux navires spéciaux.

Chaque fois, celui-ci répliquait :

— Ne te casse pas la tête ! Fais-moi donc confiance. Tout ira bien : nous sabrerons ces Urks et tâterons de leurs harems !

Mais, au fur et à mesure de l'approche d'Inople, la résistance se raidissait. Olchiks et Fortruns furent bientôt stoppés devant les puissantes lignes de défense garnies de milliers de lance-missiles qui protégeaient la capitale.

Bourief mit ses pièces en batterie. Un duel indécis s'engagea...

Friancourt avait reçu l'ordre d'épargner autant que possible cette

planète où se trouvaient accumulés de grandes richesses et des trésors architecturaux.

Au sud de la planète, la nébuleuse s'élargissait et les navires auraient à subir le tir adverse sur une longue distance, ce qui provoquerait des pertes importantes. L'examen des cartes montrait la solution : il existait, plus au sud, un passage resserré, les Ardan'els. Salim, à coup sûr devait y avoir songé : la rive opposée devait grouiller de lance-missiles !

Queunot avait été à bonne école : un tel problème ne suffirait pas à l'arrêter.

Il effectua avec peu de discrétion d'importants déplacements de navires vers les Ardan'els.

Chaque astronef, une fois en place, déposait un leurre réfléchissant les ondes détectrices, puis repartait vers l'arrière sous la protection d'un brouillage.

Ainsi la flotte Fortrun se massa devant la partie la plus large de la nébuleuse, à l'endroit où la traversée était peu probable.

A l'heure H, les lance-missiles de Bourief firent pleuvoir une nuée de feu sur la rive Est, détruisant les quelques escadrilles de couverture. Des barges blindées s'élancèrent à travers le courant tumultueux, chacune d'elles transportant des vedettes chargées de robots. Les astronefs suivaient de près.

Très vite, une tête de pont fut établie.

Au nord, les Olchiks avaient lancé une attaque de diversion afin d'empêcher l'envoi de renforts.

Queunot, cependant, harcelait Friancourt pour lui faire accélérer le mouvement, mais ce dernier n'en avait cure, agissant sans hâte, avec ordre et méthode.

Dès que les défenses furent éliminées, Queunot fit obliquer ses croiseurs rapides vers le Sud afin de prendre à revers les forces défendant les Ardan'els. Une ligne de cuirassés protégeait les arrières Fortruns.

Surpris, les Urks firent front avec leur vaillance coutumière ; hélas, les lance-missiles lourds braqués vers le large ne purent être retournés à temps. En outre, cuirassés et croiseurs se

trouvaient massés autour d'Inople et les effectifs locaux ne purent suffire à stopper la ruée des rapides vaisseaux Fortruns. Grâce à leurs propulseurs dorsaux, les robots amenés par les vedettes prirent pied sur les satellites de défense et les firent sauter.

Huit heures après, les Fortruns occupaient la moitié de la rive Est de la nébuleuse. Nuit et jour les opérations se poursuivirent et Queunot put accumuler les renforts à loisir.

Le lendemain, il affronta une contre-attaque d'astronefs venus d'Inople, trop tard, hélas, pour les défenseurs. En prévision, Bourief avait accumulé des lance-missiles et les charges forcenées des attaquants vinrent se briser sur les lignes des Fortruns.

Pour Queunot, la partie était gagnée !

Il expédia un message à Dumyat annonçant la traversée du détroit. Ceci fait il s'employa à consolider ses positions.

Quant aux Olchiks, toujours sur la rive Ouest, ils contenaient des forces importantes. Les Fortruns qui les accompagnaient lancèrent une offensive vers Utari, planète faisant face à Inople de l'autre côté du détroit.

Après de sévères affrontements entre navires légers, les Urks furent acculés dans un réduit encerclé par les Olchiks et les Fortruns.

Salim disposait d'un ravitaillement suffisant pour se maintenir dans les deux planètes et les munitions ne lui manquaient pas. La résistance sur ces positions se poursuivrait pendant de longs jours, mais Queunot avait atteint son objectif : le gros de ses escadres avait franchi le détroit.

Désormais, Friancourt disposait d'une voie de passage commode à travers les Ardan'els, renforts et ravitaillement pourraient affluer.

A leur tour, des contingents Olchiks franchirent le passage et vinrent renforcer les Fortruns ; ceux-ci mettaient déjà le cap à l'Est.

Le siège d'Inople durerait longtemps ; il retiendrait d'importants effectifs, mais Salim n'avait pu empêcher l'expédition de passer.

Bourief, Queunot et Friancourt se retrouvèrent à bord du navire amiral pour fêter ce succès.

— Eh bien, on leur a donné une bonne frottée à ces Urks !
s'exclama Bourief. Le petit frisé va être content de nous.

— Certes, opina Queunot, l'affaire s'est déroulée d'une manière satisfaisante : nos pertes sont faibles et nous tenons solidement une voie de ravitaillement. Pourtant, ne nous relâchons pas : nous ne sommes pas rendus aux Inds, loin de là ! Le plus difficile reste à faire.

— Je dois laisser mes lance-missiles lourds autour d'Inople afin de contrer les pièces des Urks, annonça Sourie Cela ne présente guère d'inconvénient, car ces engins sont difficiles à transporter. Les batteries de faible calibre suffiront puisque désormais, aucune armée importante ne nous barrera la route.

— D'accord ! Toutefois un détail m'inquiète, grommela Friancourt. Nos bons alliés olchiks nous ont loyalement secondés pendant les combats, mais ils occupent la rive Ouest. Supposons qu'ils nous trahissent, plus de communications avec Dumyat, nous serions bel et bien pris dans une souricière !

— Judicieuse remarque ! Je partage entièrement tes craintes, assura Queunot. Dans l'immédiat, rien ne laisse supposer qu'ils tournent casaque, cependant mieux vaut prendre nos précautions. Notre principal problème est l'arrivée du ravitaillement à travers le détroit. Toi, Bourief, tu demeureras sur la rive Ouest avec de forts contingents qui se retrancheront sur les planètes avoisinantes. Ainsi, tu pourras veiller à l'acheminement du matériel et parer à toute trahison. Attention ! En cas d'attaque olchik, ne compte pas sur nous : nos unités feront retraite aussi vite que possible, mais il te faudrait attendre l'arrivée des renforts que Bernard nous enverrait. J'espère que cette fois, il n'hésiterait pas à prendre la tête de ses armées !

Bourief avala une gorgée de thé au rhum, tout en réfléchissant, puis il approuva :

— Cette perspective ne me séduit guère, elle est pourtant la seule raisonnable. D'accord ! Comptez sur moi, mes amis : je tiendrai le détroit aussi longtemps que je serai en vie. Je vais établir une série de redoutes sur lesquelles les assaillants se casseront les dents. Maintenant, Queunot, expose-nous tes projets...

Le vieux baroudeur grignota une confiserie sucrée et grommela, la bouche pleine :

— L'avance doit se poursuivre sans tarder ; nos escadres longeront le littoral Sud. Nous éviterons ainsi le centre-nadir de la constellation dont l'accès est difficile et dont les planètes pauvres n'offrent guère d'escalles favorables. Ensuite, nous piquerons vers l'Est à travers la constellation de Nari, le long des nébuleuses Ersik d'abord, puis Namo, ce qui nous amènera aux confins des Inds. Ainsi notre flanc se trouvera protégé par les nébuleuses et nous éviterons les zones Nord, presque totalement dépourvues d'astres habitables.

— Et les Olchiks ? demanda Friancourt.

— Les'andr ne tient pas à lancer ses navires trop au Sud. Son territoire borde celui des Urks au Nord, il va maintenir des forces devant Inople et, lorsque cette planète sera tombée, il occupera le littoral Nord de cette constellation. Nous rejoindrons leur seconde colonne au niveau de la nébuleuse Ersik. Ils affronteront probablement une résistance plus déterminée que nous ; mais comme ils ont moins de chemin à parcourir, nous opérerons notre jonction au niveau de la planète Dan'ba.

— Sacrénom ! quand nos escadres seront là-bas, il ne s'agit pas de perdre le contrôle des Ardan'els s'exclama Bourrief. Il faudra protéger mes bases de missiles avec des cuirassés.

— Pas de problème ! Je n'emmènerai qu'une seule division d'appareils lourds : ils sont trop difficiles à manœuvrer. D'ailleurs les Itains n'en possèdent pratiquement pas dans leurs colonies. Je conserve seulement les astronefs légers et rapides ainsi que des lance-missiles de petit calibre.

— Sacrénom ! Bernard nous a collé une sacrée corvée, grogna Bourrief. Si jamais les Olchiks nous trahissent, pas un seul navire n'en reviendra !

— Ne revenons pas là-dessus : l'Empereur ne s'est certainement pas lancé à la légère ! trancha Friancourt. Il doit posséder des garanties suffisantes sans quoi il ne se serait pas lancé dans cette expédition.

— Probable, reprit le Belge, mais il a bien changé ces temps

derniers. Napoléon — le vrai —

dirigeait en personne les opérations d'Egypte.

— Ce qui ne l'a pas empêché de planter là ses troupes pour revenir en France lorsque ses affaires ont mal tourné ! gouailla Queunot. Non ! Je fais confiance à Bernard, jamais il ne nous a laissé tomber. D'ailleurs, nous n'avons pas le choix !

La discussion se termina sur cette conclusion résignée : les trois Grogards se serrèrent la main comme s'ils se quittaient pour quelques jours, pourtant, ils ne devaient pas se revoir de sitôt.

Bourief n'était pas trop rassuré sur le sort de ses amis : il se promettait de monter bonne garde au bord du détroit, le succès de l'opération et la vie des membres du corps expéditionnaire en dépendaient.

Les escadres Fortruns poursuivirent l'avance selon le plan prévu. Lorsque Queunot rencontrait une trop forte résistance, il laissait des effectifs pour la neutraliser et débarquait sur la plus proche planète.

Pourtant les ennuis ne tardèrent pas : la majeure partie de la constellation demeurait libre. Les garnisons situées au Nord rassemblèrent leurs astronefs et, selon la méthode déjà utilisée en Espagne, se livrèrent à des opérations de guérilla, attaquant les convois de ravitaillement. Ceux-ci possédaient, bien sûr, des escortes, pourtant les cuirassés de Bourief durent intervenir à plusieurs reprises pour les dégager. Tout cela occasionnait pertes et retards.

Heureusement, Friancourt et Queunot ne rencontraient guère de résistance et trouvaient souvent sur les planètes occupées la subsistance nécessaire, ce qui permettait de continuer l'avance.

Ils parvinrent ainsi jusqu'à Ars'us et quittèrent le littoral de la nébuleuse pour pénétrer dans une région sauvage, pauvre en planètes.

Ars'us constituait une base capitale pour servir d'escale aux astrocargos. Les Urks le savaient bien car, pour la première fois, ils opposèrent une forte résistance, d'abord sur la planète, puis dans l'espace.

Par bonheur, ils ne disposaient pas d'un armement moderne et,

malgré leur vaillance, ils durent cesser les combats au sol après une semaine de luttes farouches durant lesquelles les hussards-robots combattirent leurs adversaires au corps à corps.

Hélas, les Urks avaient détruit toutes les cités, tous les astroports, brûlé tout le ravitaillement si bien qu'une fois les Fortruns maîtres d'Ars'us, ils durent y cantonner pour attendre l'arrivée d'un convoi, avant de s'élancer vers Dan'ba.

Les Urks, il va de soi, ne laissèrent pas passer si belle occasion : leurs escadres légères harcelèrent sans répit les convois expédiés par Bourief. Celui qui était destiné à Ars'us subit de telles pertes qu'il dut rebrousser chemin en catastrophe pour aller se mettre sous la protection des cuirassés expédiés en hâte des Ardan'els.

Autour d'Inople, les Olchiks rencontraient aussi des difficultés : les renforts urks arrivés de l'intérieur de la constellation attaquaient sans relâche les assiégeants : leur objectif était évident, ils désiraient ouvrir une voie d'accès vers Inople pour y amener vivres et munitions.

Au total donc, après des succès initiaux, l'expédition se trouvait bloquée sans grand espoir de reprendre l'offensive dans l'immédiat.

A Dumyat, Bernard suivait de près les opérations — dans la mesure où les informations lui ¹¹ parvenaient, car les communications par ondes accélérées étaient impossibles à pareilles distances. Il fallait donc compter seulement sur les vedettes rapides et celles-ci se trouvaient souvent détruites par les partisans.

De leur côté, les Itains ne restaient pas inactifs : maîtres des nébuleuses, ils avaient fait parvenir des armes, et des astronefs à Dan'ba : la planète où devait s'opérer la jonction entre Fortruns et Olchiks était devenue un redoutable blockhaus ceint de mines spatiales et doté d'une redoutable artillerie.

De là, des renforts partaient sans cesse vers le Nord où les Olchiks, partis de leur frontière, rencontraient maintenant une résistance farouche.

Ainsi les ennuis de Espagne recommençaient : les Grognards, livrés à eux-mêmes, bousculaient l'adversaire, mais se montraient incapables d'exploiter leurs succès.

CHAPITRE VII

Bien loin de là, à Dumyat, Bernard arpentait rageusement son bureau, s'arrêtant de courts moments pour consulter les mappemondes stellaires.

De tous ses Grogards, seul Faultrier restait dans la capitale où il avait fort à faire pour expédier médicaments et astronefs-hôpitaux en territoire urk. Il ne rendait plus jamais visite à l'Empereur et n'acceptait que la compagnie de ses jumeaux !

— Voulez-vous que je vous dise la vérité et que je vous dévoile l'avenir ? leur déclara-t-il ce soir-là. L'Empereur est fou! Tout à fait fou! Il nous jettera tous autant que nous sommes, cul par-dessus tête, et tout finira par une catastrophe.

— Ne peux-tu le garder de lui-même ? Tu es l'un de ses premiers compagnons, il t'écouterait peut-être si tu l'avertis de ses erreurs, suggéra Faultrier 2.

— j'ai cent fois tenté de le mettre en garde : il n'en fait qu'à sa tête. Une seule chose compte pour lui : la destruction des Itains. Il en fait une affaire d'honneur, aucun autre peuple ne lui a tenu tête. Dans ces conditions, impossible de le raisonner...

— Pourtant, les circonstances n'ont jamais été aussi favorables. Bernard contrôle un vaste Empire, il menace les colonies itaines, je suis persuadé que ses adversaires accepteraient un traité si l'Empereur proposait de retirer ses escadres sur les frontières naturelles des Fortruns, le long du Hin.

— Possible ! Seulement Bernard n'acceptera jamais de perdre la face.

— Essaie quand même : la paix du monde et la sauvegarde de nos constellations sont à ce prix.

— D'accord ! Je vais effectuer une ultime tentative.

Faultrier se rend donc au palais et sollicite une entrevue. A son grand étonnement, on la lui accorde immédiatement. Il trouve Bernard dans son bureau, face aux immenses mappemondes galactiques.

— Eh bien, mon ami, tu te fais rare. Pourquoi cette visite ? Aurais-tu quelque problème à me soumettre ?

— Ma foi non ! Malgré les énormes distances, le service de santé fonctionne à merveille. Les astronefs-hôpitaux se trouvent aux Ardan'els et les blessés reçoivent des soins rapides.

J'envisage d'établir un poste avancé à Ars'us dès que possible, dans l'immédiat les communications me paraissent trop précaires.

— C'est bien ce qui me préoccupe ! Queunot et Friancourt ont réussi à pousser jusqu'à cette planète sans subir trop de pertes ; malheureusement, ils ne peuvent aller plus avant sans recevoir du ravitaillement. Ars'us doit servir de base logistique pour franchir la zone désertique qui les sépare encore de Dan'ba .

— Bourrief peut faire escorter les convois par des cuirassés...

— Certes ! Seulement il doit aussi conserver des effectifs assez puissants pour contrôler le détroit vital pour nos communications. Pourtant, j'ai ordonné d'effectuer une tentative : cent astrocargos bourrés de fournitures diverses partent incessamment pour Ars'us. Tu peux y adjoindre un ou deux astronefs-hôpitaux.

— Merci... mais dis-moi, que deviennent les Olchiks ? Tu n'en fais point mention.

— Ils assiègent Inople sans grande conviction ! Moi, j'aurais ouvert cet abcès depuis belle lurette

: les généraux de Les'andr sont trop pusillanimes. Ils espèrent que la famine forcera Salim à capituler : cela peut prendre des années ! Cette riche planète dispose de stocks pratiquement inépuisables. Non, mille tonnerres ! Il faut la saturer de missiles pour raser toutes ses cités !

— Et détruite les irremplaçables œuvres d'art qui s'y trouvent ?

— C'est bien ce qui m'ennuie ! Que veux-tu ? A la guerre comme à la guerre ; Salim a eu tout le temps nécessaire pour abriter dans des grottes ses bijoux les plus précieux.

— Pourquoi les Olchiks n'attaquent-ils pas au Nord, vers Ars'us ?

— Le plan initial prévoyait notre jonction à Dan'ba. J'ai tenté de persuader Les'andr de modifier son objectif; il n'a point voulu en démordre. Il prétend, ce qui est exact, que cela l'éloigne des Inds.

— Rien de bien catastrophique au total, avança Faultrier d'un ton conciliant. Pourquoi ne pas profiter de tes succès pour prendre contact avec les Itains ? Ils savent que, tôt ou tard, tu parviendras aux Inds. Dès lors, si tu leur proposais un traité avantageux : ramener l'Empire Fortrun à ses frontières naturelles sur le Hin par exemple...

— Toi, je te vois venir maintenant ! Des concessions, toujours des concessions ! J'ai déjà engagé des pourparlers avec les Itains, ils se montrent intraitables !

— Même si tu reculait tes escadres sur le Hin ?

— Cela jamais ! Tu m'entends ? Jamais ! L'Empire Fortrun ne connaîtra pas d'autres frontières que celles qu'il occupe actuellement, jusqu'aux constellations des Olchiks. D'ailleurs, Les'andr est d'accord là-dessus, il n'y a pas à y revenir ! Non, je dois mettre les Itains à genoux et, pour cela, je les ruinerai en les coupant de leurs colonies ! S'il le faut, je prendrai en personne la tête de cette expédition.

— C'est ce que tu fais toujours quand tes affaires ne marchent pas à ta convenance.

— Eh oui ! Seulement les circonstances ne sont plus les mêmes : dès que je parle de m'absenter, l'Impératrice a les larmes aux yeux et je ne puis le supporter.

— Pars avec elle rejoindre Friancourt : les troupes seront galvanisées par ta présence et vous ne risquerez pas grand-chose.

— Plus tard, je ne dis pas non : elle t'écoute, m'a-t-on dit, tu lui rendras visite et tenteras de la convaincre.

— Bien volontiers ! En retour, promets-moi d'envoyer un parlementaire chez les Itains. Jamais tu n'en viendras au bout par la force. Vois toujours ce qu'ils proposent.

— Sempiternel rabâcheur ! Allons, c'est dit : pour te faire plaisir, je vais envoyer un émissaire de confiance. Sait-on jamais ? Moi

aussi, j'aspire à la fin de ces incessants combats. Tiens, j'ai oublié de te dire que la naissance de mon héritier est imminente !

— Toutes mes félicitations ! Voilà un autre motif de souhaiter la fin de ces affrontements : il faut assurer à ton fils un Empire où il puisse régner en paix.

— Eh oui ! Tout dépend des Itains. Accepterais-tu de me servir d'émissaire, je n'ai plus guère confiance en Ar'zog qui se montre trop opportuniste d'après les rapports d'Ulmaster.

— Moi ? Je n'ai aucune expérience des tractations diplomatiques...

— Sans doute, mais j'apprécie ta loyauté et tes convictions te feront trouver les paroles qu'il faut pour arriver à une entente.

— Je ferai de mon mieux ; toutefois, en cas d'échec, il ne faudra point m'en vouloir.

— Oh, tu feras l'impossible, j'en suis certain ! La rencontre s'effectuera en pays neutre, je vais faire établir les passeports indispensables, ainsi que les documents t'accréditant comme mon représentant officiel. Dans deux jours, tu partiras dans un astronef rapide et dans une semaine, tu pourras me faire part des résultats de cette entrevue.

— Entendu ! A ce moment-là, tu seras sans doute un heureux père. A bientôt !

Le délai fixé par le chirurgien se confirma : huit jours plus tard, cent un coups de canon ébranlèrent la riche cité, selon la tradition terrienne.

Les Fortruns manifestaient un réel enthousiasme, se félicitant mutuellement, riant, chantant, tout heureux d'avoir un si bon motif pour assister à de nouvelles fêtes.

Des cohortes de citoyens s'ébranlèrent pour aller jusqu'au palais situé dans les faubourgs de la ville.

Les jardins s'emplirent d'une foule bariolée et Bernard dut paraître à la fenêtre de son bureau pour remercier ses fidèles sujets.

Les doubles des Grognards exultaient, eux aussi : désormais la

descendance de l'Empereur était assurée, la pérennité de ses possessions aussi.

Le jeune roi d'Orm — l'ancienne capitale du Grand Pontife — ne s'intéressait guère à tout ce remue-ménage : minuscule dans l'immense berceau climatisé offert par la cité de Dumyat, il suçait son pouce, ses yeux bruns grands ouverts contemplant sans les voir les innombrables courtisans qui se pressaient autour de lui.

Dans tout l'Empire, bals, illuminations célestes, fontaines de liqueurs, vapeurs psychédéliques, tableaux mouvants dans le ciel, montraient l'orgueil du nouveau père, assuré de transmettre à son fils un Empire dont il serait l'Alexandre.

Les Itains, eux, n'apprécièrent nullement cette naissance : pour eux, Bernard, devenu père, serait encore plus ambitieux et tenterait d'arrondir encore son domaine. Preuve éclatante : cette expédition lancée vers les Inds !

Le malheureux Faultrier proposa vainement d'arrêter les escadres de Queunot et de Bourief, allant même jusqu'à laisser entendre que des discussions visant à ramener les frontières Fortruns sur le Hin pourraient s'ouvrir. Ce en quoi il outrepassait le mandat de Bernard. Peine perdue. Le noble Itain assis en face de lui prisait une herbe aromatique, sans prononcer une parole. Lorsque le chirurgien eut terminé, il l'assura qu'il transmettrait fidèlement ces propositions à son gouvernement, mais qu'il doutait que celui-ci accepte de traiter avec Bernard, cet ogre assoiffé de conquêtes à l'ambition démesurée. Les Itains, ajouta-t-il, ne traiteraient qu'avec un gouvernement fortran d'émigrés. Pour eux, ils constituaient le seul organisme représentatif de leur nation. D'ailleurs, l'usurpateur ne pouvait en aucun cas espérer transmettre son trône à son fils : les peuples des étoiles lui déniaient toute légitimité.

Faultrier, tout penaud, revint à Dumyat faire part de son échec à Bernard. Celui-ci ne lui fit aucun reproche, se bornant à lui dire en le prenant familièrement par l'épaule :

— N'avais-je point raison ? Impossible de discuter avec ces gens-là ! Allons, oublie tes rêves et joins-toi à nous pour l'intronisation dynastique de mon fils.

Pendant cette cérémonie rituelle, le prétendant était présenté aux divers corps constitués.

Bernard et Marie-Louise, revêtus de costumes scintillants de pierreries, siégeaient sur leur trône, entre eux se trouvait le roi d'Orm dans son berceau d'or frappé de la couronne impériale.

Au son d'une musique majestueuse, rois, princes, ducs, nobles et ambassadeurs venus de tous les azimuts de la Galaxie défilèrent, saluant les souverains.

L'Impératrice irradiait de joie : Bernard ne cessait de lui prodiguer des marques de tendresse depuis la naissance de son fils : elle était la femme la plus heureuse de l'Empire !

Après cette période faste, les Fortruns changèrent d'humeur et commencèrent à murmurer : le ravitaillement posait quelques problèmes et le peuple était las de cette guerre dont il ne comprenait pas l'utilité.

Il y avait aussi la tension existant entre le Grand Pontife et Bernard : bien des Fortruns croyants désiraient une reprise de relations normales.

Bernard, soucieux de se ménager l'opinion, réunit un Concile constitué des archiprêtres de l'Empire. Dès le début, ceux-ci prirent position contre Bernard, exigeant de pouvoir communiquer librement avec le Grand Pontife, afin qu'il nomme des titulaires aux sièges vacants de l'épiscopat.

L'Empereur, furieux, déclara péremptoirement qu'il désignerait lui-même les nouveaux dignitaires, si le Pontife refusait de le faire. Les archiprêtres récusent son autorité. Bernard dissout le Concile et fait arrêter les meneurs. Effrayés, les Pères Conciliaires se soumettent. Le Pontife, toujours captif, demande vainement quelques modifications au décret impérial. Bernard s'y refuse et, puisque son prisonnier se montre aussi intransigent, il le fait transférer dans un palais proche de Dumyat. Désormais, il se réserve le droit de nommer tous les archiprêtres de l'Empire.

Cette politique de fermeté n'arrangeait rien, bien au contraire, et les manifestations de sympathie des Fortruns vis-à-vis du Pontife allèrent presque jusqu'à l'émeute.

Mécontent, Bernard s'attela au second problème : la fameuse expédition dirigée contre les Inds.

La situation n'avait guère évolué : Queunot se trouvait toujours à Ars'us. Ses troupes cantonnées sur la planète disposaient maintenant d'un ravitaillement suffisant, car plusieurs convois avaient réussi à passer.

Le Grognard vivait dans l'opulence, trônant dans un palais provincial intact, entouré d'un harem de beautés humanoïdes locales fort expertes dans les jeux de l'amour. La naissance du roi d'Orm avait fait passer cette expédition au second plan et le Grognard attendait que l'Empereur se manifesta.

Inople, mollement assiégée, résistait toujours et les Olchiks progressaient sans se presser vers Dan'ba, attendant que leurs alliés se décident à reprendre l'offensive.

Devant les mappemondes, Bernard se sentait beaucoup plus à l'aise que lorsqu'il traitait avec le Grand Pontife.

Ses décisions furent vite prises.

Bourief devait immédiatement amener ses lance-missiles lourds devant Inople, abandonnant les Ardan'els aux cuirassés, car ce secteur restait calme. Friancourt, d'après l'Empereur, se montrait bien trop pusillanime et devrait désormais prendre plus de risques.

Lors des festivités suivant la naissance de son fils, l'Empereur avait bousculé les Kvéyars qui n'avaient pas tenu leurs promesses : il leur intima l'ordre d'expédier immédiatement cinq escadres vers Ars'us et il y joignit deux escadres de jeunes recrues Fortruns afin de les aguerrir.

Bourief s'était aussi aménagé une confortable demeure près des Ardan'els, il y reçut le messager impérial et, malgré ses protestations véhémentes, dut lancer ses missiles lourds vers Inople.

Selon lui, c'était une monumentale erreur car, si par malheur les Itains attaquaient, la seule voie de communication avec Ars'us serait coupée ! Jurant et tempêtant, il parvint devant la planète assiégée en un temps record et les missiles commencèrent à pleuvoir.

Une fois encore, Bernard avait vu juste : les Urks ne pensaient plus qu'un assaut violent puisse être lancé contre leurs fortifications et ils avaient relâché leur surveillance. Le

bombardement surprise provoqua une véritable panique. Presque tous les lance-missiles furent détruits. Les vedettes portant les robots Fortruns et olchiks se lancèrent alors au corps à corps, franchissant les zones fortifiées, les blockhaus, les lignes de satellites.

Bientôt, ils se heurtèrent à une résistance opiniâtre, mais Bourief fit à nouveau pleuvoir ses projectiles, écrasant les palais, les musées, les œuvres d'art de la merveilleuse cité. Salim, devant ce spectacle, décida d'entamer immédiatement des pourparlers en vue d'un arrêt des hostilités.

Bernard et Les'andr se mirent d'accord promptement, grâce à la ligne de communication par ondes accélérées existant entre leurs deux palais. Les Olchiks exigeaient de riches constellations nordiques, Bernard se contentant du contrôle momentané des Ardan'els et de la côte Sud pour assurer ses lignes de communication.

Salim ne pouvait refuser : il tenta de discuter pour la forme et accepta les conditions de ses vainqueurs.

Friancourt et le général Ol'endorf firent donc leur entrée dans la capitale urque, heureusement préservée de la destruction totale par la prompte capitulation de Salim. Ainsi, d'importants effectifs se trouvèrent libérés : les Olchiks s'empressèrent d'occuper les provinces livrées par le traité.

Les Fortruns revinrent aux Ardan'els pour y trouver les renforts kvéyars.

Toutes ces escadres prirent la route du littoral déjà suivie par Bourief et Queunot, pour aller les rejoindre à Ars'us.

Désireux de se faire pardonner leur mollesse, les deux Grognards ne les attendirent point : leurs escadres s'élancèrent et franchirent sans aucun problème la zone désertique qui les séparait de Dan'ba. Ils s'emparèrent de cette planète située en territoire Erse, sans que les défenseurs, surpris de les voir surgir de l'espace, aient eu le temps de réagir.

Ce succès étirait encore les lignes de communication, doublant la distance qui séparait Bourief et Queunot des Ardan'els.

Heureusement, la planète capturée intacte fournit aux escadres tout ce dont elles avaient besoin dans l'immédiat.

La machine militaire Fortrun, un moment enrayée, avait retrouvé toute son efficacité.

L'expédition se trouvait maintenant à mi-distance de son objectif, et les astronefs erses, anciens et peu manouvriers, ne pouvaient guère affronter les envahisseurs en combat régulier. Les seuls obstacles seraient donc d'ordre naturel : au Nadir-Nord une vaste étendue déserte, au centre des courants rocheux erratiques, au Sud, une mince voie jalonnée de planètes au bord de la nébuleuse Ersik, au Zénith, une zone pourrie de trous noirs.

Il fallait attendre les alliés kvéyars et olchiks qui ne pouvaient affronter seuls les déserts du Nord, aussi Bourief et Queunot lancèrent quelques escadrilles à la conquête des plantureuses planètes du Nord-Nadir.

Jamais les deux Grognards n'avaient contemplé tant de richesses : tout le long de la mince nébuleuse Igre, les Erses nageaient dans l'opulence.

Les Grognards comprenaient maintenant d'où provenaient les trésors des Itains qui commerçaient aussi avec les Erses. Moins axés sur la technique, ces peuples pratiquaient des arts délaissés, confectionnant tapis, soieries, cuirs corroyés, armes damasquinées. Ils travaillaient aussi les métaux précieux et cisaient des pierres dures aux merveilleux coloris.

Bourief et Queunot savaient apprécier le confort et les beaux objets ; ils abandonnèrent vite leurs austères cuirassés pour loger dans un astrocargos décorés avec le fruit de leurs rapines : vases de sardonys, coupes de malachite, statuettes de lapis-lazuli, venaient rehausser de leurs notes vives l'éclat des tapis de soie recouvrant les coursives et les tapisseries tendues sur les parois de métal.

Des sièges profonds, des sofas, des meubles de bois rare, garnissaient les pièces. De belles captives se disputaient la faveur de leur maître : colliers de jade, délicats camées, broches de diamants, bagues de saphir ou d'émeraude, récompensaient les plus expertes.

Les Grognards avaient abandonné l'uniforme, trop engoncé à leur goût, pour le remplacer par des costumes de confection locale.

Ainsi vêtus et parés d'armes incrustées d'argent, confectionnées par les habiles artisans, ils ressemblaient à des pachas. Une tunique de soie safranée, un turban surmonté d'une aigrette, un ceinturon orné de plaques d'argent, en faisaient de véritables monarques orientaux. Ils portaient au côté un superbe sabre à lame damasquinée, au fil tranchant comme un rasoir ; même leurs désintégrants étaient ornés d'arabesques représentant les aigles stellaires.

Les notables erses, férus des superbes guerriers dont le renom retentissait à travers l'Univers, se disputaient l'honneur de recevoir les Grognards. Espérant attirer leurs faveurs, ils les comblaient de cadeaux de toutes sortes, y compris de superbes gynoïdes.

Queunot et Bourief gavés, épuisés de jouissance, commençaient à penser que Bernard les avait choyés en les envoyant vers ces planètes paradisiaques, d'autant plus que les Inds, selon les récits des chroniqueurs, étaient encore plus riches que cette contrée.

La jonction avec les Olchiks venus du Nord s'opéra bientôt : les généraux de Les'andr n'avaient point eu la chance de rencontrer sur leur passage d'aussi florissantes planètes, aussi furent-ils stupéfaits à la vue des Grognards se prélassant dans leur astronef.

Ceux-ci siégeaient sur un trône chryséléphantin, un ocelot dressé à leur gauche, leur favorite à leur droite.

— Bienvenue à nos vaillants alliés ! s'exclamèrent les deux compères en allant au-devant de leurs hôtes.

Sur ces mots, ils leur donnèrent l'accolade, puis les invitèrent à prendre place sur des coussins de brocart devant des guéridons d'émail cloisonné sur lesquels se trouvaient disposées des tasses de vermeil, des cafetières et des carafes emplies des meilleurs crus.

— Longue vie au Tsar et que nos armes connaissent de nouveaux succès ! s'écria Queunot en levant son verre de cristal où étincelait le rubis du vin.

— Gloire à l'Empereur Bernard ! Prospérité à nos hôtes ! répliqua Ol'endorf en claquant ses hautes bottes.

Le général, lui aussi, avait fière allure dans son uniforme de cuirassier d'un blanc immaculé, avec parements et retroussis bleu ciel, boutons ivoire. Il ôta son casque à cimier de crins noirs et enleva ses gants blancs pour se mettre à l'aise, puis il augmenta la puissance de son traducteur, s'installant sur les coussins à côté de Bourief.

— Messieurs, tonna-t-il, j'ai une grande nouvelle qui réjouira vos cœurs. Votre Impératrice vient de donner le jour à un fils, Bernard second, roi d'Orm !

— Par Notre Vénéré Petit Père, Tsar de la Sainte Olchie, soyez-en félicité ! Pareille information nous emplit de joie ! s'écria Tormazoff, le second général olchik. Cent un missiles vont éclater en l'honneur de Bernard second.

Sur ce, il prononça quelques paroles dans le micro fixé à son bras : quelques secondes plus tard le firmament s'éclairait à intervalles réguliers.

— Camarades ! reprit familièrement Queunot, un tel événement doit être fêté de manière mémorable.

J'ai préparé un banquet à votre intention ; nous ferez-vous le plaisir d'y assister ?

— Tout l'honneur sera pour nous ! assura Ol'endorf. Et, pendant ce festin, nous joindront l'utile à l'agréable en discutant de nos prochaines campagnes.

Bourief claque des mains.

Une tenture brodée glisse, dévoilant une piste de danse toute marquetée de nacre et de bois précieux. Sur une petite estrade, un orchestre erse joue une marche allègre. Devant, sur une longue table aux pieds formés de lions griffus posant leurs pattes sur une sphère corail, mille friandises répandent un fumet odorant.

Des esclaves parées de soies diaphanes s'empressent, apportant aux seigneurs de la guerre des plateaux chargés de victuailles.

Alors la musique prend d'étranges accents ; des ballerines aux corps dorés, drapées de tulle bleu nuit, font leur entrée et dansent un ballet lascif devant les convives, tandis que scintillent les étoiles du plafond.

Les Grognards vident les coupes, le vin capiteux leur monte à la tête. Leurs invités les imitent : leurs pommettes prennent une teinte vermillon, tandis que d'innombrables gouttelettes de sueur émaillent leur fin pelage.

Ils dévorent à belles dents les amuse-gueule variés, comme s'ils n'avaient pas mangé depuis le début de la campagne.

— Par ma foi ! s'exclame Tormazoff, vous autres Terriens savez vivre. Une existence comme je la comprends : la guerre fraîche et joyeuse ! Le combat, la bonne chère, l'amour. Que nous faut-il de plus, à nous autres soldats ?

— Bien parlé, camarade ! acquiesce Bourief. Hélas, nous n'avons point toujours vécu cette existence paradisiaque dans ce pays de cocagne. Lorsque nous sommes parvenus à Ars'us, nous étions à bout de souffle ! Les convois, attaqués par les astronefs rapides des partisans, ne nous parvenaient plus et les planètes occupées ne fournissaient qu'une parcimonieuse nourriture.

— La traversée des constellations urques n'a pas été non plus une partie de plaisir, assura Ol'endorf. Nos astrocargos subissaient des pertes importantes et nous étions rationnés en vivres.

Heureusement, tout ceci n'est plus qu'un mauvais souvenir : l'Erse est riche et la capitulation de Salim va permettre de consolider nos liaisons avec l'arrière. Maintenant, il faut envisager la

poursuite des opérations !

— Précisément, je désirais discuter avec vous de ce problème ; à mon avis, pas question de nous lancer dans la traversée des zones désertiques septentrionales, il faut suivre la nébuleuse Ersik.

— C'est aussi notre opinion, approuva Tormazoff. Ainsi, nous ferons escale sur les planètes du littoral et nous déboucherons à l'endroit où le courant d'Inus se jette dans la nébuleuse d'Oman.

La riche planète Arachi est-elle toujours entre les mains de vos alliés Ahrattes ?

— Oui, ils la tiennent toujours et elle servira de départ pour nos opérations dans les Inds, exposa Bourief. Toutefois, il est à craindre que ces damnés Itains n'y débarquent, ce qui nous retarderait considérablement.

— Ne pourrions-nous y expédier dès maintenant quelques astronefs ? s'enquit Tormazoff.

— Je ne vois guère comment, soupira Queunot. Notre base la plus proche se trouve bien loin au Sud, alors que les Itains disposent d'astroports dans leurs colonies voisines.

— De toute manière, nos adversaires ne pourront disposer d'effectifs importants, remarqua Bourief. Les Ahrattes ont repris la lutte et les harcèlent sans trêve. Et puis, s'il faut assiéger Arachi, nous disposons d'escadres assez puissantes pour rejeter les Itains dans la nébuleuse.

Ol'endorf qui lissait sa barbe opulente d'un air songeur, l'interrompit :

— Il n'empêche que cette planète constitue un point crucial. Si, par malchance, les Itains s'en emparent lorsque nous serons au cœur des Inds, nos affaires risquent de mal tourner !

— Nous y laisserons, bien sûr, une importante garnison. Les Ahrattes sont de vaillants guerriers, ils manquent surtout de matériel moderne. Par ailleurs, nous attendons d'un moment à l'autre des renforts kvéyars. Nos effectifs seront donc largement suffisants. Maintenant, mes amis, laissons de côté ces questions stratégiques et profitons de l'hospitalité erse ! conclut Queunot avec un gros rire, en attirant une bayadère et en l'installant sur

ses genoux.

Ses compagnons l'imitèrent aussitôt.

La soirée se termina dans la plus franche gaieté.

Le lendemain, les Olchiks regagnèrent leurs navires avec une grandiose gueule de bois, pleins d'admiration pour la capacité d'absorption et les performances amoureuses de leurs alliés.

Peu de temps après ces mémorables réjouissances, les contingents kvéyars arrivèrent à Dan'ba ; ce qui donna lieu à une seconde réception tout aussi réussie que la première.

Cependant, Bernard et Les'andr s'impatientsaient : des courriers apportaient des ordres impératifs intimant aux escadres de reprendre leur progression.

Les astronefs alliés quittèrent donc à regret la si accueillante planète et mirent le cap sur Ander qu'ils atteignirent sans difficulté.

Apparemment, les Erses avaient jugé préférable de leur laisser le passage, à condition qu'ils restent le long du littoral de la nébuleuse.

Awar, Aban, Ingeh furent occupées après une promenade militaire dépourvue d'intérêt.

Les étoiles géantes, abondantes dans ce secteur galactique, posaient parfois quelques problèmes : les navires devaient effectuer des détours pour éviter de passer à proximité. Une nova fut aussi la cause d'un important retard : elle émettait une telle quantité de radiations qu'il fallut la contourner à très grande distance.

Enfin, l'armada quitta le territoire erse, près de la planète Wadar peuplée de lycanthropes qui dévorèrent vifs d'imprudents officiers partis chasser trop loin de leur astronef.

Archi était proche.

Les Grogards tentèrent de contacter leurs alliés ahrattes par ondes accélérées ; ne recevant aucune réponse, ils expédièrent des vedettes rapides. Celles-ci furent accueillies par un feu nourri de missiles.

Les craintes de Bourief se concrétisaient : les Itains s'étaient emparés de cette planète afin de barrer l'entrée des Inds aux assaillants.

La situation était préoccupante : l'état-major allié se réunit dans l'astronef des Grogards.

— Pas de doute, ils ont bien choisi leur endroit, les bougres grogna Bourief. Même si nous les chassons d'Arachi, les Itains vont battre en retraite vers le Sud-Est, jusqu'aux infranchissables tourbillons de l'Utch. Leur flanc Nord ne pourra être tourné, car il s'appuie sur le Har, une immense zone désertique.

— Il est impératif de nous emparer d'Arachi ! s'écria Tormazoff. C'est la seule qui puisse nous servir de base logistique pour l'invasion des Inds !

Queunot étudiait les mappemondes.

— En attendant, Yder'bad ferait peut-être l'affaire, suggéra-t-il. Cette planète est située au Nord d'Ara-chi ; si nous l'atteignons avant les Itains, il serait alors possible de tourner leurs positions. En traversant ensuite la constellation de Sind, nous atteindrions la lisière de la nébuleuse d'Oma, juste avant les tourbillons de l'Utch.

Ol'endorf et le général kvéyar Iller examinèrent un moment les cartes, discutant entre eux, puis l'Olchik approuva.

— Adoptons cette proposition : le seul obstacle naturel qui nous sépare des Inds est constitué par les tourbillons de l'Utch. Scindons nos escadres en deux : je suggère que les Kvéyars assiègent Arachi pendant que nous foncerons vers Yder'bad puis, revenant au Sud, vers la planète Am'gar où nous ferons notre liaison avec les Ahrattes.

— D'accord ! approuva Bourief. Je formule une seule réserve : après la prise d'Yder'bad, les Itains se trouveront encerclés dans une poche avec Arachi au centre. Ravitaillés par la nébuleuse, ils peuvent tenir longtemps. Je suggère donc de scinder à nouveau nos escadres : une partie attaquera Arachi à revers du côté de l'Utch. Les Itains se garderont moins de ce côté car ils jugent l'Utch infranchissable.

— Entendu ! acquiesça Iller. Mes escadres investiront Arachi par le Nord-Ouest, mais ne comptez pas sur nous pour faire tomber

cette place forte. Nous ne possédons pas de lance-missiles lourds.

Tous les généraux étant d'accord, les astronefs commencèrent à manœuvrer sans rencontrer d'opposition notable, sauf dans le secteur d'Arachi où les Itains possédaient de solides fortifications.

Yder'bad fut occupée sans combats ; seules quelques vedettes haines y étaient parvenues et elles s'enfuirent sans demander leur reste.

Les Olchiks piquèrent alors vers le littoral de la nébuleuse, encerclant Arachi comme prévu, tandis que Bourief et Queunot pénétraient sans plus tarder en territoire indou.

Les Grogards, ravis, expédièrent aussitôt un message à Bernard lui annonçant la bonne nouvelle : avec l'aide des Ahrattes, l'occupation de la florissante colonie haine ne semblait présenter aucune difficulté.

CHAPITRE VIII

Pendant ce temps, les Itains avaient continué à ourdir leurs intrigues. Ce jour-là, le Premier ministre Iver'pool s'expliquait devant son Souverain, car la situation était critique.

— J'attends vos explications, monsieur, déclara sèchement le roi lorsque le Ministre se fut installé dans le fauteuil lui faisant face.

Eorg III, roi des Itains, souffrait de graves troubles psychiques et, malgré les soins des médecins, son état ne s'améliorait guère. Il avait pourtant des périodes de lucidité dont il profitait pour assurer les devoirs de sa charge, se faisant donner des comptes rendus de la situation.

— Votre Majesté, le royaume traverse l'une des plus graves crises de son histoire. Le blocus auquel nous soumet l'usurpateur qui opprime les Fortruns a des conséquences dramatiques. Pour faire face aux dépenses de guerre, j'ai dû augmenter les impôts. Les céréales nous font défaut. Le peuple gronde. Des émeutes risquent de se produire. Afin de remplacer les marchés fermés par le blocus, j'ai cherché des débouchés dans la nébuleuse Erik du Sud. Ils s'avèrent, hélas, insuffisants. Pourtant certains accommodements se sont établis entre les Fortruns et nous. Des navires sous pavillon neutre peuvent importer quelques denrées de première nécessité. Mais ce n'est point dans votre royaume que je rencontre les plus grandes difficultés.

— Où en sommes-nous avec nos colonies d'Erik du Nord ?

— Certains astrocargos erikains ont été saisis par les Fortruns, ce qui a provoqué un mouvement d'humeur contre nos adversaires. Ceux-ci leur avaient pourtant cédé, contre une somme dérisoire, la vaste constellation Ouisian. Le Congrès a même failli leur déclarer la guerre, malheureusement, les Fortruns ont donné des apaisements aux Erikains et ont soutenu leur thèse visant à promouvoir les Etats-Unis d'Erik; si bien que maintenant nous sommes à deux doigts d'entrer en guerre contre nos frères de sang.

— Expliquez-vous mieux, Iver'pool ! Nos colons se sont donc insurgés...

— Puis-je rappeler à Votre Majesté que leur déclaration d'indépendance date déjà de 35 années.

— J'avais oublié ce détail. Poursuivez, mon ami !

Le Premier ministre poussa un profond soupir : il se sentait comme englué dans la folie de son pauvre maître.

— Grâce aux importations des Anilles et à celles des Inds, notre balance commerciale s'équilibre tant bien que mal. Nos nouvelles possessions de Stralie ne sont guère florissantes et nous risquons de nous trouver dans une situation angoissante si Bernard s'allie avec les Erikains. Or ce damné usurpateur a aussi lancé une expédition contre les Inds, conjointement avec les Olchiks et les Kvéyars. S'ils réussissent à nous chasser de ce territoire, il ne nous restera que les Anilles !

— Donc, risque de guerre sur trois fronts : en Ind, en Erik et en Spagne où nous soutenons le gouvernement légal.

— C'est exact, Votre Majesté ! Et la guerre contre les Erikains risque d'éclater d'un moment à l'autre. Or, j'avais fait transporter d'importants contingents sur Arachi, porte des Inds ; ils sont actuellement en place et se trouvent assiégés par les Kvéyars. Nous possédons une nette supériorité en lance-missiles lourds que notre flotte a transportés. J'espère que le général Orgough tiendra bon. Il n'empêche que je vais devoir retirer des escadres de Spagne afin de renforcer nos forces dans l'Erik du Nord, au Anada en particulier.

— Pensez-vous que Bernard va envoyer de l'aide au président érikain Adison ?

— Grâce au Ciel, l'usurpateur ne possède pas assez de nefs susceptibles de franchir la vaste nébuleuse Lantik et livrer des contingents de robots. Par contre, il dispose de corsaires habiles naviguant sur des nefs rapides, ils ont amené des experts militaires et des armes légères à leurs alliés.

— L'avenir semble bien sombre, mon cher Iver'pool.

— En réalité il l'est, Votre Majesté. Les jours prochains décideront de votre Empire. Si les contingents ennemis s'emparent d'Arachi, je me trouverai dans la triste obligation de suggérer à Votre Majesté d'envoyer des émissaires à Bernard afin de signer un traité. Ar'zog, le ministre Fortrun avec lequel j'entretiens des

contacts réguliers, m'a assuré que son maître ne serait point hostile à mettre un terme aux hostilités, surtout depuis la naissance de son fils.

— Galaxie ! Vous êtes tous des incapables : n'avez-vous point tenté d'éliminer ce démon en fomentant quelque attentat contre lui ?

— Confus de vous contredire, Votre Majesté ! Bien au contraire, j'ai tenté à plusieurs reprises d'éliminer ce damné singe. Les Fortruns émigrés ne demandent qu'à fournir des volontaires pour l'assassiner. J'ai même expédié là-bas un robot piégé dans l'ambassade erse. Hélas, Ulmaster, l'espion de l'Empereur, est d'une diabolique habileté. Toutes mes tentatives se sont soldées par des échecs. On croirait, ma parole, que ce sbire lit mes pensées.

Ce Fortrun parle couramment notre langue, je sais de source sûre qu'il a traversé l'Annel à plusieurs reprises pour venir nous espionner. Impossible de le capturer !

Le puissant roi Eorg le troisième ne l'écoutait plus, il contemplait avec un rictus figé un insecte qui voletait au-dessus de son bureau. D'un geste preste, il l'attrapa et le déchiqueta délicatement, puis son regard resta fixé dans le vide.

Iver'pool se leva, effectua une profonde révérence, et sortit de la pièce à reculons comme l'exigeait l'étiquette. La brève période de lucidité de son souverain lui avait permis de réaliser à quel point l'Empire itain se trouvait menacé.

Il gagna à pas comptés son bureau, les yeux baissés. Le garde de faction le salua, mais le ministre ne sembla point le voir, plongé dans ses pensées, il s'installa devant une table et pianota plusieurs dépêches sur un communicateur.

— Au général Orgough, commandant de la planète fortifiée Arachi : *Sa Gracieuse Majesté Eorg III compte sur vous pour accomplir l'impossible afin que ce nœud de communications d'une importance primordiale ne tombe point entre les mains de nos adversaires.*

La flotte qui croise au large d'Arachi a reçu l'ordre de vous fournir l'appui de ses lance-missiles et peut, éventuellement, effectuer des débarquements de diversion sur les arrières adverses, si vous le jugez bon. En aucun cas, elle ne procédera à l'évacuation des robots défendant cette planète, pas plus

qu'à celle des officiers qui les commandent. Vous devez vaincre ou mourir!

— **Au général Rock, commandant les forces stationnées en Anada** : *Sa Gracieuse Majesté Eorg III a pris connaissance de votre récent message concernant l'imminence d'une attaque érikaine contre sa colonie. Elle vous fait assavoir que des renforts ne pourront vous parvenir avant un mois. D'ici là, vos astronefs devront contenir l'ennemi en procédant, dans toute la mesure du possible, à de vigoureuses contre-attaques. Votre armement, bien plus moderne que celui de votre adversaire, le général Ackson, devrait vous permettre de le repousser dans l'immédiat. Dès l'arrivée des renforts, vous devrez balayer cette racaille et rétablir la paix, même au prix de quelques concessions. La situation de l'Empire est préoccupante et la sauvegarde de nos colonies d'Erik du Nord, capitale. Dans les circonstances présentes, Sa Gracieuse Majesté compte que vous ne la décevrez point. »*

Iver'pool s'empara alors d'un volumineux dossier concernant les problèmes économiques, et commença à l'examiner en dictant ses ordres sur un magnétophone. Son travail se prolongea tard dans la nuit.

Bien loin de là, dans les nuées glacées de la nébuleuse lantique, deux nefs rapides fondaient vers la constellation d'Erik, cap sur Ash'ington, sa capitale.

A bord se trouvaient Ulmaster, l'espion de l'Empereur, et le général Kaninski 3, frère génétique du prince d'Oloch. Partis dans le plus grand secret, ces astronefs avaient échappé aux croisières itaines, grâce à l'habileté manœuvrières du corsaire Urcouf. Celui-ci avait même capturé au large des côtes un astrocargo empli de denrées de contrebande. Le navire avait été envoyé dans un port Fortrun avec un équipage de prise.

Les croiseurs se trouvaient à peu près aux trois quarts de la traversée, lorsque la nouvelle de la déclaration de guerre des Erikains arriva par ondes accélérées.

Une incroyable série de victoires erikaines marqua le début des opérations dans la Lantique : une frégate captura une corvette itaine après un combat de huit minutes. La frégate *Constitution*,

battant pavillon erikain, s'empara d'une frégate itaine : la *Guerrière*. Cette dernière, trop endommagée, fut abandonnée. La *Guêpe* vainquit *l'Enjouée* et la frégate Erik força la *Cédonienne* à se rendre.

Tous ces succès faisaient bien l'affaire des navigateurs Fortruns

qui ne rencontrèrent aucune opposition durant la fin du trajet et abordèrent sains et saufs un port proche d'Ash'ington. Reçus à bras ouverts, les hardis astrots furent immédiatement amenés devant le président Adison, tandis qu'Urcouf, après ravitaillement, reprenait le chemin du territoire Fortrun.

— Bienvenue parmi nous ! tonna le Président. Comme vous devez le savoir, les opérations au sein de la nébuleuse ont tourné à notre avantage. Il serait tentant d'en profiter pour faire passer un convoi de lance-missiles lourds, mais je ne me fais point d'illusions. Les Itains vont réagir, envoyer une puissante escadre, et reprendre le contrôle de la Lantique. Donc, tout doit se jouer sur les planètes bordant l'Anada. Je laisse le général Ackson exposer nos projets, il le fera mieux que moi.

— Notre objectif est Orono, planète dont les occupants nous sont farouchement hostiles.

Aucune aide à attendre de leur part. Ils nous considèrent comme des rebelles et lutteront à

134 prement. Rock, leur général, connaît fort bien la topographie de cette constellation et il peut compter sur les autochtones, incapables de piloter des astronefs mais farouches guerriers dans les combats au sol. Qu'en pensez-vous, général ?

— Notre Empereur Bernard Ier est décidé à vous apporter toute l'aide en son pouvoir : c'est la raison de ma présence ici. Nous voulons aider les peuples des colonies itaines à secouer le joug de l'opresseur. L'esprit de votre entreprise rejoint celle que nous menons aux Inds pour libérer les Aharattes, et les problèmes rencontrés dans les deux cas s'avèrent similaires, si j'en juge par les cartes. Vous serez bordés à l'Est par une zone déserte en planètes et à l'Ouest, par les Grandes Nébuleuses. Votre première préoccupation doit être le ravitaillement de votre corps expéditionnaire. Quel est son effectif ?

— Environ 1 200 astronefs légers.

— Et vos adversaires ?

— 1 000 à peu de chose près.

— En cas de combats planétaires, vous serez en état d'infériorité, puisque les autochtones appuieront les Itains.

— C'est exact, reconnu Ackson, un peu à contrecœur.

— Dans ces conditions, il est absolument exclu de porter la guerre en territoire adverse.

— Mais si nous n'attaquons point, jamais Rock ne s'aventurera dans notre constellation !

— Pardieu, cela m'étonnerait fort ! Voyez plutôt... (ce disant, Kaninski 3 désignait une vaste carte stellaire). Rock attend une attaque par le Niagra vers Oronto. Eh bien, divisez vos forces, envoyez un petit contingent au Nord-Nadir vers Ebec : sa population composée de colons fortran vous est favorable : vos troupes seront accueillies à bras ouverts. Rock s'imaginera très malin en envoyant une partie de ses effectifs vers Ebec, tandis qu'il se réjouira de vous couper vos arrières en s'élançant vers votre capitale qu'il croira dépourvue de défenses.

— Or, nous aurons conservé mettons 1 000 astronefs à proximité, ce qui nous donnera la supériorité numérique !

— Ajoutez à cela que vous combattrez sans avoir à affronter les autochtones, donc dans de meilleures conditions.

— Et que deviendra le corps expéditionnaire lancé vers Ebec ? s'enquit le Président.

— Très simple : dès qu'il se sera emparé de cette planète, il battra en retraite le long du littoral et viendra nous rejoindre. Ensuite, il sera possible de reprendre votre plan initial et de nous lancer vers Oronto lorsque les effectifs itains auront fondu dans la bataille. Une fois la capitale de l'Anada entre vos mains, il sera aisé de couper les rescapés de la côte lantique, privés de toute voie d'accès vers leur métropole, les Itains se rendront rapidement.

— Tout cela me paraît diablement séduisant ! Seulement, Rock se laissera-t-il prendre au piège ?

murmura le Président. Se lancera-t-il sur notre territoire ?

— Je puis vous en fournir l'assurance, intervint alors Ulmaster, resté muet jusque-là. En effet, j'ai eu connaissance des instructions reçues par le général Rock. Elles stipulent *qu'il doit contenir*

l'ennemi en procédant, dans toute la mesure du possible, à de vigoureuses contre-attaques. Par conséquent, cet officier ne laissera point passer l'occasion. J'ajouterai qu'il attend des renforts, mais pas avant un mois. Il ne laissera donc pas Ebec tomber entre vos mains sans réagir car 13 les astrocargos doivent débarquer dans ce secteur.

— Prodigeux ! Je réalise maintenant pourquoi votre Empereur a remporté tant de batailles

: il possède en vous un remarquable auxiliaire

— Merci, Monsieur le Président.

— Toutefois, notre petit frisé possède aussi des méthodes bien à lui, reprit Kaninski 3, jamais il ne dévoile ses intentions à personne ; ses lieutenants ne savent que ce qui est nécessaire pour manœuvrer pendant une journée. Ses mouvements sont toujours dissimulés, afin que ses escadres tombent à l'improviste sur l'ennemi. Eclairé par ses agents et par des reconnaissances, il vient fréquemment aux avant-postes pour déceler les intentions de l'adversaire et découvrir ses lignes d'attaque. Dans une première phase, il mène un combat limité sur tout le front, afin de s'emparer de points d'appui. Simultanément, il procède à des attaques tournantes avec ses astronefs légers.

Une fois l'ennemi en désarroi, la seconde phase commence : une masse de rupture assemblée hors de portée des radars, sous le couvert d'une petite nébuleuse par exemple, est lancée sur le point du front le moins résistant. Une fois la percée réalisée, il déclenche alors l'attaque générale, cherchant à tourner l'ennemi par les ailes. Le plan que je vous ai exposé n'est point de moi : vous y reconnaitrez la manière de mon chef.

— Personnellement, je suis enthousiaste ! s'exclama Adison. Qu'en pensez-vous, général ?

— Hum ! Nous avons beaucoup à apprendre. En tout cas, si le rapport de M. Ulmaster est exact, le plan du général Kaninski me paraît avoir de grandes chances de succès.

— Parfait ! Dans ces conditions, mettez tout en œuvre pour que les opérations commencent dès demain !

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur le Président...

Une fois le général parti, Adison se tourna vers ses hôtes en souriant et reprit :

— Par la Galaxie, je suis un bien mauvais maître de maison ! Ma femme nous attend en compagnie de quelques notabilités, pour un dîner intime. Ne les faisons pas languir plus longtemps !

— Si vous le permettez, monsieur le Président, je ne me joindrai point à vous, s'excusa Ulmaster. En effet, dans mon métier, il est préférable de conserver l'anonymat. Je parle itain sans accent et vais tenter de m'infiltrer dans les lignes ennemies afin de glaner quelques renseignements.

Pourriez-vous me fournir un guide discret ? Je possède un passeport itain en bonne et due forme et vais me faire passer, une fois au Anada, pour un immigrant de fraîche date.

— Croyez que je regrette de ne point vous avoir ce soir à ma table, mais je comprends fort bien vos raisons. Veuillez attendre quelques instants dans l'antichambre : je vous envoie notre meilleur éclaireur, sa loyauté est à toute épreuve et son astronef se faufile n'importe où !

Ulmaster s'inclina profondément et répliqua :

— Je vous remercie infiniment, monsieur le Président.

Le déroulement des opérations s'effectua presque exactement selon les prévisions de Kaninski 3.

Le général Rock, affolé à la perspective d'être coupé de la côte par l'attaque sur Ebec, lança vers cette planète la moitié de ses effectifs, puis il franchit le Niagra pour attaquer les escadres d'Ackson qui l'attendaient sur des positions bien fortifiées.

Les troupes du roi Eorg subirent une cuisante défaite.

Les Erikains, sitôt après avoir occupé Ebec, se replièrent, mais au lieu de piquer au Sud, ils attaquèrent Oronto par le Nord, tandis que le gros de leurs forces affrontaient les défenses de la planète par le Sud.

Encerclés, les Itains combattirent bravement, Rock fut tué dans sa vedette aux avant-postes : Ulmaster avait eu vent de sa venue et avait signalé sa présence. Kaninski ne laissa pas passer si bonne occasion.

Les escadres itaines capitulèrent.

Quinze jours après le début de la campagne, toute la partie Est de l'Anada se trouvait aux mains des Erikains. Les renforts itains, arrivés trop tard, débarquèrent dans les Etoiles Neuves situées au large de la Constellation. Dans l'immédiat, ils ne pouvaient reconquérir l'Anada.

La colonie de Sa Glorieuse Majesté Eorg III se trouvait entre les mains des Erikains, alliés des Fortruns.

Presque aux antipodes, un autre drame se déroulait. Le général Orgough, soutenu par les lance-missiles de la flotte, contenait sans peine les Kvéyars. Au Nord, Olchiks et Fortruns avaient chassé d'Yder'bar les éléments légers qui l'occupaient. Conformément au plan établi, ils étaient ensuite revenus vers le Sud-Est, contournant la poche itaine et avaient opéré leur jonction avec les Aharattes.

L'invasion des Inds commençait.

Pourtant, Bourief et Queunot étaient soucieux : leurs seules communications avec les Ardan'els se trouvaient étirées interminablement et, à n'importe quel moment, les Itains pouvaient les couper en débarquant sur une planète bordant la nébuleuse Ersik.

La pénurie de nourriture n'était pas à redouter : les Ahrattes fourniraient le nécessaire ; par contre, les munitions risquaient de faire défaut.

Il fallait qu'Arachi tombe et, sans lance-missiles lourds, c'était impossible. Les Ahrattes pensaient les obtenir du souverain de l'Anjab, lequel possédait une flotte appréciable, mais celui-ci voulait avoir son mot à dire dans le déroulement des opérations.

Un conseil de guerre réunit donc les chefs locaux et leurs alliés.

Bourief prit la parole en premier :

— Ce serait folie de pousser plus avant : les Itains contrôlent la nébuleuse que nous longeons sans cesse : à chaque moment, ils peuvent nous couper de nos arrières. Parmi toutes les planètes occupées, seule Arachi peut nous servir de bastion en cas de revers. Je suggère donc un assaut général de toutes nos forces sur tous les fronts.

— C'est aussi mon avis, approuva le général kvéyar, cependant, nos effectifs sont dérisoires et, si Orgough effectue une sortie, je risque de subir une lourde défaite.

Ol'endorf avait une opinion diamétralement opposée :

— Arachi constitue un abcès sur notre flanc, je le reconnais ; toutefois, la présence des Itains sur cette planète ne nous empêche nullement de pousser plus avant, puisque nous occupons Yder'bar.

Dans quelques mois, les tempêtes cosmiques se déchaîneront ; elles gêneront notre avance, certes, mais empêcheront pratiquement toute navigation dans les nébuleuses. Orgough, privé de l'appui de ses escadres, ne pourra résister à l'assaut de nos robots qui ont pris pied sur Arachi. Laissons-y d'importants contingents et poursuivons la progression vers la riche planète Ombay. Si nous nous en emparons, les Itains seront démoralisés et évacueront les Inds.

La discussion s'éternisa : de part et d'autre les arguments se valaient, si bien qu'aucune décision ne fut prise. En désespoir de cause, les chefs alliés décidèrent de parachever l'investissement d'Arachi, en attendant les ordres de Bernard et de Les'andr.

Par bonheur, les liaisons par ondes accélérées purent être établies. Les deux Empereurs, après consultation, tombèrent d'accord : du fait des succès erikains et des difficultés rencontrées par Iverpool dans son amas stellaire, la chute d'Ombay serait un facteur décisif qui entraînerait rapidement une demande d'armistice.

Le corps expéditionnaire allié profita d'une accalmie des

tempêtes et reprit son avance le long de la nébuleuse.

La planète Amnagar fut occupée : partout les autochtones fêtaient les vainqueurs.

Contournant Ombay, les flottes poussèrent vers le Sud et atteignirent les parages de cette planète, sans que les Itains aient manifesté une réelle opposition.

Orgough, cependant, recevait des missives de plus en plus dilatoires d'Iverpool. Celui-ci menaça même de le relever de son commandement s'il demeurait sur l'expectative.

Le général itain réagit donc enfin.

Appuyés par un terrible barrage de missiles, les croiseurs firent irruption hors du périmètre défensif des satellites et se ruèrent vers le Nadir-Nord.

Les Kvéyars, craignant d'être coupés en deux, se replièrent, laissant la voie libre aux Itains qui purent réoccuper Yder'bar après de sanglants combats au sol.

Une nouvelle fois, les craintes de Bourief se matérialisaient : maintenant, le corps expéditionnaire, totalement coupé de ses arrières, devait impérativement s'emparer d'Ombay et s'y retrancher.

Heureusement pour les alliés, Orgough avait agi trop tard. Manquant d'effectifs, les Itains ne pouvaient assurer la défense d'Ombay.

Malgré le soutien de quelques lance-missiles débarqués en hâte, la garnison itaine fut balayée par les assauts résolus des Olchiks et des Fortruns.

Simultanément, les Ahrattes se révoltaient sur cette planète : le commandant de la place se vit contraint de capituler.

Cette fois, les alliés tombèrent d'accord sur la tactique à suivre : laissant une forte garnison ahratte à Ombay, leurs astronefs remirent le cap sur Arachi.

Yder'bar fut réoccupé.

Un important convoi de ravitaillement étant parvenu aux

Kvéyars, ceux-ci purent reprendre part aux opérations.

Après un court répit, les escadres alliées se lancèrent à l'assaut des satellites défensifs, au moment même où la tempête cosmique soufflait de plus belle.

Les contingents itains durent prendre le large afin de regagner leurs bases dans les amas stellaires situés au large.

L'un après l'autre, les satellites furent détruits et une furieuse charge de croiseurs olchiks et Fortruns en pleine tempête, surprit l'ennemi et la ligne fortifiée située au Nord fut percée.

Orgough, démoralisé, envoya des parlementaires afin de demander à Bourief et à Of endorf d'éviter que la garnison ne soit massacrée par les Ahrattes comme à Ombay. Ceux-ci acceptèrent bien volontiers, car l'ouragan faisait toujours rage et ils avaient grand besoin du soutien logistique d'un astroport.

Olchiks et Fortruns rendirent les honneurs à la garnison. Orgough évita le déshonneur en se suicidant dès l'arrivée des contingents robots d'occupation.

Désormais, toute la côte occidentale des Inds se trouvait sous le contrôle des alliés. Ils prirent leurs quartiers à Arachi, se bornant à envoyer des escadrilles occuper quelques planètes dont les occupants avaient décapité les officiers commandant la garnison itaine.

Une nouvelle fois, Iverpool demanda une entrevue à Sa Gracieuse Majesté Eorg III.

— J'ai le regret d'apprendre à Votre Grâce que le général Orgough a volontairement mis fin à ses jours après avoir capitulé. Toute la zone Ouest des Inds se trouve aux mains des Fortruns et de leurs alliés.

Le Souverain cessa de jouer avec son bilboquet et nota :

— Vous veillerez à ne point verser de retraite à ce général, mon cher Iverpool.

— J'en prends bonne note, Votre Majesté ! Toutefois, je dois insister sur la situation dans notre colonie : dès la fin de la tempête saisonnière qui sévit actuellement, l'ennemi s'emparera de la côte orientale. Déjà les Ahrattes se soulèvent contre nos

garnisons et les massacrent ! J'envisage de procéder à leur évacuation dès que le calme sera revenu.

— Sage mesure, mon brave Iverpool, acquiesça le souverain en installant les pièces d'un jeu de solitaire.

— Considérant que l'Anada est maintenant occupé par les Erikains, notre empire colonial est en passe de disparaître. La famine sévit dans notre patrie, le peuple gronde. Dans ces conditions, j'envisage de donner ma démission à Votre Majesté ! Je reconnais mon échec.

— Tss... tss... il n'en est point question, mon cher : tu es le seul de mes ministres à me rendre visite et tu me distrais un peu. Je m'ennuie tellement ! Allons, du courage : j'ai entière confiance en toi pour prendre les décisions qui s'imposent.

— Alors, Votre Majesté, il faut entamer des négociations avec Bernard Premier et Les'andr, afin de signer la paix dans les meilleures conditions possibles. Nous pouvons encore sauvegarder une partie de l'Empire. Ar'zog, le ministre Fortrun, m'assure que l'Empereur et le Tsar ont aussi des problèmes économiques et qu'ils ne tiennent plus à poursuivre une guerre désormais sans objet, puisque nous sommes au bord de l'effondrement !

— Faudra-t-il que je rencontre ces deux souverains ?

— Cela ne sera nullement nécessaire, si Votre Majesté me donne pleins pouvoirs. Il va de soi que je Lui soumettrai le texte du traité avant signature.

— Fais pour le mieux, mon brave Iverpool ! Pense surtout aux intérêts du peuple...

— Je devrai sans doute reconnaître les frontières actuelles de l'Empire Fortrun définies lors du traité d'Ilsit, ainsi que les Etats gouvernés par les frères génétiques de ce Terrien. Les Olchiks s'octroieront probablement une partie de l'Erse et du territoire urk. Nous devons restituer les amas stellaires confisqués aux Fortruns et payer un tribut qui grèvera lourdement nos finances.

• — Tu deviens ennuyeux, mon brave Iverpool. Agis à ta guise et

laisse-moi tranquille. Tu me fais mal à la tête !

— Que Votre Majesté me pardonne. Désire-t-elle que son médecin vienne la visiter ?

— Non ! Il me prescrit toujours d'horribles mixtures : envoie-moi plutôt mon bouffon.

Iverpool, les larmes aux yeux, acquiesça de la tête.

Il pleurait autant la fin de l'hégémonie itaine que la décrépitude de son souverain !

Hélas, ses doubles génétiques souffraient de la même affection, aussi, en supposant que le parlement eût, exceptionnellement, autorisé un jumeau à régner, le roi des Itains aurait toujours été dément ! Seule la mort d'Eorg III, suivie de celle de ses doubles qui, logiquement, ne pouvaient lui survivre, permettrait au royaume de disposer enfin d'un véritable souverain.

**

Dans son château de Saint-Cloud, Bernard rayonnait : heureux en amour, il vivait les heures les plus merveilleuses de son existence.

Son fils devenait un charmant bambin qui effectuait ses premiers pas sous l'œil attendri des soldats montant la garde dans le parc.

Ses fidèles Grognards venaient de remporter la victoire aux Inds : pareil fait d'armes allait recevoir sa juste récompense. Un décret impérial attribuait de riches pensions et la plus haute distinction de l'Empire — la Croix Stellaire avec diamants — à Friancourt, Bourief et Chastel.

Sa première visite fut celle de Faultrier de retour des Ardan'els.

— Sabre de bois ! Je suis content de te revoir ! s'exclama l'Empereur en donnant l'accolade à son ami. Alors tu dois être heureux : cette fois ces guerres interminables vont prendre fin.

— Morbleu, je crois rêver ! Je dois faire amende honorable : tu avais vu juste. Les Itains n'auraient jamais traité avec nous si tu ne leur avais octroyé pareille défaite. Enfin, nous allons jouir d'une paix durable !

— Je viens de recevoir l'ami Ar'zog qui m'a communiqué les propositions de leur ambassadeur. Elles paraissent acceptables : à l'Est nos frontières sur l'Istul sont maintenues.

Bernard 2 est reconnu souverain de West'and ; Bernard 3, de Espagne ; Bernard 4, de Ollan.

J'espère qu'il se montrera plus raisonnable. Bref, les titres octroyés à ma famille et à mes fidèles se voient légitimés. L'amas stellaire des Anilles nous sera restitué. Je conserve quelques ports aux Inds pour commercer avec nos amis ahrattes. Jamais l'Empire Fortrun n'aura été aussi florissant : nos astrocargos vont reprendre le large et ramener les denrées qui faisaient défaut à nos sujets.

— Et Les'andr, que demande-t-il ?

— Mon frère impérial se montre assez raisonnable. Il accepte d'évacuer les Inds et se contente de quelques constellations au Nord du territoire Urk et en Erse. Il réclame aussi le libre passage dans le détroit des Ardan'els. Je confirme ses droits sur l'Inland.

— Et les Kvéyars ?

— Ils se sont comportés en alliés loyaux pendant cette expédition aux Inds. Je leur laisserai donc une certaine autonomie. Ils devront pourtant me prêter allégeance.

— Ne crains-tu point que certains peuples supportent mal ta domination ? Ne serait-il pas plus raisonnable de revenir à la frontière sur le Hin ?

— Il n'en est toujours pas question ! Si je laisse ces gens-là se gouverner eux-mêmes, tôt ou tard, ils fomenteront une nouvelle coalition contre moi ! Non ! Mieux vaut une poigne de fer sous un gant de velours. La paix est à ce prix.

— Tu ne m'as point parlé des vaincus ?

— Baste ! Les Itains se montrent enfin raisonnables : ils ne réclament même pas l'Anada : les Erikains ont apprécié ce geste. Là-bas, un nouvel Empire vient de naître et, un jour, il faudra compter sur lui. Ce problème sera celui de nos descendants ! Par contre, j'ai demandé aux Ahrattes de restituer aussi quelques

ports à leurs anciens oppresseurs : ainsi tout le monde sera satisfait, les Inds constituent un énorme marché en puissance. Je laisse aussi la lointaine Stralie à mes adversaires : ainsi, ils pourront commercer et n'affronteront pas de révolution interne. Du coup, ils verseront l'indemnité de guerre sans difficulté.

— Tu deviens machiavélique ! Bref tout le monde est d'accord : à quand la signature définitive du traité ?

— Dans une semaine à Ienne, capitale des Kvéyars. Ce sera une simple formalité. Ensuite, à mon retour à Dumyat, aura lieu la plus magnifique fête jamais vue sur cette planète. Les réjouissances dureront dix jours. J'espère que tu seras des nôtres ?

— Sans doute. Ensuite, je prendrai un peu de repos : tu m'as octroyé une superbe planète dans le Sud de l'Empire, j'ai l'intention d'y instaurer une nouvelle forme de gouvernement et de procéder à quelques expériences biologiques : j'ai encore bien des choses à apprendre des Fortruns. Dès la fin des festivités, j'irai m'installer là-bas.

— Parfait ! Eh bien, mon ami, ne te semble-t-il pas que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ?

CHAPITRE IX

L'Empereur Bernard l' règne sur un immense Empire : les Itains, ses derniers adversaires, ont été réduits à merci. Son épouse l'adore : il lui offre de somptueux cadeaux. Bals et réceptions se succèdent sans trêve au palais où se pressent rois, princes et ducs, cour éclatante venue de toutes les planètes.

L'archiduc des Kvéyars semble ravi et comble de présents le petit roi d'Orm.

Les Olchiks, eux-mêmes, paraissent satisfaits. Ils se sont couverts de gloire pendant l'expédition des Inds et cette victoire leur a permis d'étendre encore leur immense Empire.

Bernard légifère avec sagesse : il crée une administration forte pour son Empire démesuré. Quant aux Fortruns, ils ont repris leur existence de sybarites et portent aux nues leur Empereur. Le retors Ar'zog lui-même ne semble plus ourdir d'intrigues : pendant les claires nuits, il s'abandonne voluptueusement à la communion extatique qui l'unit à ses compatriotes aux sons d'une musique omnisensorielle. Le peuple élu se consacre uniquement aux arts : ordinateurs et robots se chargent du travail. Les maisons-bulles migrent au gré de leurs occupants qui jouissent du merveilleux climat contrôlé par les satellites. Enfin, ces sybarites mènent l'existence rêvée, entièrement consacrée aux plaisirs. Pourtant, une ombre passe parfois sur le visage de Bernard : il a envoyé à plusieurs reprises des sondes à grand rayon d'action vers sa patrie, la planète Terre qui orbite au bord du bras de Véla. Chaque fois, à leur retour, il affiche une mine soucieuse et l'Impératrice l'a souvent entendu murmurer les paroles énigmatiques prononcées naguère par sa belle-mère : pourvu que ça dure...

Personne, pas même Ar'zog, ne connaît ce qui s'est passé là-bas, après la retraite de Russie au cours de laquelle les Grognards ont été enlevés pour vivre une exaltante aventure. Bernard, seul, connaît le sort de Napoléon : il a suivi les tristes péripéties de la fin de son règne ; son abdication, l'île d'Elbe, les Cent jours, Waterloo, Sainte-Hélène... Bernard redoute la fatalité.

Parfois, il se prend à songer : les savants Fortruns ont réalisé d'énormes progrès dans l'étude du temps et, un jour peut-être,

Bernard pourrait interférer sur l'histoire : empêcher la défaite de celui qui, en toutes choses, a été son modèle, son idole.

L'expédition des Inds mise à part, car Napoléon avait renoncé à son projet alors que lui, Bernard a conjuré le mauvais sort en accomplissant ce que l'Empereur des Français n'a pu réaliser !

Et pourtant, il a peur. Il n'ose croire que la paix puisse être définitive. Alors, loin de réduire ses escadres, il maintient aux frontières de puissants effectifs. Dans les arsenaux, dans les astroporcs, des nefs redoutables sont mises en chantier. Bernard veut même posséder des navires comparables à ceux des Itains.

Chacun le sait maintenant : une nouvelle guerre est inévitable : jamais Les'andr et Bernard ne parviendront à coexister en paix. Chaque Empereur surveille jalousement son *frère*, afin d'éviter qu'il prenne l'avantage sur lui.

Les'andr a réorganisé ses escadres. Elles sont moins nombreuses que celles de Bernard et les manœuvres des escadrilles sont lentes, les robots pesants. Par contre, frégates et corvettes, remarquablement entraînées, peuvent harceler les colonnes d'astronefs et se replier rapidement. Les lance-missiles olchiks sont les plus puissants de toutes les constellations. Les généraux apprennent un art nouveau : le combat en retraite : en effet, le territoire olchik est gigantesque et le Tsar refuse toute bataille frontale où son adversaire excelle. Les généraux ont reçu l'ordre de rompre le combat et d'entraîner la Grande Armada dans les immensités des constellations glacées, sujettes à d'effroyables tempêtes cosmiques.

Pourtant, Bernard reçoit un ambassadeur olchik et tous deux boivent à l'inaltérable amitié des deux Empereurs. Hypocrisie ? Fourberie réciproque ? Bernard a déjà conçu son plan de mobilisation. De tous les points de son Empire, des convois convergent vers la frontière : vers l'Istul qui borde les Empires rivaux.

Au palais, l'atmosphère est pesante. Les courtisans se font rabrouer. Bernard passe le plus clair de son temps dans son bureau à étudier les mappemondes et à recevoir ses agents. Le fameux Ulmaster lui fournit de précieux renseignements sur la flotte ennemie : trois escadres attendent l'offensive Fortrun.

La première, derrière l'Iémen, 130 000 astronefs sous les ordres d'Arclay. La seconde de l'Iémen au Bug : 60 000

navires : Agr'ation les commande. Les forces d'Or'mazoff se trouvent séparées des précédentes par une nébuleuse, chargées de défendre Oscou, elles sont fortes de 80 000

nefs. Plus de manœuvres audacieuses, plus d'attaques enveloppantes : il faut attirer les Fortruns vers l'intérieur, tout détruire sur les planètes, épuiser les astrots, puis prendre l'offensive.

Pour la première fois, Bernard ne croit pas son meilleur espion.

— Allons donc ! S'exclame-t-il. Jamais les généraux olchiks ne se déshonoreront ainsi aux yeux de leurs compatriotes ! Jamais l'envahisseur n'a pénétré en territoire olchik. Les'andr n'acceptera pas de voir ses planètes bombardées et détruites.

Tout est prêt maintenant.

La Grande Armada est massée, elle n'attend plus que son chef. Celui-ci voit avec peine les yeux rougis de larmes de l'Impératrice. Bernard décide de l'emmener avec lui jusqu'en territoire uskien. Pour la consoler et pour lui donner une image de sa puissance, rois et princesses organiseront des réjouissances à chaque escale.

Ainsi, l'Empereur compte en imposer à ses alliés : les étapes sont toutes plus grandioses les unes que les autres, une foule de notables se pressent pour contempler le couple impérial. Chaque souverain rivalise de luxe pour complaire au potentat Fortrun. Journées éblouissantes pendant lesquelles la gloire de Bernard est à son apogée. Tous baissent la tête devant lui, tous redoublent de flatteries : ne va-t-il point rejoindre la plus titanesque flotte jamais réunie dans le bras de Véla ?

Tous les jumeaux de Bernard partagent ces festivités ainsi que les Fortruns devenus par la grâce de l'Empereur souverains de planètes ou de constellations. Seul Ad'ott n'est pas présent.

Enfin l'instant de la séparation arrive : l'Impératrice sanglote. Hina tente d'apaiser le chagrin de la jeune femme : elle pleure aussi. Devant ce spectacle, Bernard hésite, l'irréparable pourrait encore être évité.

Hélas, il tourne le dos et part dans son astronef peint aux couleurs uskiennes afin d'éviter de donner l'éveil.

Parvenu à la frontière, il trouve la Grande Armada en ordre parfait sur ses positions. Ses généraux sont pleins de confiance : seule la mort de l'Empereur pourrait leur arracher la victoire.

Tous sont impatients de foncer en territoire olchik.

La flotte est scindée en trois :

Sur l'Istul : Bourrief et Géraudont avec 300 000 nefes. Au centre : 80 000 navires alliés : Chastel et Kaninski.

A droite : trois corps uskiens et West'ands, effectif 70 000 avec Queunot.

Deux flancs-gardes et deux corps de réserve.

Jérôme Bernard 2 reçoit le commandement des corps Sud, l'Empereur est généralissime et dirige l'aile gauche, la plus importante.

Sans plus attendre, la Grande Armada franchit la mince nébuleuse Istul et fonce vers l'Témen, sa gauche en avant.

Jérôme, lui, doit tenter d'envelopper les escadres d'Agr'ation.

Chaque astrot connaît la proclamation de Bernard : *la seconde campagne d'Usk est commencée. Elle*

sera glorieuse comme la première et mettra un terme à cette orgueilleuse influence des Olchiks sur nos

constellations. Les corvettes et les croiseurs de Chastel, de Kaninski et de Géraudont partent en éclaireurs. Le gros des astronefs suit sur trois colonnes.

La planète Ilna est occupée : les Olchiks reculent, évitant l'encerclement.

Géraudont s'élance sur les traces d'Arclay ; Chastel suit Agr'ation de près.

Hélas, Jérôme Bernard fait échouer la manœuvre d'encerclement : immédiatement destitué par son frère et mis sous les ordres de Chastel, il quitte l'armée sans prévenir. Chastel, privé de son

soutien, culbute pourtant les arrières olchiks dont la masse principale parvient à rejoindre Arclay autour de la planète Olensk.

Déjà, l'armada Fortrun a ses effectifs diminués d'un tiers : pillards, maraudeurs, déserteurs se sont éparpillés sur les planètes voisines. Sur la route de la Grande Armada, les Olchiks brûlent tous les stocks planétaires. Ses généraux refusent toujours le combat et se retirent derrière la nébuleuse Wina.

L'objectif de Bernard est Olensk, sur la route de la capitale de l'Empire olchik.

Au Grand Etat-Major, à Oscou, le ton monte : les généraux protestent énergiquement contre la dispersion des escadres et le Tsar doit abandonner le commandement en chef.

Sur les planètes occupées, il fait très chaud : les étoiles de ces constellations sont sujettes à des irrégularités de rayonnement provoquées par des nuées rencontrées périodiquement sur les orbites planétaires. C'est l'été stellaire, mais l'hiver approche.

Bernard progresse toujours, cherchant la bataille.

Agr'ation et Arclay se replient en bon ordre. Lorsque les escadres des Fortruns approchent d'Itebsk, la planète entière est couverte de nuages de fumée : toutes ses cités sont en flammes !

Bernard, avec 150 000 neufs, franchit le nébuleux Niepr et marche sur Olensk, précédé par Chastel et Kaninski.

Les corvettes se heurtent à une arrière-garde qui oppose une farouche résistance, permettant au général Agr'ation de se retrancher sur la planète, ceinte de puissants satellites défensifs.

Les lance-missiles tonnent, décochent des milliers de projectiles. Olensk brûle. Ses habitants périssent par milliers, Agr'ation, lui, reste insaisissable : il a encore pu prendre le large.

Bernard s'interroge : Ulmaster avait raison : les Olchiks lui ont abandonné une de leurs planètes saintes, acceptant le massacre de ses habitants.

Que faire ? Queunot conseille de s'en tenir là : vivres, hôpitaux ne peuvent suivre. Bientôt, les nuées hivernales vont s'abattre sur

les constellations et les soleils moribonds ne fourniront qu'une chaleur dérisoire. Or, les astronefs ont besoin de bases planétaires pour se ravitailler, pour procéder aux réparations. Lorsque le sol sera glacé, cela deviendra presque impossible.

Maintenant, les deux tiers de l'Armada sont à la traîne ; comment vaincre avec des effectifs pareillement amenuisés ? Tous les conseillers de l'Empereur le pressent de prendre ses quartiers afin de recommencer une seconde campagne lorsque les soleils brilleront de tout leur éclat.

Bernard, obstiné, refuse : *le péril nous pousse vers Oscou — prétend-il — là, Les'andr devra bien*

faire front ! Alors mon génie militaire me permettra de l'écraser...

La halte à Olensk ne dure que huit jours.

L'Armada reprend ensuite sa progression : cap sur Oscou!

Devant Orodino, Géraudont rencontre enfin une résistance acharnée. L'ennemi fait front.

Bernard avait vu juste : l'opinion publique a forcé le Tsar à défendre la Cité Sainte contre l'envahisseur. Arclay est remplacé par Outousoff : il a mission de se battre.

Deux flottes se font face : d'un côté 120 000 Olchiks dotés d'innombrables lance-missiles, ils s'appuient sur divers satellites fortifiés, seule la gauche est vulnérable ; de l'autre 127 000 navires aux équipages exténués, aux propulseurs à bout de souffle.

Les adversaires sont au contact. Déjà des nuées de calcium ionisé se répandent dans l'espace, rendant la visibilité mauvaise.

Bernard, au milieu de sa garde, inspecte la ligne de front, puis les lance-missiles commencent à cracher leurs mortels projectiles. La plus grande bataille de la Galaxie vient de débuter !

A gauche, Orodino est occupée. Une contre-attaque de frégates la dégage aussitôt.

Au centre, Chastel attaque sous un barrage de missiles, il est repoussé. Kaninski vient à la rescousse. Des cuirassés interviennent : trois bastions de satellites sont pris. Les Fortruns

ont subi de lourdes pertes.

La grande redoute, point d'appui principal d'Arclay et d'Agr'ation, tient toujours. Ses missiles pulvérisent les innombrables astronefs qui s'élancent en vagues successives. Pourtant le 30e de ligne robot prend pied sur les îlots de métal et bouscule les défenseurs.

Victoire, le front olchik est crevé !

Les Olchiks réclament à Outoussoff les renforts indispensables. Après une préparation de missiles, une division de robots contre-attaque pour reprendre la redoute. Elle sera décimée et, après de furieux corps à corps, le 30e de ligne restera maître du terrain.

A l'aile droite, dans un terrible sursaut, les cuirassés d'Agr'ation se ruent sur les escadres de Chastel et de Kaninski, des tirs de satellites les appuient.

Mais Bernard veille : il expédie dix-sept escadrilles à la rescousse. Les robots luttent au corps à corps, parmi les éclairs violets qui zèbrent l'espace, les astronefs zigzaguent et explosent.

Agr'ation est tué dans son navire, Chastel blessé. Pourtant, ces damnés Olchiks ne battent pas en retraite !

L'Empereur lance Géraudont avec ses corvettes, il rameute des renforts de tous les azimuths. Une partie de sa Garde, elle-même, se lance dans la mêlée. Cinquante escadrons de frégates alliées sillonnent l'espace, faisant feu de toutes pièces. La bataille continue.

Les généraux de Bernard réclament le reste de la Garde, mais l'Empereur refuse : à 800 parsecs de ses bases, il ne veut pas risquer son ultime réserve.

Alors, 400 lance-missiles sont mis en batterie : la mort pleut sur les Olchiks qui se retirent lentement, laissant le champ de bataille couvert de carcasses d'astronefs et de robots déchiquetés.

Kaninski vient de gagner la couronne de Prince : jamais aucun officier n'a montré tant de vaillance!

Bernard reste prostré dans sa nef amirale sous le coup de la fatigue et de la tension nerveuse. En fait, il n'a pas été aussi brillant que naguère durant la bataille : la percée a été arrachée à

coup d'escadrilles lancées dans la mêlée.

C'est pourtant la victoire : l'ennemi s'est retiré dans l'immensité de l'espace, laissant ouverte la voie d'Os-cou. Cuirassés, croiseurs, frégates, lance-missiles Fortruns, manœuvrés par des officiers héroïques, se sont montrés d'une redoutable efficacité.

L'Empereur envoie des messages à Dumyat : il ordonne de grandes réjouissances pour fêter la victoire ! Il pense aussi à son armada et rassemble sur la planète olensk tous les stocks disponibles en munitions, nourriture, pièces de rechange.

Maintenant la porte d'Oscou est ouverte : il doit s'en emparer !

**Les Olchiks vont-ils livrer un ultime baroud devant la capitale ?
Peu importe, il reste encore 95 000**

nefs aux Fortruns.

Géraudont est envoyé en avant-garde pour tâter le terrain. Il arrive sans opposition en vue de la planète : Outousoff s'y trouve encore avec ses forces, il demande à Bernard de le laisser quitter Oscou sans les attaquer afin d'éviter des destructions et de préserver les œuvres d'art. L'Empereur accepte.

Alors l'émir, son astronef personnel, se pose sur l'astroport. Personne, pas un seul notable pour l'accueillir. Le soir même, l'Empereur couche dans le palais de Les'andr. Est-ce la fin ?

Géraudont lui-même a perdu la trace des fuyards.

Cependant des rumeurs montent dans la nuit, des lueurs apparaissent et, le lendemain, la planète entière est un brasier ! Le madré Tsar n'a pas dit son dernier mot : il a disposé ses escadres restantes de manière à couper les communications de son adversaire. En même temps, il demande à négocier.

Géraudont pare au plus pressé en dégageant la route d'Olensk.

Cependant, Bernard hésite : va-t-il rester dans les ruines d'Oscou, ou bien regagnera-t-il une base plus sûre pour passer l'hiver stellaire ?

Les incendiaires ont été arrêtés et passés par les armes ; il reste encore quelques cités et assez d'approvisionnements pour ravitailler les restes pantelants de l'Armada.

Trente-deux jours passent.

L'Empereur arpente de long en large les salles du palais : contre toute attente, il espère encore que le Tsar acceptera de signer la paix. Il lui expédie un nouvel ambassadeur : peine perdue, les Olchiks haïssent trop les Fortruns et leur chef. Trop de pillages, trop d'exactions, trop de destructions, ont accompagné l'avance de la Grande Armada.

Et puis Les'andr a ce mot superbe :

— Demander un *armistice* ? Mais pourquoi diable ? Nous n'avons point encore commencé la guerre.

Pour donner le change, Bernard fait donner des spectacles, des ballets dans les salles encore intactes d' Oskou .

Mais dans le palais, les généraux pressent l'Empereur :

— Sire ! Il faut nous retirer vers l'Ouest pour prendre nos quartiers d'hiver.

Pas question ! Bernard nourrit de grandioses projets : il lui reste 100 000 astronefs, des renforts sont en route, alors, pourquoi ne pas porter un coup décisif ?

S'élancer vers le Nord, s'emparer de An'etersbourg, sanctuaire de l'Empire olchik ? Les sujets de Les'andr ne pourront supporter de la voir détruire, ils tueront Les'andr et mettront un terme à ces massacres.

Atterrés, les généraux se regardent : Bernard est-il devenu fou ? Il est en pleine paranoïa!

Bourief hasarde :

— Sire, Votre Majesté songe-t-elle que les soleils vont bientôt s'éteindre ? Les étoiles seront masquées de nuées, nos nefes devront naviguer au sein de terrifiantes tempêtes cosmiques, le sol des planètes sera glacé, impossible d'y trouver de nourriture. Et nos lignes de communication peuvent être coupées d'un instant à l'autre. NON ! Il faut regagner dès maintenant le territoire uskien.

— Notre départ serait interprété comme une fuite ! s'écrie l'Empereur. Pourquoi quitter cette planète ? Le temps y est encore clément, nos équipages peuvent y prendre un peu de repos.

Personne n'ose insister.

Bernard envoie des lettres à l'Impératrice : il ne mentionne pas les tueries commises mais parle de la beauté des feuillages d'automne et lui donne rendez-vous pour bientôt, après la victoire définitive.

Les jours passent. L'air devient frais. Les premiers flocons de neige voltigent. Les soleils s'estompent derrière des nuées diffuses.

Que faire ? Les nouvelles de Dumyat ne sont guère rassurantes : les Fortruns mécontents réclament le retour de leurs compatriotes. Et puis les Itains se font à nouveau menaçants.

— Allons ! C'est dit ! On a besoin de moi : nous allons prendre nos quartiers à Olensk !

Les généraux poussent un soupir de soulagement : enfin ! *Mais est-il encore temps?*

Et voilà que Géraudont qui veille sur la voie de retraite, se fait surprendre et qu'il perd ses astrocargos.

Bernard hurle les ordres :

— Lancez une contre-attaque ! Rassemblez tous les astrocargos disponibles ! Tous les lance-missiles doivent être emmenés, pas question de laisser des trophées à l'ennemi ! Nos colonnes partiront demain matin pour Olensk, via Alouga.

Il donne aussi des instructions secrètes : afin de bien faire regretter à Les'andr de ne pas avoir répondu à ses demandes répétées, les cités encore intactes seront brûlées, le palais impérial détruit ; une garnison laissée sur place assurera ces destructions.

Et l'immense convoi s'ébranle, il paraît encore fort redoutable. Mais il s'agit d'un curieux corps de bataille : on croirait plutôt une horde de pirates au retour d'une fructueuse expédition.

Cuirassés, croiseurs, sont bourrés de rapines. Les astrocargos regorgent d'œuvres d'art, de bijoux, mais aussi de nourriture, de boisson, de drogues psychédéliques dont les Fortruns sont friands.

Devant ces escadres hétéroclites, les Olchiks établissent un barrage, il faut se frayer un chemin en combattant, les navires passent de justesse et un raid de frégates manque de peu une belle capture : Bernard en personne.

Du coup, l'Empereur décide de modifier son cap : puisque l'ennemi l'attend au Sud, il reprendra la route empruntée à l'aller. Tant pis si les planètes, déjà pillées, ne peuvent fournir que de maigres subsides.

En quatre groupes, les escadres obliquent vers le Nord-Ouest puis

elles rejoignent leur ancien itinéraire et tournent vers l'Ouest.

Chastel combat à l'arrière-garde. Ses navires sont très éprouvés, partout les soleils s'estompent derrière les nuées gazeuses. Les planètes se couvrent d'une chape de glace.

Kaninski relaie Chastel qui n'en peut plus. D'innombrables nefs avariées restent à la traîne.

Douze jours après le départ d'Oscou, Bernard apprend que le bruit de sa mort a couru à Dumyat. Un général Fortrun a tenté de renverser le régime, sans songer un instant au roi d'Orm et à l'Impératrice. L'ordre a été rétabli, les responsables fusillés. Cet incident montre au despote la fragilité de son pouvoir : il doit regagner au plus vite la capitale avant que la nouvelle de sa défaite n'y parvienne.

Or, les escadres olchiks affluent de toutes parts pour couper la route d'Olensk. Sans cesse, Bernard doit lancer de nouvelles escadrilles pour dégager la voie. Ses effectifs de frégates et de corvettes fondent à vue d'œil.

Qu'importe ! Il faut passer. Kaninski se bat comme un lion, à un contre dix, à un contre cent ! Et l'Armada aperçoit enfin la planète tant désirée.

Les pertes ont été effroyables : pas question de récupérer les navires avariés, ni d'embarquer les lance-missiles. Le butin capturé par les poursuivants est considérable et ils récupèrent nombre de trésors volés.

Olensk avait été ceinte d'une fortification de satellites blindés : enfin, les astrots vont pouvoir souffler, enfin les astrots vont pouvoir manger à leur faim et souffler un peu. Depuis longtemps déjà, les synthétiseurs alimentaires sont approvisionnés avec des denrées hétéroclites de valeur nutritive discutable.

Déception ! Après cinq jours de repos, les rescapés reçoivent l'ordre de repartir : l'ennemi menace de couper la retraite. Il ne reste plus que 37 000 astronefs en état de combattre et seulement 127 lance-missiles !

Et l'hiver stellaire se déchaîne.

Les soleils ne sont plus que brasiers rougeoyants, parfois même les navigateurs ne peuvent plus établir leur cap, perturbations

magnétiques et voiles nébuleux les en empêchent.

Les Olchiks eux-mêmes souffrent. Leur moral est bas : ils n'espèrent plus annihiler les restes de la Grande Armada, mais seulement les repousser hors de leurs frontières.

Pourtant, ils conservent l'initiative : un corps olchik parvient à s'interposer entre la planète Asnoïe et les Fortruns, juste après le passage de Bernard et de sa garde.

Le gros va-t-il être coupé des avant-gardes ? Chastel et Kaninski paient de leur personne une nouvelle fois, afin de permettre le passage des nefes qui arrivent encore.

Kaninski, acculé à là mince nébuleuse Niepr, devenue un torrent de gaz gelés, a été sommé de se rendre. Abandonné par Chastel, comme naguère Queunot, il s'élance parmi les tornades, les météores cinglent la coque de sa corvette, il passe de justesse à travers les avisos ennemis et parvient à rejoindre Bernard qui lui fait fête.

Sèchement, Kaninski lance à Chastel :

— Dieu nous voit et nous juge, monsieur ! Un jour, vous aurez à lui rendre des comptes.

Enfin, une bonne nouvelle : des renforts uskiens arrivent et ils doivent tenir les détroits de la nébuleuse Erézina. Bernard décide de stopper une journée sur la planète Orcha, afin de procéder aux réparations les plus urgentes. Ayant détruit les astrocargos, les astronefs trop endommagés et rafistolé les autres, l'Empereur repart vers la nébuleuse où un passage a été dégagé parmi les blocs de gaz gelés.

Les Olchiks hésitent : ils craignent encore ce diable de Bernard et ignorent où il tentera de traverser le bras gazeux.

Voici les escadres de Chastel : elles franchissent l'obstacle dans un ordre parfait. L'Empereur, ayant constaté que tout se déroule pour le mieux, repart de l'avant en compagnie de sa Garde.

Restent les traînards, les astronefs poussifs dont les propulseurs sont sur le point d'exploser, et aussi les pillards dont l'habitacle est bourré du fruit de leurs larcins. Ils ne se pressent point.

Malheureusement pour eux, les Olchiks les ont repérés et leurs lance-missiles se déchaînent.

C'est alors une effarante bousculade. Les nefs se heurtent, certaines dérivent parmi les blocs glacés.

D'autres explosent : partout les Olchiks s'en donnent à cœur joie !

Ah ! Les fricoteurs regrettent d'avoir pris du bon temps, c'est un véritable charnier que défend Kaninski, toujours au cœur du combat.

Enfin, l'arrière-garde rallie et franchit la nébuleuse en faisant feu de tous ses lasers.

Le passage durement maintenu est obstrué. Les sapeurs peuvent être fiers ! Ils ont accompli un travail de géant dans d'effroyables conditions. Tout cela pour sauver quoi ? 8 000 astronefs, 2 000

frégates et corvettes, les épaves des autres traînards se trouvent dans l'Erezina. Trois escadres olchiks ont attaqué, elles n'ont pu transformer cet affrontement en déroute.

Encadré de corvettes uskiennes de la Garde, Bernard file maintenant vers sa capitale. Les Olchiks tentent de le poursuivre avec des frégates rapides, l'Empereur ordonne à ses fidèles de le tuer plutôt que de le laisser vivant entre les mains de l'ennemi !

Géraudont reçoit la délicate mission de contenir l'adversaire à la frontière uskienne ; tandis que Bernard va essayer de reconstituer une Armada, il tente de minimiser sa défaite.

— Pour la première fois, une seule campagne n'a pas suffi à détruire l'ennemi ! proclame-t-il. Au printemps, à la tête de 300 000 astronefs flambant neufs, je réglerai définitivement le compte du Tsar.

A Dumyat, quelques astronefs capturés au début de la campagne viennent d'arriver ; le bon peuple Fortrun ignore encore la déroute, chacun croit que l'Empereur se trouve dans ses quartiers d'hiver à Olensk, entouré de son armada. Sur la route de la capitale, quelques croiseurs prennent le relai des uskiens à bout de souffle. L'astronef l'émir et son escorte arrivent enfin en vue de Dumyat et s'approchent du palais. Les radars ont repéré ces navires suspects et leur intiment l'ordre de stopper.

L'Empereur a toutes les peines du monde à se faire reconnaître.

CHAPITRE X

Le premier soin de Bernard à son arrivée est de se mettre au lit. Il dort douze heures d'affilée.

Dès son réveil, il demande des nouvelles du roi d'Orm et de l'Impératrice.

Ni l'un ni l'autre ne se trouvent au palais. Depuis le départ de son époux, Marie-Louise s'est retirée dans une résidence éloignée de la capitale, où elle attend avec anxiété les nouvelles de la guerre.

La malheureuse ne pouvait supporter que le père de son fils chéri fit régner terreur et destruction dans la Galaxie. Et elle se trouvait complice en quelque sorte de celui qui avait tué tant de gens, brûlé tant de riches planètes, anéanti la superbe capitale de l'Empire olchik.

Révoltée contre son destin, elle avait envisagé de mourir, puis de fuir : un astronef rapide l'aurait emportée jusqu'aux frontières avec son fils. De là, étant donné la désorganisation des troupes, elle aurait pu rejoindre sa patrie.

Hélas, l'Impératrice était l'objet d'une surveillance attentive : par crainte d'un attentat, une compagnie de grenadiers robots montait la garde nuit et jour autour du château. Ces incorruptibles sentinelles se relayaient dans le parc et derrière la porte des appartements impériaux. Même si elle avait pu échapper à ces cerbères, l'alerte aurait été vite donnée et son navire intercepté. Donc, impossible de regagner son pays. Elle passait de longues heures, immobile près du berceau où son fils dormait, paisible, caressant ses boucles châtaines, les larmes aux yeux.

Quel serait en effet le sort de cet enfantelet dans le monde futur ? Pour elle, aucun doute possible : une nouvelle coalition allait être organisée et ferait payer chèrement à Bernard les exactions de ses escadres.

Aucun espoir de ramener Bernard à la raison : déjà, avant le début de cette fatale campagne, elle avait tenté de raisonner son époux, jamais il n'avait rien voulu entendre, persuadé qu'il était de la victoire finale.

Chaque nuit, Marie-Louise demeurait éveillée, plongée dans ses mornes pensées : elle avait aimé Bernard, avait eu un enfant de lui, le bourreau des planètes de Véla !

L'Empereur ignorait encore tout cela. Après avoir pris un excellent bain dans une cuve iono-relaxante, il se sentait nettement mieux, il avala ensuite un copieux petit déjeuner, et s'installa devant sa table de travail afin de faire le point de la situation.

Ses ministres étaient accourus au palais et attendaient dans l'antichambre. Parfois, Bernard en appelait un pour avoir des précisions sur telle ou telle question.

Vers midi, son opinion était faite : il venait de perdre une bataille, mais nullement la guerre.

Satisfait, il convoqua Ar'zog.

Celui-ci pénétra dans la pièce. Cette fois, semblait-il, il se penchait beaucoup moins bas pour effectuer ses courbettes.

— Alors mon brave Ar'zog ? Tu parais en pleine forme. Raconte-moi un peu ce que pensent tes compatriotes.

— Sire, pardonnez ma franchise, répliqua le Fortrun de sa voix métallique. Tous désirent que vous fassiez immédiatement la paix.

— Mais avec qui, mon cher ? Les Itains vont rompre le traité que nous avons signé, croyant pouvoir se jeter comme des hyènes sur le lion blessé ! Les'andr ? Il ne me pardonnera jamais les destructions opérées dans son Empire ! Alors, que suggères-tu ?

— Puisque Votre Majesté ne veut point mettre un terme à la guerre, qu'Elle fasse au moins cesser les différends qui l'opposent depuis des années au Grand Pontife. La majorité de mes compatriotes est croyante et tous apprécieraient un retour à la normale par la signature d'un Concordat.

— Soit Cette épineuse affaire traîne depuis trop longtemps. Arrange-toi pour la régler rapidement.

— Reste la situation militaire, Votre Majesté. Il ne demeure pour ainsi dire que des épaves de la puissante Armada partie à la conquête du territoire olchik. Maintenant, nous sommes

pratiquement dans la même situation que lors de votre arrivée au pouvoir, lorsque les escadres kvéyars nous menaçaient !

— Allons donc ! Il me reste encore 40 000 astronefs aux frontières. Certes, je vais être obligé d'évacuer la Pruk et l'Usk, puis d'établir une ligne de défense le long du courant nébuleux Elb.

Cela me fournira le délai indispensable pour rassembler une nouvelle armada et, cette fois, la seconde campagne au printemps galactique sera la bonne !

— Votre Majesté, l'Empire ne supportera jamais pareil effort, protesta le Fortrun. Vos sujets sont las de se battre. Nos planètes se trouvent dépeuplées par ces batailles incessantes. Nos richesses minières seront bientôt taries.

— Ar'zog, tu me racontes là des sornettes ! trancha sèchement Bernard. Je viens d'étudier en détail les rapports fournis par les ordinateurs : jamais la population fortran n'a été aussi nombreuse !

Jamais nous n'avons disposé d'un pareil potentiel industriel ! Notre commerce extérieur, même en tenant compte du blocus, n'a jamais été aussi florissant ! Des sommes considérables ont été employées pour améliorer les communications de l'Empire, pour embellir ses cités. Les Fortruns paient beaucoup moins d'impôts que les Itains ou les Olchiks. Notre flotte est en voie de reconstitution ; les Itains peuvent reprendre la lutte : cette fois ils trouveront devant eux des nefs susceptibles de les affronter au sein des nébuleuses. Quant aux Olchiks, je me fais fort de lever en quelques mois une Armada de 235 000 navires flambant neufs ! Tes compatriotes sont las, dis-tu ?

Pourtant, ils ne sont pas tellement touchés par cette guerre ; seuls les officiers, les ingénieurs et les techniciens sont mobilisés. Les robots constituent la masse de mes armées. Alors, cesse tes pleurnicheries !

Le Fortrun ne répliqua pas : ce démoniaque Terrien était incompréhensible ! Il venait de perdre des milliers d'astronefs, de subir une effroyable défaite et il parlait toujours en maître, comme si de rien n'était.

Pendant les mois suivants, Bernard déploya une activité fébrile. Pourtant, bien qu'il fit bonne contenance, son moral avait été durement touché ; il ne croyait plus en son étoile.

Revenue au palais, l'Impératrice lui faisait grise mine, elle se cantonnait dans ses appartements et, lorsqu'elle paraissait en public, ses yeux rougis montraient qu'elle avait versé des larmes abondantes. Rien ne la distrayait de son chagrin et Bernard, pris par les devoirs de sa charge, ne pouvait guère lui consacrer de temps.

Les Olchiks avaient été contenus à grand-peine. La Pruk, occupée, avait changé de camp et fourni une escadre d'astronefs à Les'andr. Traître aussi à son Empereur : A'dot, souverain d'Uède passé à l'ennemi. Les Itains préparaient un débarquement en Ugal afin de libérer la Spagne et fournissaient des armes à tous les belligérants. Que de préoccupations !

Mais l'Empereur avait encore un autre motif de souci : il avait toujours conservé le contact avec la lointaine Terre : son Maître, son Idole avait succombé sous les coups des Coalisés.

Maintenant, Napoléon terminait ses jours dans une petite île insalubre, consacrant son temps à la rédaction de ses mémoires. La destinée était-elle implacable ? Malgré tous ses efforts, allait-il être, lui aussi, acculé à sa perte ? Pourtant, après l'indépendance des Erikains, après la conquête des Inds, il avait bien cru avoir écrasé les Itains, et ceux-ci relevaient la tête et reprenaient la lutte

! Alors, à quoi bon lutter si les Parques avaient déjà tissé le fil du destin ? Et s'il devait terminer ses jours dans une lointaine planète, que deviendrait son fils ?

Pourtant, Bernard ne perdait pas tout espoir : grâce aux sommes immenses consacrées à la recherche scientifique dans le domaine du temps, les savants Fortruns avaient bon espoir de pouvoir bientôt projeter des créatures vivantes dans le passé. Ne serait-il pas possible alors de modifier la trame des événements ? D'éviter à Napoléon le déshonneur de la captivité en changeant le cours de son existence ? En tuant le capitaine Bonaparte, s'il le fallait, pour qu'il ne connaisse pas la déchéance ! Mieux encore : partir avec lui dans une époque où ils donneraient libre cours à leur génie.

Se réfugiant dans ce rêve, Bernard presse les techniciens, leur fournissant sans lésiner tout ce qu'ils demandent et se familiarisant avec leurs techniques.

Le reste du temps, il travaille nuit et jour sur ses plans défensifs. Le duel avec ses adversaires devient acharné et ceux-ci marquent sans cesse de nouveaux points. Ses fidèles eux-mêmes le déçoivent.

Chastel tremble à l'idée d'un débarquement itain.

Joseph-Bernard, haï de ses sujets, ne pourra fournir aucun astronef. Jérôme-Bernard est sur le point d'être chassé de West'and.

Dès le retour du printemps, l'Empereur quitte sa capitale pour prendre la tête des nouvelles escadres réunies par un tour de force.

L'ennemi progresse en West'and avec 130 000 navires.

L'Empereur leur oppose 140 000 nefes fortrunes et alliés, ceux qui leur restent encore.

Otousoff, le vieil adversaire de Bernard, est mort : It'enstein le remplace, il commande une flotte remarquable. Pourtant, Olchiks et Pruks s'entendent mal et la coordination risque d'être mauvaise au combat.

Allons ! Les batailles qui vont suivre peuvent encore modifier l'avenir.

Ses projets ? Bernard les a longuement mûris : il veut manœuvrer autour de la planète Esde pour envelopper ses vieux ennemis Olchiks et Kvéryars, car ceux-là aussi ont repris la lutte malgré les pleurs de Marie-Louise !

Bourief et Kaninski reçoivent des instructions précises : la bataille va se dérouler aux alentours de la planète Utzen.

Les coalisés se sont soigneusement préparés : 100 lance-missiles tonnent, infligeant de lourdes pertes à la 3e escadre fortrune.

Au centre, Kaninski tient bon.

L'Empereur envoie en renfort de jeunes recrues, puis vient en personne avec sa Garde. La planète Aya est perdue et regagnée. Les nouveaux astrots, pris de panique au début, sont réconfortés par la présence de Bernard : la Garde doit être lancée dans la bataille, les affrontements deviennent d'une terrible férocité.

Pressés à la fois au Zénith, à gauche et à droite, les Olchiks refluent sur Esde.

Bernard n'a pas réussi à les déborder, mais il a remporté une victoire et ses adversaires ont évité de justesse l'encerclement.

De part et d'autre, une vingtaine de milliers d'astronefs ont été détruits.

Pourtant la ligne de défense de la Lelbe est solidement établie. Le retentissement dans toutes les Constellations est considérable. Les hésitants restent dans le camp Fortrun.

Reste à parachever ce succès, à traquer l'ennemi qui se retire. Par où ? Difficile à savoir : les frégates olchiques fort entreprenantes empêchent les éclaireurs de fournir des renseignements.

L'armada Fortrun fait bientôt son entrée dans Esde.

Et les opérations se poursuivent : Kaninski a pour mission d'empêcher la jonction des Pruks et des Olchiks ; il ne peut y parvenir.

Des pourparlers de paix s'engagent alors : les alliés demandent l'évacuation de nombreuses constellations ; Bernard hésite, puis refuse, il veut encore tenter la chance.

Derechef, les adversaires s'affrontent près de la planète Autzen. Bernard enfonce le centre ennemi. Hélas, Kaninski n'est point prêt pour la manœuvre décisive d'enveloppement et les coalisés peuvent encore battre en retraite. Nouvelle saignée de 15 000 astronefs !

La poursuite reprend ; les escadres fortrunes, dispersées en apparence, possèdent une grande rapidité de mouvement et peuvent se prêter appui en peu de temps. Et voici que Pruks et Olchiks se disputent : les premiers refusent de continuer à fuir, les seconds désirent se replier encore pour recevoir des renforts.

Finalement, un armistice est signé : les alliés demeurent à

proximité des constellations des Kvéyars.

Dans les deux camps, des renforts affluent. Tandis que les diplomates nouent des intrigues. On offre à Bernard mes frontières naturelles le long du Hin ; il réclame l'Ollan. Les Itains enveniment alors les discussions et offrent à chacun des subsides pour continuer la lutte.

Bourief, envoyé d'urgence en Espagne, va affronter les escadres itaines qui renforcent les autochtones.

La situation devient désespérée : Nad'ot a franchi la nébuleuse Al'tik et est venu renforcer les Pruks ; total, 100 000 navires. Au centre, Pruks et Olchiks en totalisent autant. A droite, Kvéyars et Olchiks atteignent le chiffre impressionnant de 250 000 !

Bernard, lui aussi, a augmenté ses effectifs qui avoisinent 300 000 nefs, divisées en trois groupes distincts. Désormais, l'Empereur se bornera à commander en chef, il ne parcourra plus le champ de bataille, ainsi il espère prendre à temps les décisions qui s'imposeront.

L'attaque se produit au centre, sans que l'armistice ait été dénoncé. Kaninski, surpris, est sauvé par l'intervention de Bernard et de sa Garde.

Cependant l'ennemi menace Escle ; les astronefs Fortruns foncent vers la planète et y parviennent à temps.

Victoire 1 300 000 astronefs pruks et olchiks sont capturés.

Défaite sur trois autres champs de bataille ! L'Empereur, malade, déprimé, se retranche autour d'Esde et il attend. Qu'espère-t-il ?

En Espagne, les combats font rage. Les Rotais s'insurgent Jérôme est destitué ; son armée passe à l'ennemi.

Un mois plus tard, trois armadas attaquent simultanément, ôtant à Bernard tout espoir de se lancer vers Erlin. L'Empereur manœuvre et tente vainement d'écraser les escadres kvéyares ; il se replie alors sur Iepzig, planète où des stocks ont été accumulés.

Les Grogards n'ont plus leur fougue d'antan. Il faut même retirer Queunot du front car il perd la tête.

Pourtant, les jeunes officiers sont pleins d'allant, le courage et les munitions ne manquent pas. Il le faut, car la gigantesque bataille d'Iepzig va débiter.

Sous le couvert de voiles nébuleux qui s'étirent dans l'espace, les Kvéyars déclenchent un furieux tir de missiles.

De part et d'autre, les astronefs se disputent de minuscules planètes afin de se procurer de meilleures positions. La gauche des Fortruns étant débordée, une partie des réserves doit intervenir, la situation est rétablie.

Bernard en profite pour s'assurer un faible avantage : il lance la Jeune Garde afin de tenter une rupture. Les Kvéyars abandonnent la planète Achau.

Par d'habiles manœuvres, le combat se déroule presque à égalité ; naguère, cela eût suffi pour donner la victoire à l'Empereur, maintenant ses astrots sont las, les robots sont usés, ils n'ont plus la valeur des anciens.

Inexorablement, les Coalisés referment le cercle autour d'Iepzig.

La lutte se poursuit pendant plusieurs jours. Bernard consulte les cartes, étudie les rapports des éclaireurs : il faut battre en retraite !

Mais cela signifie l'abandon des 180 000 nefs maintenues le long de Lelbe ! Que faire d'autre ?

Une solution se présente à l'esprit de l'Empereur : demander un nouvel armistice, accepter les conditions refusées naguère. Les heures passent. Le plénipotentiaire kvéyar ne revient pas.

Alors, faut-il tenter une percée vers Lelbe ?

Si elles pouvaient se rejoindre, les deux armadas formeraient une masse de 300 000 navires, de quoi balayer les Alliés !

Mais les maréchaux, les généraux, refusent de prendre ce risque.

Alors, l'Empereur se résigne : il ordonne à ses escadres de se regrouper afin de rompre l'encerclement en attaquant à l'Ouest, vers Dumyat.

Les Alliés ne savent pas où les Fortruns vont tenter de franchir

leurs lignes.

De furieux assauts ont lieu près de la planète Stheya et, finalement, les Fortruns prennent l'avantage.

Kaninski résiste au Nord ; les incessantes attaques des Pruks sont repoussées. Les tirs de missiles atteignent une densité jamais égalée : plus de 200 000 !

Hélas, le félon Na'dot arrive en renfort. Le vaillant Grognard doit abandonner ses positions. Des escadrilles passent à l'ennemi et retournent leurs armes contre les Fortruns !

Pourtant, Bernard conserve son calme. Tandis que Kaninski hurle de rage, les derniers renforts interviennent et la brèche est colmatée.

Miracle ! L'énergie de l'Empereur, la vaillance des astrots ont été telles que le champ de bataille reste entre leurs mains

La retraite se fera donc en bon ordre, dans les meilleures conditions possibles.

Mais il faut encore franchir un courant de météorites : la Jeune Garde tient le passage et maintient ouverte une voie par où les astronefs vont pouvoir se retirer.

Déjà, une bonne partie des escadres a quitté les parages d'Iepzig.

Alors, Kvéyars, Olchiks, Pruks se ruent sur l'arrière-garde. C'est la catastrophe !

Les nefs isolées se défendent avec la rage du désespoir ; leur vaillance est inutile.

L'un après l'autre, cuirassés, croiseurs, frégates explosent.

Quelques rares navires parviennent encore à passer le bras de météores, puis le calme revient, tous les Fortruns sont tués ou prisonniers.

Bernard, avec ses 60 000 rescapés, se dirige vers les frontières des constellations.

Sans relâche, les missiles tonnent. Les frégates chargent pour libérer la voie.

L'Empereur regagne Dumyat en toute hâte : la révolte gronde, émigrés, traîtres, fomentent une insurrection.

Comment tenir, avec si peu de navires ?

Bernard n'a même pas le temps de saluer l'Impératrice, il envoie des courriers dans tous les coins de l'Empire, de ce qui en reste.

Les lance-missiles sont en quantité suffisante. Par contre, vedettes et robots font défaut.

Cependant, les usines tournent à plein régime : si les Alliés demeurent encore quelques mois sur le Hin, à la lisière des constellations fortunes, une grande flotte peut encore surgir de l'Empire!

Que font donc les Olchiks, les Pruks, les Kvéyars ?

Ils ont marqué un temps d'arrêt afin de liquider les poches restant sur leurs arrières et se sont ensuite regroupés.

Maintenant trois escadres s'apprêtent à foncer vers Dumyat pour l'estocade finale.

150 000 Pruks au Nord, 80 000 Olchiks au centre et 185 000 Kvéyars au Sud.

Ordre est donné aux Grognards de défendre coûte que coûte chaque planète.

L'Empereur rassemble dans sa capitale un corps de réserve.

Les ordinateurs crépitent. Les Forums sont affolés ! Celui en qui ils avaient mis toute leur confiance a échoué. Leurs ennemis vont pénétrer dans leurs riches constellations, piller leurs trésors, mettre à sac leurs palais.

Au Sud, les Itains venus de Espagne ont déjà pénétré dans l'Empire !

Bernard n'a pas le choix : il doit affronter ses ennemis séparément, les battre les uns après les autres.

Des renforts sont en marche, parviendront-ils à temps ?

Non ! Les Alliés avancent en territoire Fortrun.

Volant de planète en planète, l'Empereur improvise.

Il remporte de nombreux engagements locaux. Il est partout à la fois.

Ses vieux ennemis kvéyars sont tellement affolés qu'ils demandent un armistice !

Ormant Angis. Ontereau. Trois petites planètes. Trois victoires du génie de Bernard : 40 000

astronefs en ont vaincu 185 000 !

L'armistice est accepté sur les bases suivantes : les hostilités continueront jusqu'à la signature des accords et une ligne de démarcation sera fixée.

Au Sud, Bourief parvient à contenir les Itains. Des renforts Fortruns arrivent du Sud-ouest.

Bernard va-t-il pouvoir respirer, regrouper ses escadres disséminées un peu partout ?

Non ! Les'andr et les Pruks, furieux de voir leurs alliés battus, refusent de signer l'armistice !

Et les Pruks attaquent sans plus tarder vers Dumyat.

L'Empereur hésite. Trop de missions devraient être accomplies simultanément. S'il disposait d'un peu de temps, il liquiderait les Kvéyars durement étrillés.

Mais alors, les Pruks s'empareraient de Dumyat ?

Pas question !

Bernard file vers la capitale à la tête de la Vieille Garde. Ce démon d'homme, examinant les cartes, voit même la possibilité de coincer les Pruks entre ses forces et celles du général Fortrun qui défend un passage sur une étroite nébuleuse à Oisson.

Hélas, le Fortrun capitule sans combattre.

Renonçant à cette manœuvre, l'Empereur affronte les Pruks : attaques et contre-attaques se succèdent. Encore une fois,

Kaninski se distingue et Oisson est reprise.

Pourtant Bernard ne peut être partout à la fois : il remporte des batailles, tandis que ses généraux, eux, se font battre.

Bourief, sous la pression itaine, recule.

Au Sud de Dumyat, les planètes Yon et Rovins sont abandonnées.

Tous les Fortruns, les frères génétiques de Bernard eux-mêmes réclament la paix à n'importe quel prix !

Farouche, l'Empereur ne s'avoue pas encore vaincu.

Pruks et Kvéyars n'ont pas encore effectué leur jonction, pourquoi ne pas reprendre Eims pour les séparer et, — qui sait ? —, les vaincre séparément !

Les astrots galvanisés accomplissent de nouveaux exploits pour défendre leur patrie : Eims est arrachée aux Alliés.

Malheureusement les escadres deviennent squelettiques : quelques renforts arrivent de Dumyat, trop peu ! Assez cependant pour faire volte-face et se ruer sur les Kvéyars encore mal remis de leurs précédentes défaites. Leur Maréchal-Prince reflue en pleine pagaille : le vieux baroudeur n'en revient pas ! Ce démon de Terrien que l'on croyait vaincu trouve le moyen de transformer cette promenade militaire en déroute.

Les'andr intervient à temps pour empêcher que la panique ne se généralise.

Bernard enrage de ne pouvoir achever un adversaire complètement désorganisé.

La retraite arrêtée, Kvéyars et Olchiks se regroupent près de la planète Oyes : justement, l'Empereur passe à proximité. Cette fois, c'est lui qui est surpris : ses navires échappent de justesse à l'encerclement.

Nullement à court d'idées, même si les moyens dont il dispose s'amenuisent, il commence à contourner ses adversaires toujours au repos, afin de les couper de leurs lointaines bases de ravitaillement.

Mais, du coup, l'Empereur abandonne sa capitale. Et là, les

intrigues vont bon train : les navires alliés sont proches et bien des Fortruns rêvent de renverser celui qu'ils appellent maintenant *l'usurpateur*. Ar'zog se démène comme un beau diable pour presser les Olchiks d'attaquer la cité.

Pourtant, quelques fonctionnaires, restés fidèles, envoient un courrier à Bernard :

Sire, Votre présence est nécessaire dans les plus brefs délais, pour éviter que votre capitale soit livrée à l'ennemi!

L'Empereur, exténué, décide de modifier ses plans et de partir vers Dumyat : il se reposera pendant le trajet.

L'armada olchik est massée près d'une étoile jaune qui éclaire une merveilleuse planète : Dumyat !

A bord de son cuirassé, le Tsar se frotte les mains : enfin, il va pouvoir se venger, rendre la pareille à son ennemi, occuper sa capitale et le réduire à merci, car il n'a point derrière lui l'immensité des constellations pour battre en retraite.

Devant la poussée alliée et la perspective d'une défaite imminente, l'Impératrice et le roi d'Orm ont été placés dans une nef rapide qui les a emmenés en sûreté au Nadir-Sud. Là-bas sont déjà réunies les épouses des Grogards, leur progéniture, la mère de l'Empereur.

Mais l'Impératrice et son fils ne parviendront jamais à destination.

Marie-Louise se sait rejetée par les siens : son fils ne sera jamais qu'un métis méprisé, elle ne pourra le supporter !

Livide, les yeux rougis, elle caresse une dernière fois les boucles de son enfant, puis elle introduit dans le système de climatisation de la cabine une capsule qu'elle détient depuis la bataille d'Oscou.

L'Impératrice s'étend à côté du corps potelé, l'enfant sourit dans son sommeil et les larmes ruissellent sur le visage de sa mère, tandis que des vapeurs orangées envahissent l'atmosphère.

Bientôt, elle ferme les yeux. On dirait qu'elle s'est aussi endormie.

Le poison insidieux envahit son organisme, la plongeant dans une léthargie de plus en plus profonde et le cœur ralentit, ralentit... puis s'arrête pour toujours.

L'astronef fonce toujours vers sa destination. Le garde robot veille derrière la porte de la cabine.

Les radars sont aux aguets.

Le lendemain, quand le navire parvient à destination, les robots découvrent les cadavres sur le lit.

C'est la mère de l'Empereur qui emporte le cadavre de son petit-fils chéri : elle le berce tendrement dans ses bras et le dépose dans un berceau fleuri de blancs pétales.

Elle n'ose faire annoncer la nouvelle à son fils.

D'ailleurs, personne ne sait exactement où il se trouve ; elle se borne à envoyer un messenger aux Grognards.

Cependant, Bernard fonce vers sa capitale où la panique règne ; 30 000 navires seulement ont pu être réunis pour la défense de la planète et on a laissé des lance-missiles dans les arsenaux, alors qu'ils auraient été si précieux au front

Encore quelques heures et l'Empereur parviendra à destination.

Alors, un message lui parvient : *la planète a capitulé sans combats.*

Bernard s'emporte : comment ? Par un chef-d'œuvre de stratégie il avait réussi à retarder l'avance ennemie et la lâcheté de quelques-uns vient lui porter un coup fatal !

La colère passée, il baisse la tête, accablé devant ce nouveau coup du sort. Il dispose encore d'une poignée de navires, va-t-il poursuivre la lutte ?

Non ! Il est las de combattre.

Comme son idole, Napoléon, il a été vaincu par une coalition de peuples dressés contre lui. Son ambition démesurée l'a, hélas, empêché de limiter ses objectifs.

Plusieurs fois, il aurait pu signer un traité de paix, jamais il ne l'a vraiment voulu : pour lui, seul l'Empire de la Galaxie pouvait assurer une paix définitive : *Pax Galactica !*

Toutes les Constellations unies sous un même drapeau !

Quel beau rêve !

Evanoui comme celui de Napoléon de constituer une Europe avec la mosaïque de peuples divers qui, après lui, reprendront les guerres.

Accablé, Bernard murmure :

— Les'andr à Dumyat ! Il va passer en revue son armée. Je puis encore tenter de le surprendre !

Et il se met à consulter les cartes, à échafauder de nouveaux plans. Pour cela, il lui faut des astronefs. Quand seront-ils là ?

— Dans quatre jours, Sire, répond son aide de camp.

— Bien ! Allons au château d'Ontainebleau.

Là, sur cette petite planète toute proche de la capitale, onze mille astronefs l'attendent.

L'avant-garde des forces avec lesquelles il reprendra Dumyat !

Dans la cité Fortrun, Les'andr jouit de son triomphe : Ar'zog et le Grand Conseil qui a décidé la capitulation organisent les réjouissances.

Bernard est destitué. Mais qui prendra sa place ?

Le Maréchal-prince kvéyar hésite : le fils de Marie-Louise ferait bien son affaire ; ainsi, une régente kvéyare gouvernerait les riches planètes fortrunes dont les Olchiks voudraient bien s'emparer. Quel beau tour à leur jouer !

Oui, mais que faire de ce damné Terrien ?

L'exiler dans quelque lointaine planète ?

Peut-être... A condition de bien le surveiller !

Cependant, le Kvéyar ne nourrit pas trop d'illusions : Itains, Pruks et Olchiks soutiendront à fond le gouvernement formé d'émigrés Fortruns rappelés par Ar'zog. Ces gens-là ont un semblant de légitimité et n'accepteront point de se voir gouvernés à distance.

Partout, dans la capitale occupée, les alliés cherchent des appuis politiques afin de faire prévaloir leur point de vue respectif.

Bernard, pourtant, n'est nullement prisonnier et il prépare l'assaut de Dumyat. Tant pis si la cité merveilleuse risque la destruction comme naguère Oskou.

Du moins était-ce son intention lorsqu'il s'est couché.

Mais au matin, il a trouvé devant lui tous ses Grognards : ceux de la première heure, les Terriens arrachés, comme lui, à leur planète pour mener la guerre contre les Kvéyards.

Il y a là Chastel, l'ancien artilleur devenu prince ; Faultrier, le chirurgien-major qui n'a jamais cessé de l'inciter à signer la paix ; Friancourt, son ex-ordonnance ; Bourief, le Belge qui avait abandonné sa batterie de quatre pour devenir un expert en missiles ; Kaninski, un hussard polonais à la bravoure légendaire ; Géraudont, naguère infirmier, maintenant tacticien de premier ordre ; et Quenot, le Breton maigre et sec, nommé Prince d'Agram pour ses exploits.

— Messieurs, je vais écraser les alliés dans Dumyat ! tonne Bernard. Quelle joie de vous trouver tous près de moi : nous allons marcher sur la capitale !

— Jamais Dumyat ne subira le sort d'Oskou ! affirme Chastel d'un ton péremptoire.

— C'est de l'insubordination, je ferai appel à mes astrots !

— Il en reste bien peu et ils ne t'obéiront pas, s'écrie Faultrier.

— Ils m'obéiront ! réplique Bernard.

— L'armée obéit au gouvernement Fortrun, constate Bourief.

— Alors que me voulez-vous donc ?

— Ton abdication ! prononce Kaninski d'un ton définitif.

— Voilà ce que vous aurez gagné à ne pas écouter

Faultrier quand il vous adjurait de faire la paix ! ajoute Géraudont qui reste déferent.

Cette fois, Bernard ne proteste plus.

A quoi bon ? Après tout, il savait depuis longtemps que cela finirait ainsi : sa destinée suit inexorablement celle de Napoléon ! Comme lui, il subit la défaite. Comme lui, ses amis l'abandonnent, ceux à qui il avait octroyé distinctions, principats, duchés.

Pourquoi lutter contre la fatalité ?

Et puis, il reste un espoir : transmettre le pouvoir à son fils. Il saisit un dictaphone et déclare :

— Les puissances galactiques ayant déclaré que l'Empereur Bernard était un obstacle au rétablissement

de la paix et de l'intégrité du territoire Fortrun, fidèle à ses principes, à ses serments de tout faire pour le

bonheur et la gloire du peuple Fortrun, l'Empereur Bernard abdique en faveur de son fils et transmettra un

acte en bonne et due forme au Grand Conseil, sitôt que le roi d'Orm aura été reconnu par les puissances,

ainsi que la régence constitutionnelle de l'Impératrice acceptée. A cette condition, l'Empereur se retirera

sur-le-champ dans le lieu qui sera convenu. Fait en notre planète d'Ontainebleau, signé BERNARD 1er.

Les Grogards se regardent, sombres.

Ils connaissent la mort de l'Impératrice et de son fils, mais aucun d'eux n'ose apprendre la nouvelle à l'Empereur...

— Alors, messieurs, s'impatiente Bernard. N'êtes-vous point satisfaits ? Qu'attendez-vous ?

Friancourt se décide, il a toujours eu son franc-parler, pourtant sa voix tremble :

— Sire, vous ne pouvez transmettre votre trône à votre fils et l'Impératrice ne sera jamais régente.

Tous deux sont morts à bord de l'astronef qui les emmenait de Dumyat.

Un silence terrible plane.

Bernard a du mal à se contenir, ses lèvres tremblent, il s'enquiert :

— Comment sont-ils morts ?

— L'Impératrice s'est suicidée, et a entraîné le roi d'Orm dans le trépas. Ils n'ont pas souffert.

L'Empereur frémit : cette fois, c'en est trop ! Cet homme implacable voit tout s'effondrer devant lui.

Il marche de long en large, les mains derrière le dos, courbé comme un vieillard.

« Ainsi, songe-t-il, le destin n'est pas totalement immuable, puisqu'à plusieurs reprises le cours des

événements qu'il a suscités différent de ceux qui se sont déroulés sur Terre... Alors, le passé, l'avenir

peuvent être modifiés...

« Il existerait donc un moyen d'échapper à la destitution, à une longue agonie en exil. J'ai vécu une

épopée grandiose et je peux éviter l'abdication. »

Son regard s'illumine. Il se redresse et demande :

— Ma mère, l'Impératrice Tania et vos épouses sont-elles ici ?

— Oui, Sire, elles ont voulu vous apporter leur soutien dans ces pénibles moments...

— Qu'on les introduise et que personne ne nous dérange plus !

Quelques instants plus tard, toutes faisaient leur entrée.

Bernard ouvre alors le tiroir de son bureau, en tire un paralyseur et immobilise tous les occupants de la pièce.

Ensuite, il appuie sur un bouton. Un laquais-robot surgit.

— Les techniciens du transféreur temporels sont toujours ici ?

— Oui, Votre Majesté.

— Bien, fais transporter tous ces gens dans leur laboratoire.

Lui-même ouvre un panneau secret et descend un escalier qui le mène dans une salle au centre de laquelle se trouve un appareil volumineux.

Le chef du laboratoire le salue.

— Ton appareil marche-t-il ?

— Oui, Sire ! Toutefois, il ne fonctionne encore que vers le passé et ne pourra être utilisé qu'une seule fois. La décharge d'énergie est telle que les circuits ne pourront y résister.

— Peu importe ! Qu'on place mes Grogards dans la cabine, tu vas nous ramener sur la planète Terre, très exactement le 6 Novembre 1812 à sept heures du soir, temps local, entre Wiasma et Smolensk. Les femmes russes seront projetées dans leur isba le même jour, à la même heure.

Quant à ma mère, tu la transféreras dans sa maison d'Ontoise, le jour et l'heure de son départ.

— Bien, Votre Majesté !

Les robots s'affairent. Quelques minutes après, Bernard et ses Grogards sont revêtus de leurs anciens uniformes. Les Russes portent leurs robes de paysannes La mère de Bernard, son béguin, sa camisole et son jupon gris.

Tous sont placés dans trois compartiments de l'engin.

La porte se referme.

Les techniciens procèdent à divers réglages et branchent l'ordinateur pour le compte à rebours.

Maintenant, une nuée diaphane et luminescente entoure le transféreur. Des éclairs crépitent.

Une insoutenable décharge d'énergie aveugle les Fortruns.

Les Terriens viennent de repartir vers le passé !

Le laboratoire explose comme une bombe atomique.

Ainsi, tous les événements vécus par Bernard dans ces lointaines planètes se trouvent effacés à jamais !

Une bise glaciale faisait voltiger les flocons de neige qui tombaient lentement d'un ciel morne.

A perte de vue, la plaine russe se couvrait d'un manteau immaculé.

Une petite troupe de huit hommes se dirigeait vers Smolensk. A leur tête, le capitaine Bernard.

— Il va falloir bivouaquer ici, grommela l'officier. Ce bois de pins nous donnera de quoi allumer un feu, nous construirons une hutte avec des branchages.

— Sûr que demain, nos chevaux seront morts si le froid se maintient, constata Faultrier qui les avait rejoints. Les pauvres bêtes n'ont pas mangé depuis trois jours. Si seulement nous avions pu découvrir quelque village !

— Bah ! Tant qu'on a encore un peu à bouffer, passe encore, fit Bourrief d'un air optimiste. Si les bourrins crèvent, on dégustera des grillades. Ça m' déplairait pas !

— Tu dis des pétises ! gronda Chastel, tu vois quand il faudra afancer à pied, afec tes orteils chelés. Si les bêtes crèfent, on est foutus !

— Sans parler des Cosaques, opina Géraudont, si nous sommes

démontés, plus question de leur échapper.

— Attendez un peu! coupa Friancourt, j'ai l'impression de voir un filet de fumée là-bas...

— Pas question d'aller dans ce village ! trancha Bernard, il doit être bourré de cosaques !

Tout allait donc rentrer dans l'ordre : aucun Terrien ne deviendrait Empereur des Fortruns.

Les doubles génétiques des Grognards ne verraient jamais le jour. La vieille mère du capitaine ne connaîtrait jamais la grandeur de son fils. Quant aux paysannes russes, elles demeureraient dans leur village et ignoreraient tout des fastes de Dumyat et de sa cour.

Les huit hommes dormaient déjà paisiblement.

Mais, pendant la nuit, un autre groupe de traînards était passé non loin d'eux.

A leur tête, le capitaine Durand qui avait mené ses Grognards dans la bourgade !

Là, il avait découvert un étrange aérostat dans lequel ses compagnons et lui-même avaient pénétré avec quelques villageoises russes. Puis l'engin avait décollé, fonçant vers le ciel étoilé... (1)

**

Bernard leva le nez : un sillage lumineux, visible à travers les branchages, traversait le ciel.

— Tiens, une étoile filante, songea-t-il.

Il reprit aussitôt son somme...

FIN

(1) Voir les Grognards d'Éridan, du même auteur.

Achevé d'imprimer le 18 juin 1982

na les presses de l'Imprimerie Bussière

à Saint-Amand (Cher)

— N° d'Impression : 1266. — Dépôt légal : septembre 1982.

Imprimé en France